BATAILLES & BLINDÉS

BATAILLES & BLINDÉS

PROFILS +25 & PLANS

ISSN 1765-0828

HISTOIRE DE LA GUERRE MÉCANISÉE ET DES ENGINS MILITAIRES

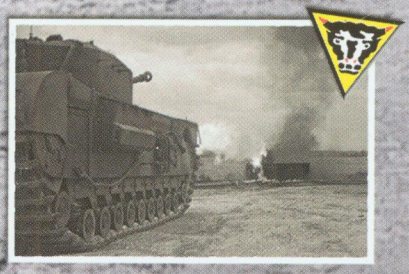
N°20

LÉO VON SCHWEPPENBURG

« SEIGNEUR SUIS » LE 7e BCL AU COMBAT

LE NID DE GUÊPES DE SINGLING

LES SHERMAN DE LA 4TH ARMORED DIVISION CONTRE LES PANTHER DE LA 11. PANZER-DIVISION



DES CROCODILES SOUS LES POMMIERS !

LE PARADOXE RUSSE 1920-1940

Batailles & Blindés n°20
Juillet - Août 2007
Belgique, Italie,
Portugal Cont., Luxembourg : 7,90 €
Autriche : 8,20 € – Canada : 14$C

M 01699 - 20 - F: 6,90 € - RD

BATAILLES & BLINDES

Batailles & Blindés Hors-série n°6

AFRIKA-KORPS

TOME 1

En kiosque le 25 juillet

Renseignements : ***CARAKTERE*** - 306, avenue du Prado - 13008 Marseille - FRANCE / Tél: 04 91 41 83 03 - **www.caraktere.com**

Edito

À l'heure où j'écris ces lignes, la rédaction finalise le magazine, « boucle » comme l'on dit dans le jargon de la presse. Quelques retouches à faire ici ou là, une carte à vérifier, la chasse aux coquilles. Bref, on met la touche finale à un numéro que j'aime particulièrement du fait de la diversité des sujets abordés.

De la doctrine russe de la « bataille en profondeur » en passant par le 7e BCL en mai 1940 jusqu'au Crocodile en Normandie, on peut dire qu'il y en a pour tous les goûts et toutes les passions ! Sans oublier notre marque de fabrique : les photos inédites, les profils et les plans d'Hubert. Comme de coutume, la revue est pleine à craquer, d'autant que les rubriques sont aussi de retour : la guitoune, la « page centrale », la fiche de lecture et *Panzer Projekte* ; il y a de quoi lire.

Et puis, il y a l'étude sur Singling en décembre 1944 dans laquelle, en m'appuyant sur des sources américaines et des témoignages de *GI's*, j'ai tenté de dresser le portrait d'une opération à l'échelle tactique limitée dans le temps et l'espace. Ce texte représente un premier pas fait vers une nouvelle génération d'articles. Pourquoi ? Car j'ai décidé de progressivement mettre en place une approche historique de l'événement militaire la plus complète possible. Pour Singling, j'ai par exemple estimé que les caractères des chefs s'opposant avaient une réelle influence sur le cours de la bataille, d'où la présence des notices biographiques. Petit à petit, j'enrichirai ainsi, lorsque cela sera possible, mes analyses avec des éléments ultra-précis qui apparaîtront sous forme de « clefs de compréhension ». Nous en reparlerons bientôt. D'ici là, je file préparer le gros dossier du numéro 21 sur les « As des *Panzertruppen* ». En attendant, bonne lecture !

Yannis Kadari

Bataille & Blindés n°20
Avril - Mai 2007
ISSN : 1953-0544

Magazine bimestriel édité par
Caraktère SARL
306, avenue du Prado
13008 Marseille – France
SARL au capital de 1 000 euros
RCS de Marseille 422 047 118

www.caraktere.com

Rédaction : 04 91 74 76 67
Service Commercial : 04 91 41 83 03
Télécopie : 04 91 79 11 63
info@caraktere.com

Commission paritaire : 0410 K 86317
Dépôt légal (BNF) : à parution

Directeur de la publication et rédacteur-en-chef : Y. Kadari
Secrétaire à la rédaction : V. Bernard - C. Valence
Conseiller Général à la Rédaction : L. Tirone
Infographie : A. Gola - A. Giancaterina - M. Mioduszewska
Stagiaire : V. Marcq (avec « Bidule »)

Conseillers à la rédaction :
H. Cance - H. Wenkin

Responsable de la publication pour la Belgique :
Tondeur Diffusion
Avenue F. Van Kalken, 9
B–1070 Bruxelles – Belgique

Imprimé en France par / Printed in France by :
Léonce Deprez à Ruitz (62)

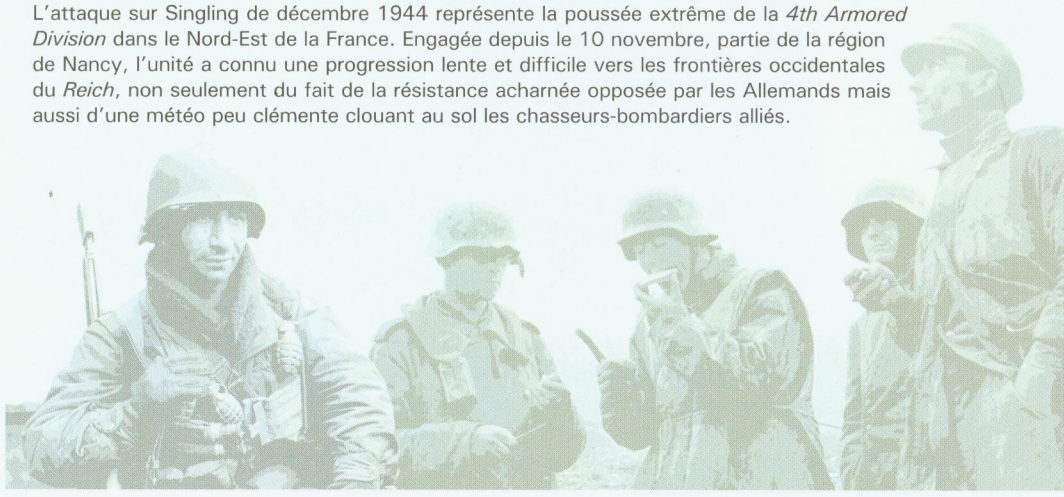
Batailles & Blindés n° 20

4 FRONT DE L'OUEST — **Des Crocodiles sous les pommiers**

Doté d'un terrifiant lance-flammes, le Churchill Crocodile fait partie des engins de combat parmi les plus craints par l'infanterie allemande. Les militaires britanniques sont parfaitement conscients du caractère spécifique de cette terrible machine de guerre capable de projeter un jet enflammé à plus de 100 mètres. Armes de contact par excellence, les chars lance-flammes nécessitent un entraînement et des doctrines d'emploi tactique totalement différentes de celles qui prévalent dans les unités blindées classiques.

16 SINGLING — **Le nid de guêpes de Singling**

L'attaque sur Singling de décembre 1944 représente la poussée extrême de la *4th Armored Division* dans le Nord-Est de la France. Engagée depuis le 10 novembre, partie de la région de Nancy, l'unité a connu une progression lente et difficile vers les frontières occidentales du *Reich*, non seulement du fait de la résistance acharnée opposée par les Allemands mais aussi d'une météo peu clémente clouant au sol les chasseurs-bombardiers alliés.



38 FRONT DE L'EST — **Le paradoxe russe**

Au printemps 1941, l'Allemagne se jette à l'assaut de l'Union Soviétique. Rapidement, les premiers résultats obtenus par la *Wehrmacht* laissent à penser que l'Armée Rouge, à l'instar de l'Armée Française quelques mois plus tôt, est totalement dépassée sur le plan de la conception de ses chars et surtout de leur doctrine d'emploi. Qu'en est-il réellement ? Dépassons les « vérités absolues » martelées par la propagande du *Reich* pour analyser les faits et leur enchaînement historique afin de répondre en partie à cette question.

58 PORTRAIT — **Léo Geyr Von Schweppenburg**

Intellectuel et érudit, issu d'une longue et prestigieuse lignée d'aristocrates prussiens ayant tous ou presque embrassé la carrière des armes, Geyr von Schweppenburg intègre l'Armée impériale allemande en 1904. Il traverse la Grande Guerre ainsi que les années vingt et trente en étant au service de sa patrie. Il est nommé attaché militaire en Grande-Bretagne quelques mois seulement après l'arrivée au pouvoir d'Adolf Hitler. À la tête d'une *Panzer-Division* puis d'un *Panzer-Korps*, il combat les Soviétiques à l'Est avant de prendre le commandement de la *Panzergruppe* West en France début 1944.

64 CAMPAGNE DE FRANCE — **Le 7e BCL au combat**

Plus qu'une étude historique, cet article en deux parties se veut un témoignage et un hommage au courage et à l'abnégation des équipages du 7e BCL qui, faisant leur la devise de leur illustre prédécesseur, le commandant Bossut, se battirent « à fond et jusqu'au bout » sur leurs FCM 36 ! S'appuyant sur le journal de marche du régiment, ce texte veut décrire la préparation et l'entraînement de l'unité pendant la « drôle de guerre », ses combats puis son repli et enfin sa dissolution.

56 Panzer Projekte — Panzerspähwagen II (5cm) "Luchs" VK 13.03

78 Fiche de lecture — « 1914, une Europe se joue sur la Marne »

80 La Guitoune — Le courrier des lecteurs

Dans Batailles & Blindés n° 21

Dossier : les as de la *Panzerwaffe*

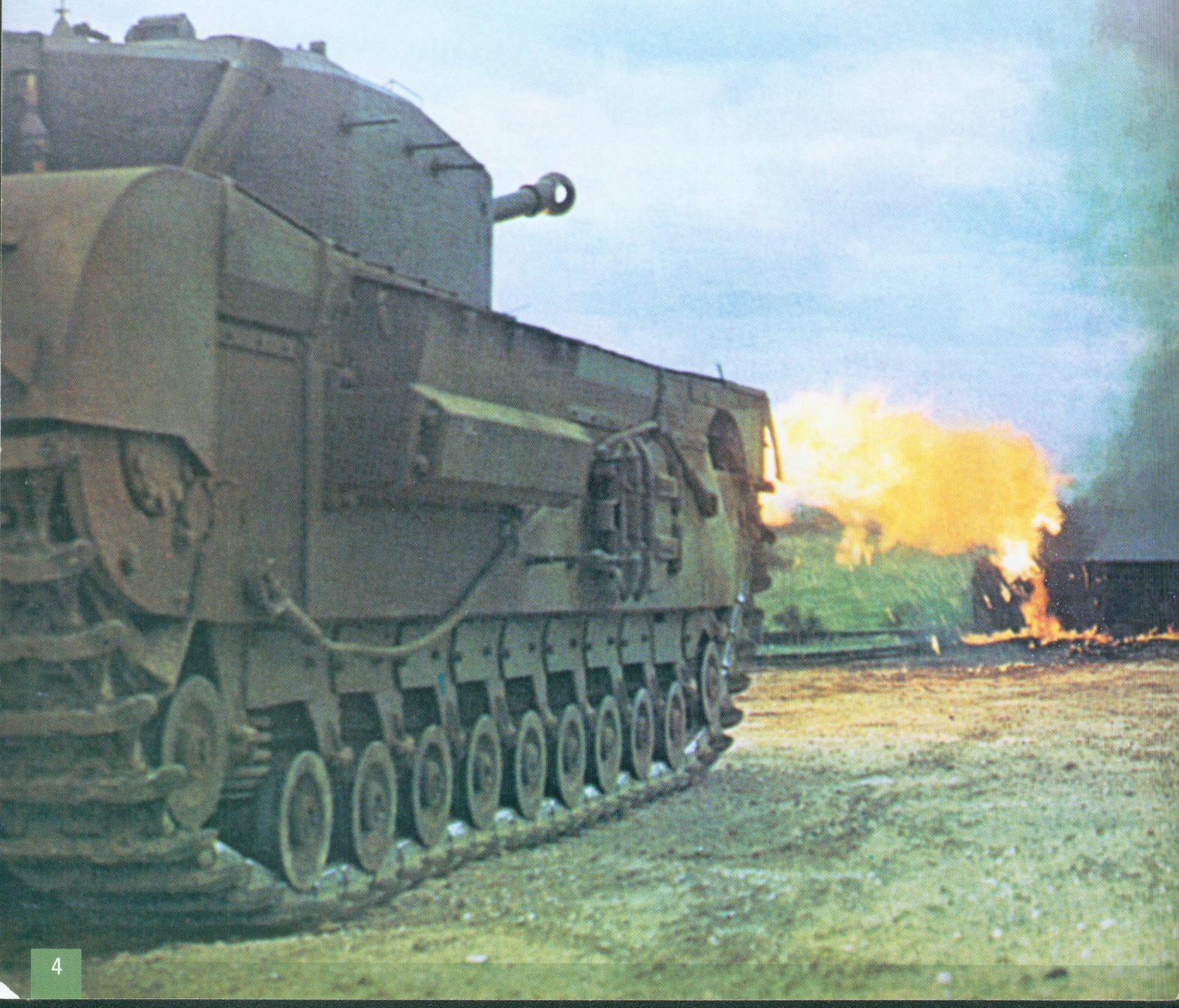
© Copyright Caraktère. Toute reproduction ou représentation intégrale ou partielle, par quelque procédé que ce soit, des pages publiées dans la présente publication, faite sans l'autorisation de l'éditeur est illicite et constitue une contrefaçon. Seules sont autorisées, d'une part, les reproductions strictement réservées à l'usage du copiste et non destinées à une utilisation collective et, d'autre part, les analyses et courtes citations justifiées par le caractère spécifique ou d'information de l'œuvre dans laquelle elles sont incorporées. Loi du 11.03.1957, art. 40 et 41; Code Pénal, art. 425.

Par Laurent Tirone

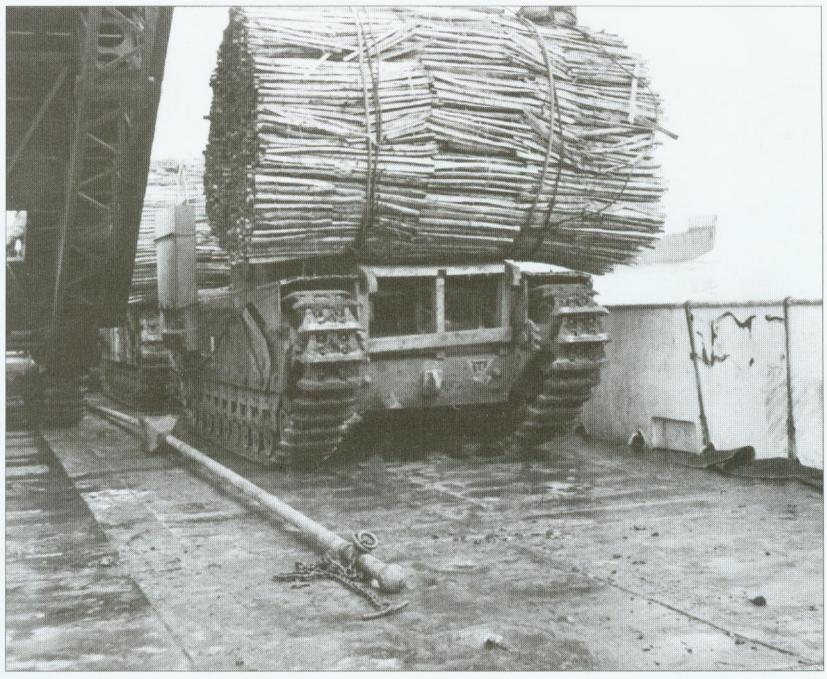
Des Crocodiles sous les pommiers

Le parcours enflammé des « *Buffs* » du *141th Regiment*

Doté d'un terrifiant lance-flammes, le Churchill Crocodile fait partie des engins de combat parmi les plus craints par l'infanterie allemande. Les militaires britanniques sont parfaitement conscients du caractère spécifique de cette terrible machine de guerre capable de projeter un jet enflammé à plus de 100 mètres. Armes de contact par excellence, les chars lance-flammes nécessitent un entraînement et des doctrines d'emploi tactique totalement différentes de celles qui prévalent dans les unités blindées classiques. Pour faciliter le déploiement de ces véhicules-ci, les Churchill Crocodile vont être intégrés au sein du *141th Regiment* du *Royal Armoured Corps* lui-même amalgamé à la fameuse *79th Armoured Division* qui s'illustrera lors de la bataille de Normandie.



Constituée en août 1942, la *79th Armoured Division* est à la base une division blindée comme les autres. Les besoins de la guerre mécanisée vont toutefois en décider autrement et l'unité va progressivement évoluer pour devenir une « drôle de ménagerie ». À partir d'avril 1943, son commandant, le dynamique et inventif *Major-General Sir* Percy Hobart, est chargé par le chef d'état-major impérial, *Sir* Alan Brooke, de développer, d'entraîner et surtout d'utiliser toute une série de véhicules spéciaux destinés à faciliter le débarquement des troupes alliées ainsi que leur progression dans le bocage normand. Citons dans le désordre les Sherman amphibies *Duplex Drive*, les chars fléaux, les poseurs de ponts, les porte-fascines, etc. Les Churchill Crocodile du *Lieutenant-Colonel* Waddell sont quant à eux déployés au sein du *141th Regiment* du *Royal Armoured Corps* de la *31th Tank Brigade* de la *79th Armoured Division*. Cette division, dont l'emblème est une tête de taureau inscrite dans un triangle jaune, est un cas à part pour l'Armée britannique qui débarque sur les côtes françaises le 6 juin 1944. En effet, elle ne sera jamais engagée en tant que formation homogène, ses différents régiments intervenant à la demande et indépendamment, en fonction des besoins des autres grandes unités engagées lors des batailles qui vont émailler la campagne de Normandie.



◄ Intégrés au sein de la *79th Armoured Division*, les chars spéciaux du Génie sont le résultat direct de l'échec du raid anglo-canadien sur Dieppe en 1942. Après avoir éliminé le Ram et le Sherman, c'est finalement le char lourd d'infanterie Churchill qui est choisi comme base de développement pour les « *funnies* ». Sa caisse plus vaste et son blindage épais le désignent comme le candidat idéal pour ce type de transformations. Ce modèle *AVRE* (*Armoured Vehicule Royal Engineers*) est un porte-fascines destiné à combler les fossés antichars.
Coll. Kadari

BAPTÊME DU FEU NORMAND

La Normandie est donc le point de départ de la carrière opérationnelle des Crocodile. À J+2, il est prévu le déploiement complet de deux *Squadrons* de trois chars lance-flammes en appui des troupes anglo-canadiennes ; un débarquement sur le sol français qui ne commence pas sous les meilleurs auspices, loin de là. On pourrait même le qualifier de catastrophique. La première *Troop* reste tout simplement bloquée dans les barges du fait, non pas des pièces d'artillerie ennemies qui ont été muselés, mais des conditions climatiques désastreuses et des obstacles placés sur les plages par les Allemands. Manœuvrer des engins de plus de 40 tonnes dans des embarcations secouées par une mer houleuse, le tout dans une certaine précipitation, n'est effectivement pas un exercice aisé ! L'autre *Troop* a plus de « chance » et les *Engineers* parviennent à débarquer les lourds engins. Succès éphémère car l'un d'eux tombe immédiatement… dans un vaste trou d'eau ! Les deux Crocodile survivants ne restent pas longtemps sur la plage et sont rapidement déployés en appui des soldats du *7th Green Howard*. Cependant, pour leur baptême du feu – expression prenant ici tout son sens – les équipages des Crocodile ne peuvent pas se servir de leur lance-flammes. Pourquoi ? Car d'une part le ravitaillement en carburant inflammable ne suit pas et que d'autre part les commandants d'unités d'infanterie qui se voient affecter ces chars ne savent pas comment les utiliser. Certains n'en connaissent même pas l'existence… De plus, faute d'avoir suivi un entraînement suffisant quant au maniement de blindés si spécialisés, les tankistes du *141th Regiment*, surnommés les « *Buffs* », n'ont pas encore complètement intégré leurs règles d'engagement. Bref, l'improvisation règne. Malgré tout, accompagné des deux Churchill, le *7th Green Howard* continue sa progression et traverse le village de Versur-Mer (La Rivière) sans rencontrer la moindre résistance. Sur leur lancée, ils s'emparent d'une batterie d'artillerie, la *6. /1716* appartenant à la *716. Infanterie Division* située près de Mare-la-Fontaine tout en faisant une cinquantaine de prisonniers assommés par les bombardements du *HMS* Orion qui rode au large. L'impact des chars lance-flammes sur les combats est pour l'instant des plus limités…

◄ **Page de gauche**
Photo couleur rare d'un Churchill Crocodile à l'entraînement. L'efficacité d'un char lance-flammes tient avant tout dans la qualité de son jet. Grâce à l'utilisation de « savon d'aluminium » mélangé au liquide incendiaire, les Crocodile peuvent projeter une « tige de feu » capable de pénétrer dans l'embrasure d'un bunker et de ricocher sur les murs intérieurs.
DR

◄ Un Churchill *Bridgelayer* de la *79th Armored Division*. Destiné à faciliter le passage des coupures franches, ce char-pont sur base de Churchill *Mk. III* ou *IV* est muni d'un système hydraulique installé dans la coque. Grâce à un bras articulé, il peut déplier un pont de 9 mètres de long. Le pont rangé en quatre parties dans le haut de la caisse peut supporter une charge maximale de 60 tonnes.
Coll. Kadari

▶ Eux aussi déployés au sein de la *79th Armored Division* du *Major-General Sir* Percy Hobart, les Churchill Petard sont équipés d'un mortier de 290mm. Ce « lance-patates » tire un projectile explosif de 18 kilos à une distance d'environ 80 mètres. Privée de son canon, cette conversion est totalement désarmée face aux *Panzer*. Leur couverture est alors assurée par des chars classiques ou des *Tank Destroyer* comme l'Achilles visible dans le fond. Imperial War Musuem

La première utilisation effective d'un Crocodile a lieu près du village de Crépon. Alors que le jour se lève, les équipages du *C Squadron* sont stupéfaits de constater qu'ils ont bivouaqué à une centaine de mètres d'une batterie d'artillerie hippomobile allemande dissimulée dans un petit bois situé à l'Ouest de Crépon. Ces éléments ennemis appartenant à la *716. Infanterie-Division*, commandés par l'*Oberleutnant* Theimer, font partie de la *5. /1716* équipée d'obusiers tchèques modèle 14/19 de *10cm*. La prise de cette position est importante pour les Britanniques car ces pièces tiennent sous leurs feux *Gold Beach* et peuvent ainsi gêner le débarquement des troupes anglaises. Rameutant dans l'urgence de simples artilleurs, qui n'ont jamais utilisé autre chose que leurs canons, pour servir d'infanterie d'accompagnement, le *C Squadron* des *Westminster Dragoons* lance une attaque surprise avec en pointe deux Sherman Crab et les deux Crocodile. Immunisés contre les tirs des armes légères adverses, ces derniers prennent rapidement position et font usage de leurs lance-flammes. Au bout de quelques minutes de combat et seulement huit jets projetés, les artilleurs allemands effrayés et démoralisés déposent les armes. Les équipages anglais revendiquent la destruction de six canons et obtiennent en prime la reddition de la centaine d'hommes servant la batterie, tout ceci avec un minimum de pertes. Cette action des « *Buffs* » est parfois minimisée au profit d'une plus grande implication de l'infanterie anglaise. D'ailleurs, sur le plan de la recherche historique, il convient de comprendre que suivre les évolutions du *141th Regiment* au travers des différents combats est une chose difficile.

Employés en appui d'autres unités, ils ne sont que très rarement cités dans leurs journaux de marche.

Pendant que les deux Crocodile précités continuent leur pérégrination dans le bocage normand, les unités du Génie britannique réussissent des miracles en débarquant et en désensablant les chars échoués sur les plages. Au matin du 14 juin 1944, les deux *Troops* de Crocodile sont enfin réunies. Les chars lance-flammes sont des engins destinés à appuyer l'infanterie en réduisant les points fortifiés qui se dresseraient face à eux ; ils n'ont évidemment pas pour mission d'engager les *Panzer*. Mais les vicissitudes de la guerre ne permettent pas toujours de suivre à la lettre les théories issues des esprits fertiles des tacticiens d'états-majors. Ainsi, pour le *141th Regiment*, le moment est bientôt venu de se mesurer avec le redoutable Panther. Adversaire meurtrier s'il en est pour le blindé anglais et sa remorque de 1 800 litres de combustible hautement inflammable ! Les Crocodile vont intervenir près d'un village situé à proximité de la Senaudière. Le seul bourg qui voie l'affrontement de chars britanniques et de *Panzer V* en ce 14 juin est le village de Lingèvres. Vers 9h50, les *6th* et *9th Durham Light Infantery* appuyés par des Sherman du *4/7 Dragoon Guards* et par quelques Crocodile se lancent à l'assaut des positions ennemies. En découlent de violents accrochages qui se soldent par la destruction de six Panther appartenant à la *I. Panzer-Abteilung* de la *Panzer-Lehr-Division*. Deux des Panther sont crédités aux chars lance-flammes. Pourtant, les pertes allemandes du 14 juin sont essentiellement dues aux tirs des Sherman Firefly et les revendications des « *Buffs* » sont fantaisistes. Par contre, le *141th Regiment* déplore la destruction d'un Crocodile et un autre endommagé. L'attaque est néanmoins un succès et l'infanterie allemande

▶ Construit à 574 exemplaires, le Churchill Petard est souvent engagé en appui des Crocodile du *141th RAC* pour réduire les points fortifiés allemands. Capables de souffler une maison d'un seul coup, les Petard sont déployés au sein de la *1st Assault Brigade* de la *79th Armored Division*. Imperial War Museum

◄ Aussi vaste soit-elle, la caisse du Churchill ne peut accueillir les réservoirs de liquide inflammable et les bonbonnes de gaz sous pression (azote). L'adoption d'une remorque à roues de 1 800 litres permet à l'équipage de disposer de 80 décharges durant une seconde. En contrepartie, sa silhouette manque pour le moins de discrétion au point de le désigner comme cible principale pour l'infanterie adverse qui ne tient pas à laisser un tel adversaire s'approcher de trop près ! Coll. Kadari

doit décrocher puis évacuer le village sous la pression des chars. Malgré son aspect désuet de char d'infanterie et ses performances réduites, le Churchill en lui-même reste un adversaire difficile à mettre hors de combat ce grâce à sa cuirasse particulièrement épaisse. À titre de comparaison, seul un Tiger II affiche une protection supérieure ! Lors de cette escarmouche, les Crocodile n'ont pas fait usage de leurs lance-flammes contre les Panther. Ce type d'arme est en effet inadapté au combat antichar ; s'approcher à moins de 100 mètres de n'importe quel blindé en espérant que le jet enflammé pénètre par une trappe entrouverte tient de la folie pure et simple. Aucun tankiste ne se risquerait à une telle entreprise face à un *Panzer* lourd encore capable de se défendre ! Il est par contre redoutable d'efficacité pour déloger un équipage retranché dans son véhicule immobilisé.

Durement éprouvés, les survivants des deux *Squadrons* sont retirés du front en attendant que le reste du *141th Regiment* rejoigne. Si pour l'instant les Crocodile ont fait bonne figure, leur doctrine d'emploi reste encore très hésitante. Les quelques actions auxquelles ont participé les équipages anglais n'ont pas permis d'engranger beaucoup d'expérience et ces lacunes opérationnelles ne sont pas de bons augures pour la suite des combats. Une grosse partie de leur potentiel est ainsi gaspillée par simple ignorance : que faire de ces engins ? Telle est la question que se posent nombre d'officiers et de fantassins appuyés par les Crocodile. Entre les 22 et 24 juin, le *141th Regiment* est enfin débarqué au complet. Cependant, aussitôt, ses différentes *Troops* sont disséminées pour travailler au profit d'autres unités d'infanterie ou blindées. Alors que la logique voudrait que ces machines soient déployées en masse sur un point précis du front devant être percé, l'état-major allié va au contraire les disperser en fonction des demandes pressantes émanant d'unités réclamant à corps et à cris des appuis.

NEXT STATION, CAEN !

Caen ; le nom de cette ville résonne désagréablement aux oreilles de Montgomery. La résistance acharnée de la *12. SS Panzer-Division* « Hitlerjugend » a jusqu'à présent mis en échec les divisions alliées. Cet objectif aurait pourtant dû tomber dans les premières heures du débarquement. Ce retard exaspère et inquiète les officiers anglo-canadiens qui planifient un nouvel assaut à l'Ouest de Carpiquet. L'opération « Epson » est lancée le 26 juin avec le concours des engins du *141th Regiment*. Les Crocodile des *A* et *B Squadrons* vont intervenir dans le secteur de Saint-Mavieu pour prêter main forte au *C Squadron* des *Westminster Dragoons*. L'absence de champs de mines facilite la progression des blindés. Tout semble possible aux équipages des Crocodile. Mais les chars présentent leurs flancs aux défenseurs de l'aérodrome de Carpiquet qui ne laissent pas passer une si belle occasion. Bloqués, les deux *Squadrons* sont redirigés vers Cheux et Saint-Mavieu afin d'y réduire toute tentative de résistance à l'aide des lance-flammes.Le déploiement des Crocodile ne donne pas l'effet escompté et leurs résultats sont pour le moins mitigés. Pour redonner de l'allant à « Epson », la *8th Brigade* de la *3rd British Division* et la *27th Armoured Division* déclenchent, le 27 juin, l'opération « Mitten ». Accompagnés par l'infanterie, les Crocodiles du *B Squadron* s'ébranlent en direction du château de la Londe situé devant le village d'Epron. Malgré l'intervention des Churchill *AVRE* du *26 Squadron*, les combats autour de la grande bâtisse sont acharnés. La situation vire carrément à la catastrophe lorsque la réserve blindée allemande entre à son tour dans la danse. La contre-attaque des *Panzer* bloque définitivement l'assaut allié qui se solde par un échec. Le bilan est lourd pour la *79th Armoured Division* ; un Crocodile et un *AVRE* ont été détruits sans même avoir pu se servir de leurs armes. La résistance allemande a eu raison de l'opération « Epsom » qui s'achève piteusement le 30 juin sans avoir atteint ses objectifs.

Aussi spectaculaires soient-elles, les interventions des Crocodile ne permet-

▸ Le Crocodile est sans conteste le plus réussi des chars lance-flammes de toute la Seconde Guerre mondiale. Contrairement aux *Flammpanzer*, les 800 exemplaires construits vont être utilisés intensivement jusqu'au dernier mois du conflit. Bien peu de bunkers et autres points fortifiés vont résister à cette machine qui s'appuie plus sur la terreur inspirée par son terrible armement que sur son efficacité réelle. Coll. Kadari

79th Armoured Division

tent toujours pas de faire la différence. Pour remédier à ses carences qui tiennent essentiellement à un manque de coordination entre les différentes unités, des officiers de la *79th Armoured Division* sont détachés auprès des états-majors pour préparer chaque offensive. Cependant, leur action lors de l'opération « Windsor », menée du 4 au 8 juillet 1944, est encore un bon exemple d'éparpillement ! L'aérodrome de Carpiquet, à l'Ouest de Caen, est un objectif prioritaire pour les forces canadiennes. Aussi ceux-ci décident-ils de se donner les moyens de prendre le terrain d'aviation, dernier obstacle avant l'assaut sur Caen. La *8th Brigade*, renforcée par les *Royal Winnipeg Rifles* détachés de la *7th Brigade*, est chargée de prendre l'objectif défendu par une seule compagnie de *Waffen-SS*. Des effectifs allemands qui peuvent sembler faibles ; toutefois le dispositif allemand s'appuie sur une succession de casemates bétonnées capables de résister à un bombardement d'artillerie. Quelques Panther sont aussi maintenus en arrière du front, en réserve, pour « faire la nique » à une éventuelle percée ennemie. Nids de mitrailleuses lourdes, canons antichars et détermination sans faille attendent les Alliés qui, pour leur part, vont tenter d'écraser la moindre poche de résistance allemande sous un barrage d'artillerie délivré par pas moins de huit régiments de canons de *25 Pounder* et un régiment lourd.

Et pour faire bonne mesure, le cuirassé *HMS* Rodney a été chargé de faire tonner ses puissantes pièces de 406mm trente minutes avant l'assaut ! Les Canadiens savent que les *SS* de la « Hitlerjugend » sont de redoutables combattants qui ne craignent pas le combat au corps à corps. Dans ce face-à-face s'annonçant si meurtrier, le *Brigadier-General* Blackader, « patron » des troupes d'assaut, peut compter sur les chars du *Fort Garry Horse*. Les Canadiens misent aussi sur la *79th Armoured Division* qui intervient avec quinze *Crabs* du *A Squadron* du *22nd Dragoons*, des *AVRE* du *80 Squadron* et surtout les Crocodile du *141th Regiment* ; d'une manière ou d'une autre, il faudra forcer le passage !

L'assaut débute le 4 juillet, à 5 heures du matin, par un puissant tir d'artillerie destiné à entamer autant que faire ce peut la détermination allemande. Les hommes de la *8th Brigade* qui manquent encore d'expérience ne collent pas suffisamment au barrage roulant de leur artillerie, laissant ainsi le temps aux défenseurs de reprendre leurs esprits. Des soldats alliés novices, certes, mais qui compensent largement leur inexpérience par une farouche volonté d'en découdre depuis l'exécution sommaire de cinquante de leurs compagnons par l'ennemi. Les chars fléaux commencent à nettoyer les champs de mines mais, rapidement, deux engins sont mis hors de combat. L'infanterie canadienne force le passage sous la mitraille et engage les jeunes *SS* au corps à corps, en étant efficacement appuyée par les Crocodile. Les chars lance-flammes commencent à réduire au silence différents points fortifiés. Les combats sont particulièrement violents et les assaillants n'hésitent pas à faire intervenir leur artillerie au plus près de la troupe. Les Allemands finissent par lâcher prise ; des deux côtés, les pertes sont lourdes. Les affrontements se durcissent pourtant dans le secteur de l'aéroport où des *Pak 40* bien camouflés entravent la progression des Sherman du *Fort Garry Horse*. Les Crocodiles, handicapés par la portée réduite de leurs lance-flammes, ne peuvent s'approcher assez prêt des canons antichars pour les museler. Quelques *Blockhaus* sont bien réduits dans un océan de flammes mais un coup au but stoppe net l'un des Crocodile. Incapables d'avancer sans l'infanterie, Sherman et Churchill sont même contraints de se replier, abandonnant l'aéroport récemment conquis aux mains allemandes. L'opération « Windsor » s'achève donc sur un demi-succès. Montgomery ne compte toutefois pas en rester là et va déclencher l'opération « Charnwood » qui doit entériner la prise de Caen. Cette attaque est sensée se dérouler en trois phases. La première concerne directement le *141th Regiment* car celui-ci va devoir faciliter la marche de la *59th Division* qui doit prendre les bourgs de Galmanche et Bijude. Les opérations menées contre cette dernière localité représentent d'ailleurs l'exemple type du mauvais emploi

tactique des Crocodile. Le manque de coordination entre les différentes unités alliées est responsable de ces dysfonctionnements. Sur les quatre *Troops* de chars lance-flammes, deux ne reçoivent pas leurs ordres de départ et ne participent donc pas aux combats... *No comment*, comme disent les Britanniques eux-mêmes ! La troisième, séparée de l'infanterie lors de l'assaut, est violemment prise à partie par les Allemands. Un Crocodile est détruit par la charge creuse d'un *Panzerfaust* tandis qu'un autre est immobilisé par un tir de canon antichar. Seule la dernière *Troop* peut mener à bien son attaque. Après de farouches combats face à une compagnie du *SS Panzer-Grenadier-Regiment 25* menant des actions d'arrière-garde pour faciliter le décrochage de la « Hitlerjugend », Bijude est enfin nettoyée. L'assaut lancé le 9 juillet a enfin permis de faire tomber l'aéroport de Carpiquet. Fer de lance de l'offensive, les *A* et *B Squadrons* du *141th Regiment* ont été de tous les combats ; leurs interventions ont contribué à faire plier les défenses allemands au prix de quatre Crocodile détruits. Le bilan définitif de « Charnwood » est d'ailleurs lourd du fait de la résistance acharnée des *Waffen-SS*. Les pertes alliées sont estimées à près de 3 500 soldats. Mais au soir du 9 juillet, avec plus d'un mois de retard sur les plans initiaux, Caen est enfin prise.

VERS FALAISE

Ces combats pour la capitale normande verront les soldats allemands commettre des exactions contre des équipages de Crocodile capturés. Ces exécutions sommaires, motivées par la terreur inspirée par les blessures horribles dues aux lance-flammes, sont malheureusement fréquentes et beaucoup de tankistes servant dans des chars de ce type, quelle que soit leur nationalité, seront victimes de ces représailles ; des exemples similaires existent ainsi sur le Front de l'Est, entre Soviétiques et Allemands.
L'efficacité des Crocodile n'est toutefois pas en rapport avec les espoirs placés en eux. Utilisés de façon trop éparpillés et en nombre souvent insuffisant, les chars ne peuvent donner le meilleur d'eux-mêmes. Les britanniques vont tirer les leçons de leurs déboires. Désormais, les Crocodile devront être engagés de manière plus concentrée en essayant de mieux coordonner leurs actions avec celles de toutes les unités déployées. Les « *Buffs* » vont ainsi radicalement modifier leur manière de combattre. Ces « bonnes » résolutions ne peuvent néanmoins être systématiquement appliquées et on verra encore des Crocodile attaquer en petits paquets, au gré des combats.
Fort de ce réajustement relatif de leurs tactiques, les Crocodile vont ponctuellement être engagés pendant l'opération « Totalize » pour essayer de briser les dernières défenses allemandes encore cohérentes. La ligne de front passe par le village de May-sur-Orne que les soldats de la *89. Infanterie-Division* ont transformé en un solide « hérisson » tenant en échec depuis le 5 août les assauts de l'infanterie canadienne. Pour assurer le succès de ses troupes, Montgomery décide comme à son habitude de faire précéder son offensive par un véritable déluge de feu délivré, le 7 août, par 360 pièces d'artillerie et par une première vague de 660 bombardiers lourds sur les villages situés de May-sur-Orne à Saint-Aignan-de-Crasmenil. Bombardement certes impressionnant mais qui ne suffit pourtant pas à annihiler toute résistance. May-sur-Orne est d'ailleurs le théâtre de violents affrontements qui voient même certains groupes de l'infanterie canadienne se faire encercler lors de leur premier assaut. Pour faire sauter ce verrou, une attaque combinant l'action du *A Squadron* du *141th Regiment* et celle des Fusiliers de Mont Royal est montée. Dès la fin du bombardement d'artillerie visant directement le village, les Crocodile se lancent à l'assaut. Leurs jets meurtriers sont projetés vers le moindre abri susceptible de dissimuler une menace. Les portes et les fenêtres sont systématiquement noyées sous les flammes. La combinaison canon de 75mm et lance-flammes se révèle très efficace.

▼ Cette vue de trois quarts arrière permet de bien distinguer le tuyau blindé qui relie la remorque au char. Lorsque la remorque était vide ou endommagée, l'équipage avait la possibilité de la désaccoupler rapidement de l'intérieur. Imperial War Museum

▶ Techniquement, le Crocodile reste avant tout un char d'infanterie *Mk. VII*. Sa vitesse maximale de 25 km/h, si elle ne représente pas un réel handicap compte tenu de ses missions, ne lui permet pas de participer à une guerre de mouvements. Distancés par les chars classiques après le succès de l'opération « Cobra », les « *Buffs* » vont reprendre du service lorsque Hitler demandera à ses troupes de tenir coûte que coûte les grands ports de la Manche. Imperial War Museum

Les équipages des Crocodile se servent d'obus explosifs pour créer des brèches dans les murs, ouvertures béantes par lesquelles ils peuvent ensuite cracher leur venin enflammé. Cette méthode expéditive ne permet pas aux *Landser* de la *89. Infanterie-Division* de se maintenir dans le bourg qu'ils doivent bien vite évacuer sous peine de périr carbonisés. La crainte des terribles blessures infligées par les lance-flammes aura ainsi raison du courage de bien des défenseurs... Le bataillon de Fusiliers de Mont-Royal qui suit de près les chars n'a plus qu'à nettoyer chaque maison. Le village de May-sur-Orne tombe définitivement entre les mains des Canadiens sous le coup des 16h00. L'intervention des Crocodile a sans nul doute évité aux fantassins de subir de trop lourdes pertes.

De son côté, le *B Squadron* apporte son précieux appui aux *Gordons Highlanders* dans le secteur de Secqueville, neutralisant les points d'appui ennemis pour permettre à l'infanterie de progresser. Malgré ces succès, « Totalize » s'achève sur une progression malgré tout décevante.

Après quelques jours mis à profit pour réorganiser les unités, le *IInd Canadian Corps* et les *2nd* et *3rd Canadian Divisions* lancent le 14 août l'opération « Tractable » en direction de Falaise. La *79th Armoured Division* est impliquée dans l'offensive, notamment dans le franchissement de la rivière Laison. Quant aux Crocodile du *B Squadron*, ils sont engagés contre les défenseurs de Rouvres avec le régiment de la Chaudière tandis que le *A Squadron* apporte son aide à la *9th Brigade* au prix de la destruction de cinq de ses chars. Falaise tombe le 17 août. Le lendemain, les Crocodile interviennent avec les Fusiliers Mont-Royal dans les dernières opérations de nettoyage destinées à sécuriser le périmètre. C'est sur cette action que se termine la campagne de Normandie pour le *141th Regiment* qui a au bout du compte pleinement démontré l'étendue des capacités de ses blindés si spéciaux.

CONTRE LES FORTERESSES DE L'ATLANTIQUE

La percée de Patton lors de l'opération « Cobra » contraint la *Wehrmacht* à un rapide repli sur les rives de la Seine pour éviter son anéantissement. Ce *Blitzkrieg* à l'américaine met certes fin à la résistance allemande en Normandie mais elle a aussi une conséquence inattendue pour les « *Buffs* ». Les Churchill sont en effet totalement incapables de suivre le rythme imposé par les divisions blindées alliées ! Leur vitesse limitée à moins de 25km/h est insuffisante pour ce type d'exploitation ; les Crocodile sont donc contraints à un repos forcé. Temps d'arrêt mis à profit par les équipages pour réviser et réparer leurs engins qui, depuis leur débarquement en terre française, ont constamment été sollicités dans le cadre de nombreuses missions d'appui. Le répit est

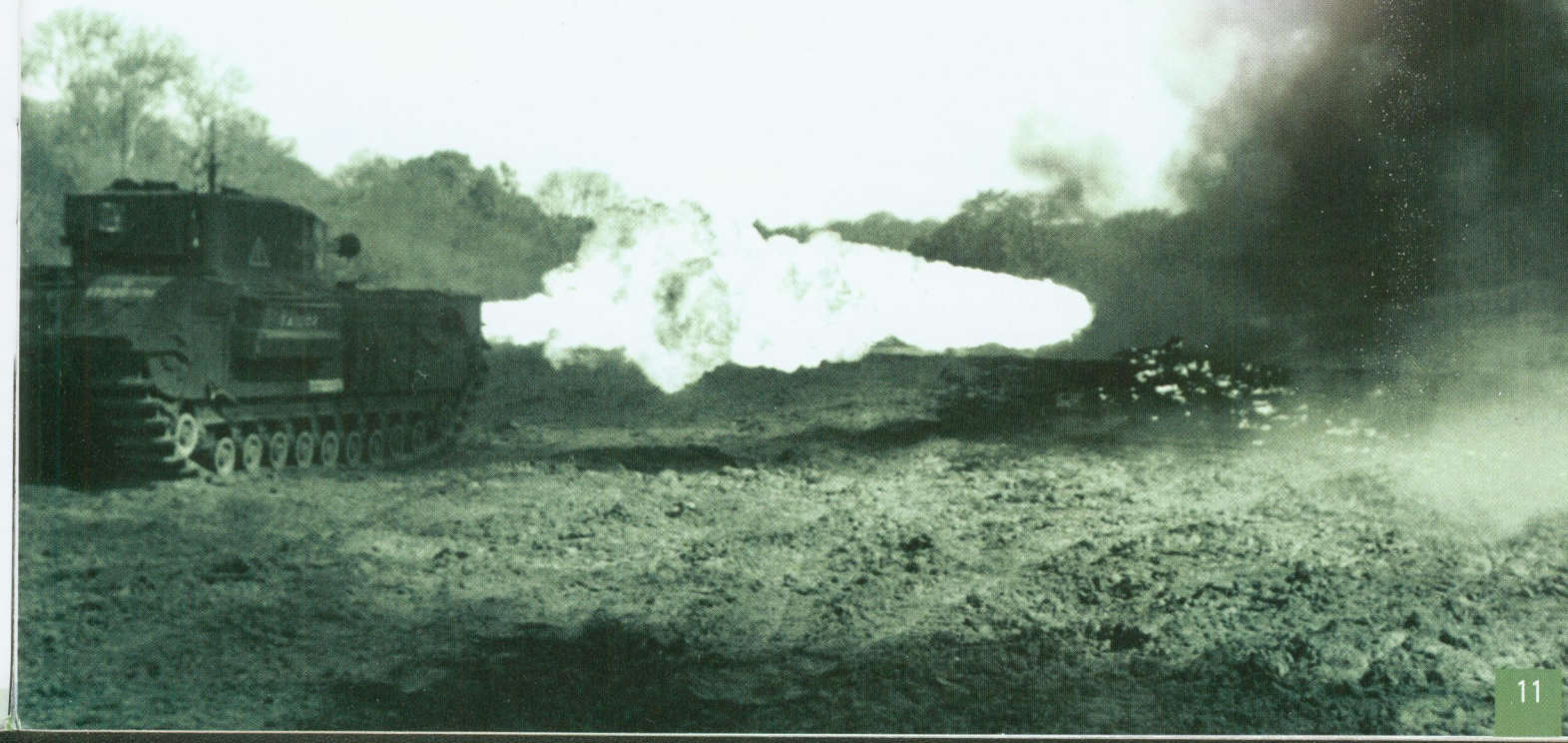
▶ La volumineuse remorque de 6,5 tonnes handicape le Churchill dans ses évolutions en terrain difficile. Sa forme profilée lui permet néanmoins d'éviter de rester coincé dans la végétation ou dans des rochers. Toutefois, sa présence dégrade fortement les performances du Crocodile, déjà lent, au point de le rendre impropre à suivre le rythme rapide des exploitations après percée. Bovington Tank Museum

cependant de courte durée. Tandis que le gros des troupes allemandes retraite à travers la France, le *Führer* donne l'ordre aux garnisons défendant les ports de la Manche de « tenir jusqu'à la dernière cartouche ». Ces directives laissent de fortes concentrations de troupes sur les arrières des Alliés. Certes, ces divisions statiques sont inaptes à passer à l'offensive mais leur simple présence perturbe en partie le ravitaillement des forces coalisées. Les Crocodile vont donc reprendre rapidement du service pour réduire ces poches de résistance.

La *79th Armoured Division* est ainsi dirigée vers le port du Havre. La prise rapide de cet objectif est considérée comme fondamentale par l'état-major allié afin de sécuriser la navigation dans les eaux de la Manche. Mais depuis 1942, les Allemands ont transformé la ville en une sorte de forteresse. La place forte est entourée par un solide réseau de 400 *Bunkers* et casemates organisés dans la profondeur en deux lignes défensives. La première court de la côte, avec le hameau de Saint-Andrieu situé près de l'aérodrome d'Octeville-sur-Mer, jusqu'au bois des Ardennes et Harfleur où la vallée de la Lézarde s'est transformée en un lac de 13 kilomètres de longueur. La deuxième ligne part d'Octeville-sur-Mer à Montivilliers en passant par Fontaine-la-Malle. L'artillerie n'est pas en reste et les Allemands peuvent compter sur 120 bouches à feu dont le plus gros calibre atteint les 380mm ; néanmoins, l'orientation vers la mer des plus grosses pièces les rendent inefficaces en cas d'attaque terrestre ! Elles constituent pourtant une menace sérieuse pour les navires voulant jouer le rôle d'appui-feu. Les 11 000 à 12 000 hommes de la garnison comptent aussi sur des champs de mines – environ 1 500 ont été enterrées par les sapeurs – et de profonds fossés antichars ceinturant la ville pour tenter d'enrayer la progression des blindés alliés. Longs de huit kilomètres, profond de 3 mètres sur 7,3 mètres de largeur, ils constituent un obstacle d'importance. Le commandement de la forteresse est assuré par l'*Oberst* Eberhard Wildermuth à partir du 14 août 1944. Cet officier issu de la réserve est considéré comme un soldat ayant fait ses preuves. Le professionnalisme du commandement, qui n'est pas jusqu'au-boutiste, contraste avec la valeur de la troupe qui compte beaucoup d'hommes de la *Kriegsmarine* n'ayant aucune expérience des combats terrestres. Les soldats appartenant aux *226.* et *245. Infanterie-Divisionen* bénéficient néanmoins d'un meilleur entraînement.

La *Festung* – forteresse – est définitivement encerclée par les troupes britanniques de la *49th West Riding Division* et de la *51th Highland Division* dès le 2 septembre 1944. Commence alors une série de bombardements exécutés par l'aviation alliée. Le 5 septembre, le *Bomber Command* lance un raid de 335 bombardiers qui vont larguer 1 900 tonnes de bombes sur le centre-ville. Mené sans grande précision, il se révèle particulièrement meurtrier pour la population havraise. La ville est détruite à 80%. La garnison allemande est quant à elle sonnée et a bien du mal à maintenir la cohésion indispensable pour résister à une attaque de grand style. Après une semaine de pilonnage intensif pendant lequel plus de 4 000 tonnes de bombes tombent sur Le Havre et ses alentours, l'offensive anglaise, baptisée opération « Astonia », est déclenchée le dimanche 10 septembre 1944 à 17 heures passées de 45 minutes. Le point fort de l'attaque se développe dans le secteur de Fontaine-la-Malle. L'assaut, mené par près de 45 000 soldats soutenus par des dizaines de blindés appartenant entre autres aux *7th* et *9th Royal Tank Regiments*, est particulièrement brutal. Malgré cette débauche de moyens, son succès dépend en grande partie de l'efficacité des chars spéciaux de la *79th Armoured Division*. Churchill *AVRE* et Sherman Crabs, chars porte-fascines ou porte-ponts vont ouvrir un passage aux troupes alliées à travers les champs de mines et les fortifications qui ceinturent la ville. Mais c'est surtout l'action des Crocodile du *141th Regiment* qui va frapper les esprits. Pour la première fois, ils vont intervenir de nuit et jouer à fond sur l'effet psychologique de leur armement. Les tankistes vont s'approcher des défenses allemandes et immédiatement ouvrir le feu sans attendre d'être à portée de tir. Terrorisés par ces engins, l'obscurité accentuant leurs effets terrifiants, les soldats allemands décrochent sans demander leur reste. Les défenses d'Octeville-sur-Mer tombent de la même façon. En deux jours, les troupes terrestres alliées prennent la forteresse. Pendant l'une de leurs actions, les « *Buffs* » surprennent une compagnie d'infanterie allemande en terrain ouvert. Les malheureux soldats sont brûlés vifs. Les chars lance-flammes confirment ainsi leur terrible réputation qui les fera craindre à travers toute l'Europe. Les pertes des deux côtés sont lourdes.

▼ Equipé d'un lance-flammes modèle Ronson, le Churchill Crocodile peut projeter un jet enflammé jusqu'à une distance maximale de110 voire 130 mètres dans certains cas exceptionnels ! Cette portée dépend beaucoup des données climatiques, comme la vitesse du vent o le taux d'humidité dans l'air Les équipages considèrent que 75 mètres représenten une valeur plus proche de la réalité.
Coll. Kadari



▶ Cette vue du Churchill Crocodile du *Lieutenant* Sheriff (*C Squadron* du *141 RAC*) en action dans une ville néerlandaise en octobre 1944 permet de se faire une idée de la terreur inspirée par les chars lance-flammes à de simples fantassins. Sa seule présence suffit parfois à obtenir la reddition sans conditions de soldats confrontés au risque d'être brûlés vifs. « Revers de la médaille », les équipages de Crocodile faits prisonniers sont souvent victimes d'exécutions sommaires. Quant à utiliser une telle machine près d'une station d'essence, chacun se fera son opinion sur les risques encourus...
Imperial War Museum

Les Anglais déplorent 338 tués et 250 blessés tandis que les Allemands comptent plus de 600 tués, officiers et soldats, et 11 302 prisonniers.

L'engagement des Crocodile ne s'arrête évidemment pas là et ils vont intervenir avec la même efficacité lors de la prise de villes comme Brest, Calais ou Boulogne.

À chaque fois, c'est la coordination entre les différents moyens, artillerie, aviation, etc., qui réussit à faire plier les défenses allemandes. Les chars lance-flammes permettent bien souvent de venir à bout des points fortifiés qui avaient échappé ou survécu aux bombardements. Les jets enflammés restent des armes de contact.

Les opérations menées contre la *Festung* brestoise méritent d'être décrites. Le 25 juillet 1944, les Américains lancent l'opération « Cobra » et, faute de réserves côté allemand, finissent par percer, non sans mal, le front. Patton lance la *6th US Armored Division* vers Brest. La fantastique chevauchée de la « *Super Sixth* » au travers de la Bretagne s'achève aux portes de la ville portuaire le 6 août. Après une tentative de bluff ratée auprès du *Festungkommandant* der Mosel, l'assaut est immédiatement lancé mais échoue devant la résistance allemande. À la tête de la division blindée américaine, Grow n'a pas réussi à prendre la ville par un audacieux coup de main. Et surtout, il a perdu la course qui l'oppose aux parachutistes allemands de Ramcke qui se replient rapidement pour ne pas se faire encercler. Ceux-ci se retranchent dans la *Festung* le 9 août au soir, avec une seule idée en tête : tenir. Hitler a ordonné à ses troupes combattant en Bretagne de ne pas affronter les Alliés en rase campagne mais de se replier dans les villes et les ports et d'y combattre farouchement. La *2. Fallschirmjäger-Division* a obéi aux ordres et cette unité d'élite va se révéler un adversaire des plus redoutables. Le 12 au soir, Ramcke prend le commandement de toutes les troupes disponibles, soit près de 30 000 hommes ; les deux camps s'installent dans une guerre de positions particulièrement meurtrière. D'un côté, les parachutistes allemands affichent un moral élevé et une volonté de combattre, de l'autre, les Alliés veulent faire de la prise de la ville un exemple, une démonstration de force, pour intimider les garnisons des autres ports fortifiés et ainsi les inciter à se rendre sous peine d'être annihilées.

Mais les opérations ne s'annoncent pas faciles. Toutefois, narrer en détail l'historique de la prise de Brest n'est pas le sujet de cette étude et nous n'allons nous intéresser qu'à l'action des Crocodile du *141th Regiment* dans le secteur du fort de Montbarey. Les deux camps savent que celui-ci constitue un point d'appui redoutable et aucun des deux n'est prêt à rendre les armes le premier. Le 12 septembre le *115th Infantry Regiment* américain lance une attaque en direction de Kervallan dans le but d'aborder le fort par le Nord. L'assaut est mené après minuit pour bénéficier au maximum de l'effet de surprise. Mais à peine après avoir parcouru une centaine de mètres, les soldats alliés sont cloués au sol par l'intensité du feu allemand et sont obligés de se replier sous peine de subir des pertes sévères. Un autre assaut est programmé avec la *Company L* en fin de matinée, cette fois par la droite. Les premiers progrès de cette nouvelle attaque sont encourageants. Rapidement, les *GI's* pénètrent dans le point d'appui. Débordés, les Allemands se rendent et la *Company L* fait plus d'une centaine de prisonniers ! Les officiers américains jubilent. C'en est enfin terminé de la résistance allemande ! Le fort de Montbarey une fois tombé, plus rien ne s'oppose à une poussée vers l'École navale ! Les parachutistes de Ramcke ne vont pourtant pas s'avouer vaincus. La *6. Kompanie* du *II./2* forte de 80 hommes lance une violente contre-attaque en fin d'après-midi. L'assaut est difficile, la puissance de feu américaine joue à plein et les « diables verts » ne doivent leur salut qu'à quelques cratères d'obus où ils peuvent s'abriter. Pourtant, les paras continuent d'avancer à la rencontre des assaillants. Moitié rampant, moitié courant, ils attaquent à la grenade des *GI's* abasourdis par une telle détermination. Les Américains doivent reculer sous la poussée allemande. Tout est à refaire ! Le 13 septembre, à 10h30, un nouvel assaut est lancé. Nouvel échec. Les Allemands ne veulent pas céder un pouce de terrain. La situation devient néanmoins de plus en plus périlleuse pour les défenseurs. Si le fort tient toujours, les autres points d'appui tombent les un après les autres. Les Alliés décident d'en finir une fois pour toutes. Montbarey est comme une épine dans leur dispositif et tant qu'il ne tombera pas, aucune action sérieuse ne saurait être envisagée. La journée du 14 septembre promet d'être décisive. Cette fois, il n'est pas question de faire dans la

demi-mesure : quatre Crocodile du *B Squadron* du *141th Regiment* sont mis à la disposition des Américains du *116th Infantry Regiment*. Appuyés par trois M10 du *644th Tank Destroyer Battalion*, les machines britanniques doivent pénétrer dans les défenses du fort par deux brèches ouvertes dans les champs de mines par les sapeurs du *121th Engineer Regiment* avant de souffler toutes les positions allemandes. Une fois la défense neutralisée, l'attaque proprement dite sera lancée. Au matin du 14, les sapeurs s'affairent à déminer un passage pour les chars. Mais les paras allemands répliquent, obligeant l'infanterie alliée à intervenir avec l'appui d'un régiment d'artillerie tandis que les M10 se distinguent par l'efficacité et la précision de leurs tirs. Une fois les brèches ouvertes, des fumigènes sont tirés pour couvrir la progression des chars. Il est 17h00 lorsque les « *Buffs* » se lancent à l'assaut. L'infanterie suit de près les monstres d'acier. Seul un Crocodile réussit à passer. Les quatre autres, touchés, ne peuvent qu'assister, impuissants, au déroulement de la bataille. Aussitôt, l'équipage survivant actionne son lance-flammes et fait taire les positions allemandes, incapables de réagir face à un tel adversaire. Surprise et épouvante gagnent les Allemands qui se rendent où refluent vers l'intérieur du fort. Les fantassins alliés finissent de nettoyer le terrain, parachevant le succès de l'assaut. L'action menée conjointement par l'infanterie et les chars du *141th Regiment*, considérée comme un modèle du genre, a permis de réduire au silence toutes les défenses extérieures. Le plus dur reste cependant à faire, autrement dit, pénétrer dans le fort ! La journée du 15 permet aux sapeurs de déminer les abords du fort pour permettre aux chars de manoeuvrer plus facilement. Un travail périlleux car douze hommes vont périr sous les balles des tireurs d'élite allemands. Le 16, à 8h00, l'ultime coup de rein est donné. Traînant leurs remorques chargées de liquide inflammable, les Crocodile font le tour du fort. Chaque embrasure, chaque meurtrière est traitée à l'aide d'un jet enflammé. À l'intérieur, la situation devient intenable. Les Allemands sont contraints de porter des masques à gaz pour se protéger de l'insupportable fumée. Pourtant, les défenseurs refusent toujours de céder. Cette lutte inégale s'achève sur les coups des 17h00 quand les paras déposent les armes après la destruction des murs d'enceinte par des charges de TNT. Les combats pour la prise du fort se terminent enfin ; la *Festung* brestoise ne durera plus très longtemps et, le 18, les Américains obtiennent la reddition de la garnison. Les Crocodile du *141th Regiment* ont une fois encore fait la preuve de leur efficacité, ayant sans nul doute contribué à réduire de manière significative les pertes parmi les assaillants.

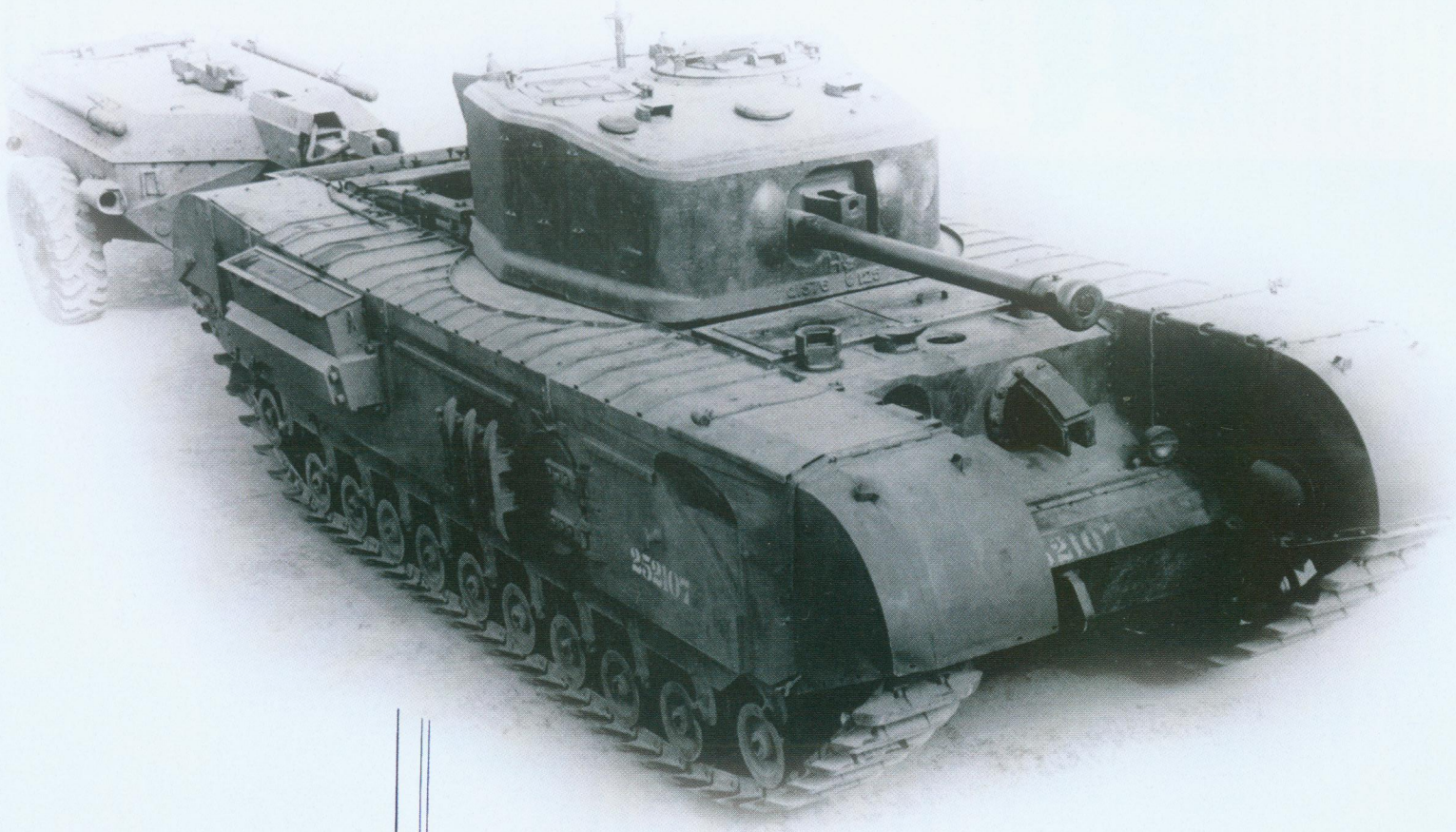
ÉPILOGUE

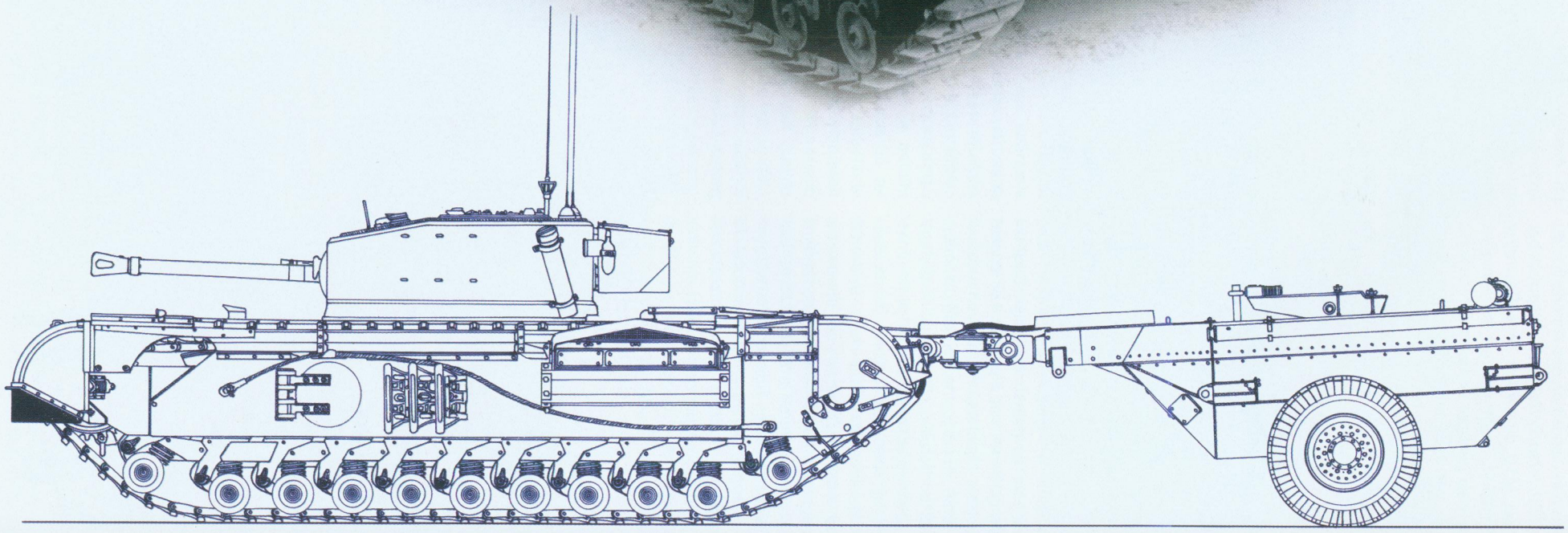
L'automne 1944 voit le *141th Regiment* du *Royal Armoured Corps* mis au repos. Usure des matériels et fatigue des équipages sont telles que l'état major de la *79th Armoured Division* décide d'une pause méritée. Pour l'instant, ce sont les *Wasp*, des *Bren Carriers* équipés du même projecteur lance-flammes que le Churchill Crocodile, qui se chargent d'apporter l'appui-feu nécessaire aux troupes alliées. Période qui est aussi mise à profit pour reconditionner les machines et procéder à une réorganisation de l'unité. Pour être pleinement efficaces, les engins lance-flammes nécessitent une application stricte des nouvelles doctrines de combat. Pour faciliter le déploiement de ces terrifiants véhicules, il est décidé en octobre 1944 de fusionner le *141th Regiment* et le *1st Fire and Forfar Yeomanry*. Les deux régiments sont par la suite engagés dans la difficile conquête du *III. Reich*. En appui des armées britanniques, canadiennes ou américaines, les « *Buffs* » vont alors porter le feu sur le sol allemand, entérinant définitivement leur terrible réputation. Correctement utilisés, les Crocodile vont briser plus d'un point retranché et bien souvent, leur seule présence va permettre d'emporter la décision face à un ennemi décidé à farouchement défendre son pays natal. ■

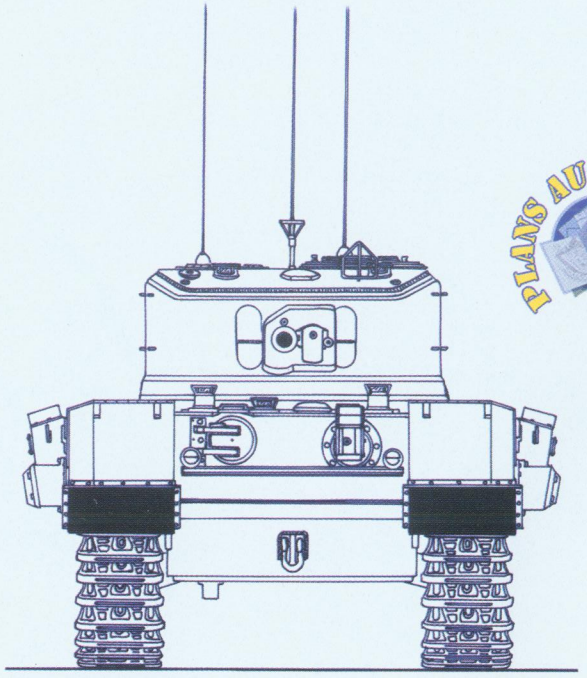
141th Royal Armoured Corps Regiment

◄ Cette photo prise aux Pays-Bas montre des Crocodile accompagnant un groupe de *Tommies*. La vulnérabilité de la remorque aux armes à charges creuses oblige les chars lance-flammes à opérer en étroite coordination avec l'infanterie. Si cette dernière apprécie toujours d'être appuyée par des blindés aussi redoutables, la présence à ses cotés de ces « bombes » sur chenilles ne la rassurait pas toujours ! Imperial War Museum

▶ Belle vue d'un Churchill après sa conversion au standard Crocodile. Le lance-flammes prend alors la place de la mitrailleuse de caisse Besa. Pour réduire sa vulnérabilité, la tuyère est équipée d'une protection blindée. Malgré cela, le projecteur reste avec la remorque le point faible du plus puissant char lance-flammes allié. À l'inverse du Matilda qui abandonne son canon, le Crocodile conserve sa pièce de 75mm. Si cette dernière manque un peu de « punch » face aux « lourds » allemands, elle permet néanmoins au char de conserver un potentiel offensif après épuisement des réserves de liquide inflammable.
Bovington Tank Museum



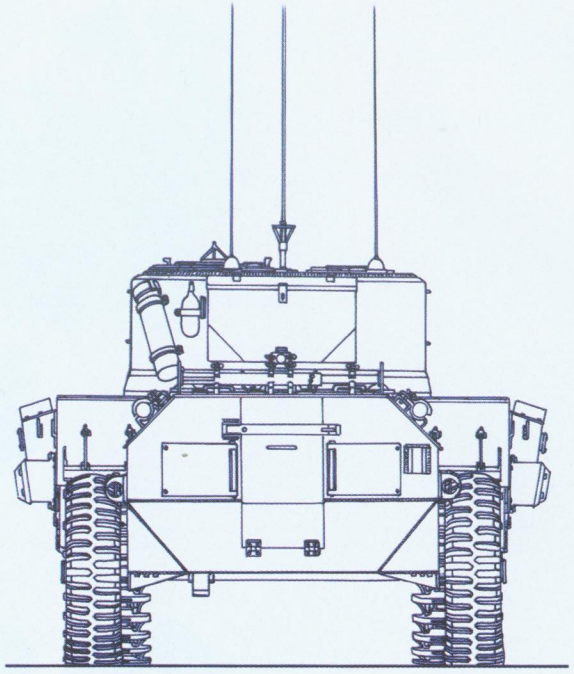


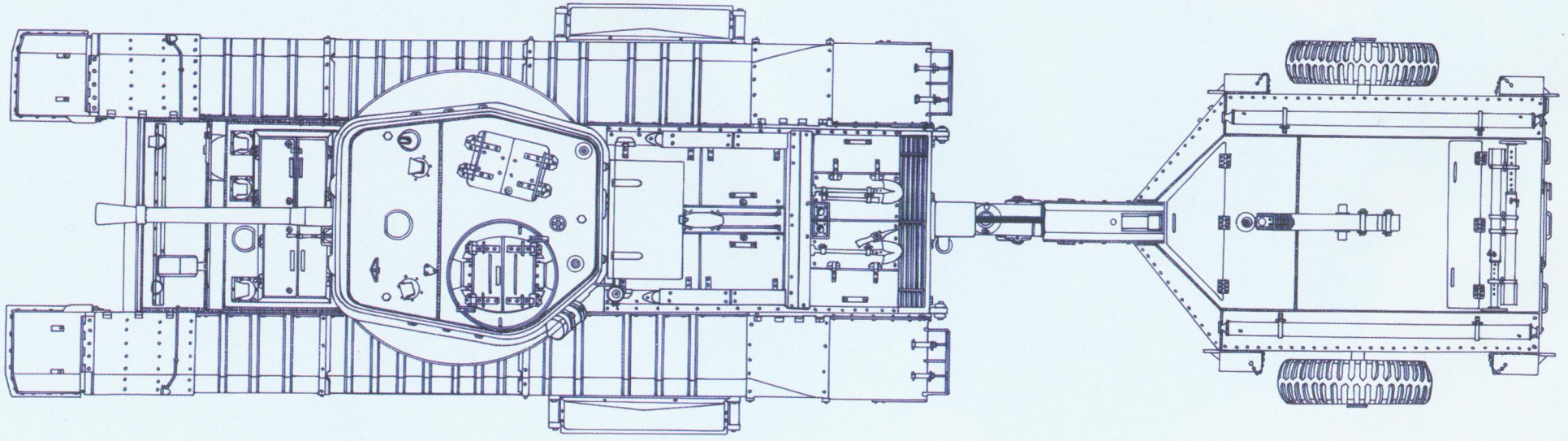


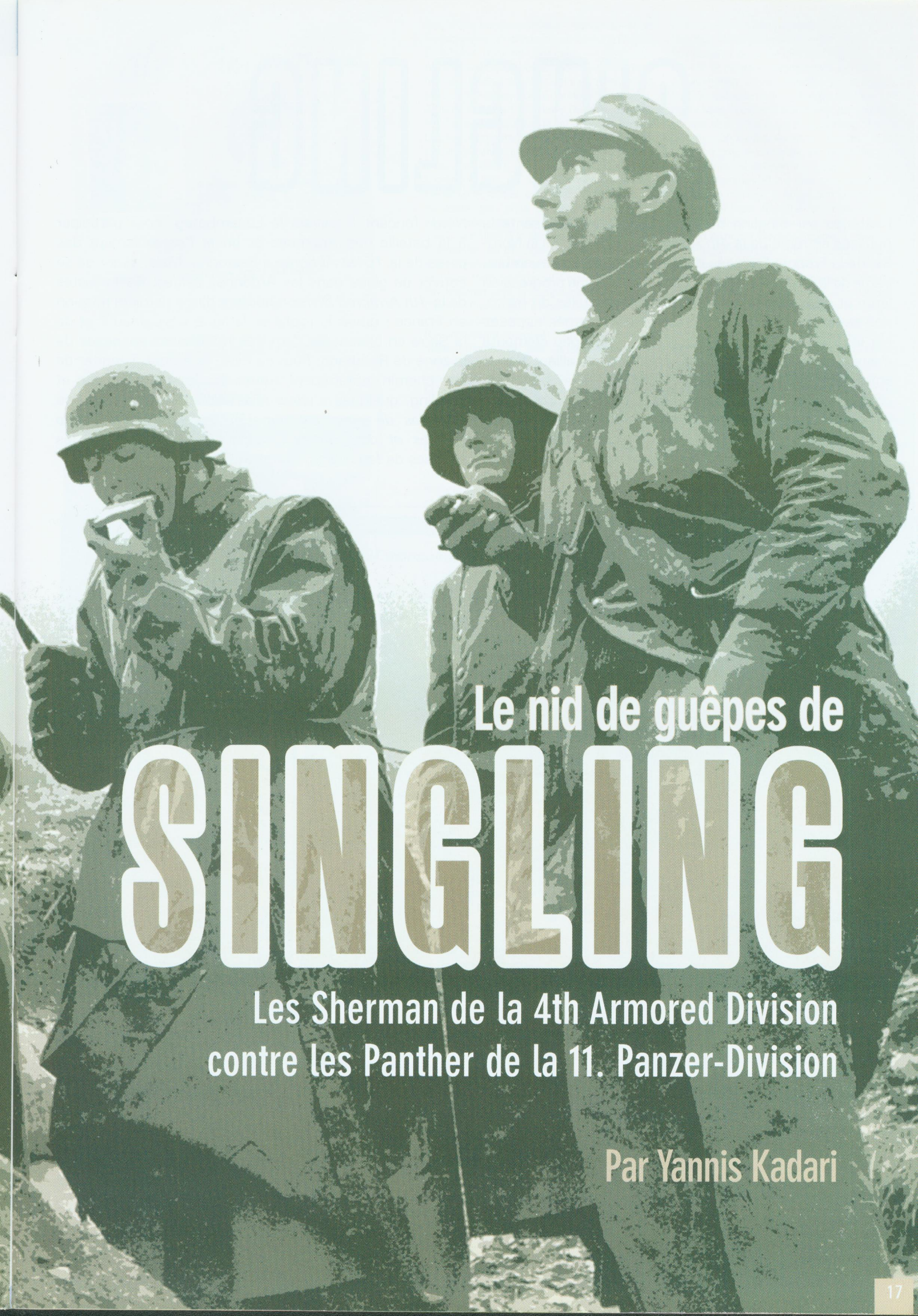
PLANS AU 1/48

CHURCHILL CROCODILE

© Hubert Cance / Batailles & Blindés, 2007







Le nid de guêpes de SINGLING

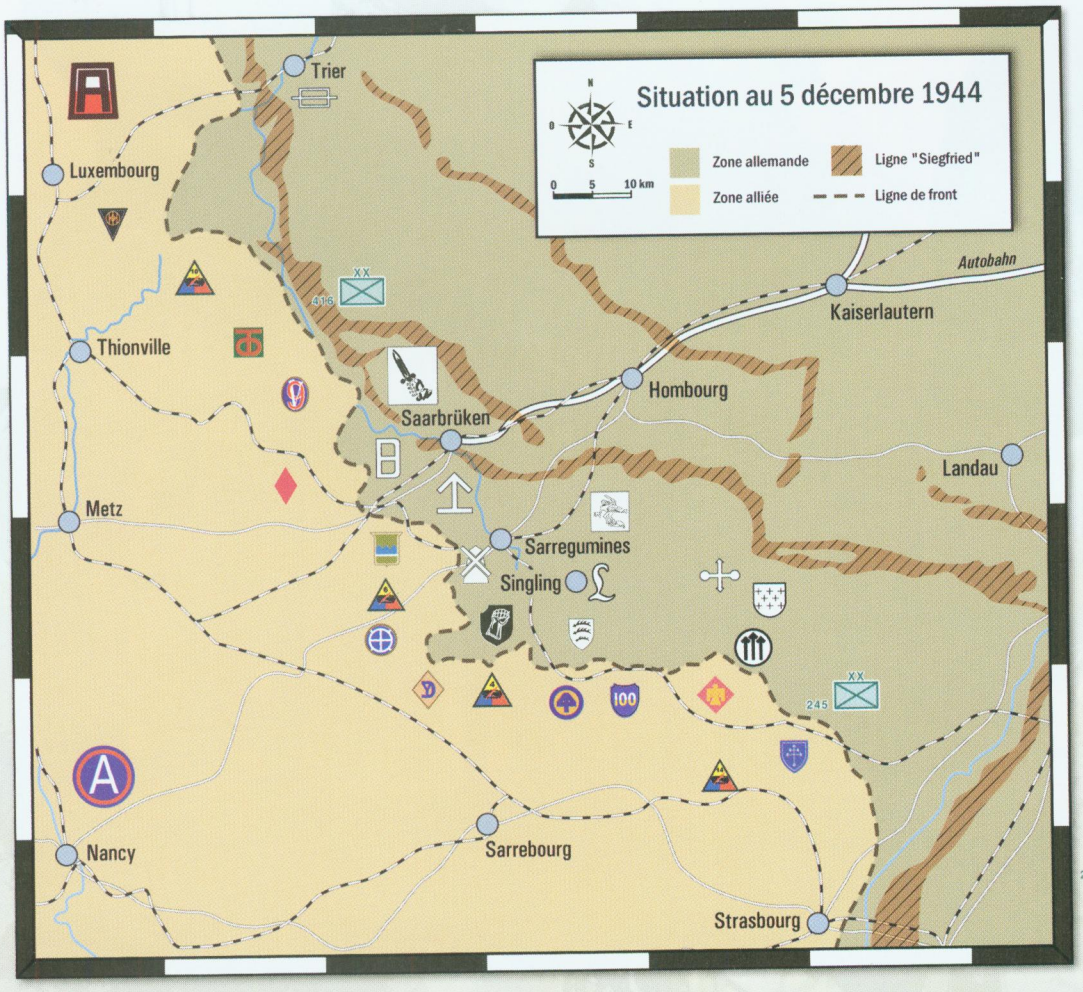
Les Sherman de la 4th Armored Division contre les Panther de la 11. Panzer-Division

Par Yannis Kadari

Le nid de guêpes de

SINGLING

L'attaque sur Singling de décembre 1944 représente la poussée extrême de la *4th Armored Division* dans le Nord-Est de la France. Engagée depuis l'aube du 10 novembre, partie de la région de Nancy, l'unité a connu une progression lente et difficile vers les frontières occidentales du *Reich*, non seulement du fait de la résistance acharnée opposée par les Allemands mais aussi d'une météo peu clémente clouant au sol les chasseurs-bombardiers alliés. Par la suite, la division du *Major-General* Hugh Gaffey – nommé chef de corps le 3 décembre en remplacement de John « Tiger » Wood qui a été relevé de son commandement par Patton pour insubordination durant l'offensive en Lorraine – sera mise au repos avant de marcher vers le Nord, fonçant à travers le Luxembourg, pour participer à la bataille des Ardennes et briser l'encerclement des paras de la *101st Airborne* à Bastogne. Mais, avant de se couvrir de gloire dans les Ardennes belges, les tankistes de la *4th Armored Division* héritent d'une dernière mission en France : ouvrir la route de la ligne « Siegfried » et de la Sarre en brisant les dernières résistances ennemies de la zone de Rohrbach. Pour ce faire, ils auront à écarter de leur chemin, notamment autour des bourgs de Bining et Singling, quelques « *vieux réservistes allemands à peine capables de tenir une arme et des Panzer-Grenadiere épuisés et démoralisés* », c'est du moins ce que les services de renseignement alliés leur ont affirmé…



212. Volks-Grenadier-Division

416. Infanterie-Division

19. Volks-Grenadier-Division

21. Panzer-Division

36. Volks-Grenadier-Division

11. Panzer-Division

347. Infanterie-Division

Panzer-Lehr-Division

25. Infanterie-Division

361. Infanterie-Division

553. Volks-Grenadier-Division

256. Infanterie-Division

245. Infanterie-Division

17. SS-Panzergrenadier-Division Götz von Berlichingen

83th Infantry Division

10th Armoured Division

90th Infantry Division

95th Infantry Division

5th Infantry Division

80th Infantry Division

6th Armoured Division

35th Infantry Division

26th Infantry Division

4th Armoured Division

44th Infantry Division

100th Infantry Division

45th Infantry Division

14th Armoured Division

79th Infantry Division

« Abe » Abrams

Commandant le 37th Tank Battalion

Nom : Abrams

Prenom : Creighton « Abe » Williams

Nationalite : Américaine

Ne le : 15 septembre 1914
Springfield, Massachusetts, USA

Mort le : 4 septembre 1974
Washington DC

Issu d'une famille modeste – son père est un ex-fermier reconverti en mécanicien à la Boston & Albany Railroad Company – Creighton Abrams se destine très tôt à faire carrière dans l'Armée. Sortant de West Point en 1936, marié avec Julia Harvey qui lui donnera six enfants, Abrams sert à la 1st Cavalry Division jusqu'en 1940 avant de rejoindre la 1st Armored. Promu Captain, il commande pour la première fois de sa carrière une compagnie de chars. En 1941, il est transféré à la 4th Armored Division où il prend la tête du 37th Armored Regiment. Lieutenant-Colonel en 1943, il demeure à ce poste, son unité ayant entre-temps été transformée en 37th Tank Battalion. En 1944, il combat à la tête de ses Sherman en Normandie, en Bretagne puis en Lorraine et sur le Westwall avant de prendre à son compte, en mars 1945, le Combat Command B de la 4th Armored pour la campagne d'Allemagne. C'est en France que « Abe » Abrams se taille une réputation de chef agressif et fonceur. Reconnaissant ses qualités de tacticien et de meneur d'hommes, avec sa verve légendaire, Patton dira de lui : « Je suis supposé être le meilleur commandant de chars de l'Armée. Et bien, j'ai trouvé mon maître ! C'est « Abe » Abrams. Lui, il est le champion du monde ! » Décoré, entre autre, de la Distinguished Service Cross et de la Medal of Honor pour ses opérations du 9 septembre 1944 en Lorraine et du 26 décembre dans les Ardennes, Abrams apparaît effectivement comme un tankiste sachant profiter au mieux des failles des dispositifs adverses. Breveté état-major et désormais Colonel, Abrams intègre l'Army General Staff avant de passer à la War Plans section en 1946. Suivent deux ans à l'Armored School, à Fort Knox, où il enseigne les tactiques de combats de chars jusqu'à la fin 1948. On le retrouve ensuite au General Staff College de Fort Leavenworth. À sa demande, il obtient le commandement d'une unité de combat, en l'occurrence le 63th Tank Battalion stationné en Allemagne. À son sujet, le « patron » de la 1st Infantry Division écrira : « Il est le meilleur commandant de chars de sa génération. Ouvert, honnête, franc, sincère, il se voue totalement à l'Armée dont il a une haute idée. C'est un battant avec un caractère trempé mais il sait aussi avoir du tact. Abrams a atteint un parfait équilibre ; fonceur, il sait aussi ne pas se précipiter. De la planification à l'exécution, il est partout. Il connaît chacun de ses hommes et n'a pas son pareil pour en tirer le meilleur. » Après son passage en Europe, Abrams regagne les États-Unis où il alterne divers commandements, dont celui du 2nd Armored Cavalry Regiment, avec des postes administratifs. Son parcours prend un tour nouveau en 1953, lorsqu'il sort diplômé de l'Army War College. Brigadier-General et chef d'état-major de différents Corps d'Armée, il sert en Corée. Après plusieurs années au Pentagone, c'est au grade de General qu'il dirige, de 1967 à 1972, le Military Assistance Command au Vietnam, succédant ainsi à William Westmorland. Cette fonction est un tremplin qui le conduit directement à la tête de l'US Army en octobre 1972. Il restera Chief of Staff jusqu'à l'automne 1974, après avoir planifié et conduit à bien le désengagement des GI's du Vietnam, la « Vietnamization » voulue par l'administration Nixon. Décédé suite à un cancer dans la nuit du 3 au 4 septembre 1974 au Reed Army Medical Center de Washington DC, il repose aux côtés de son épouse à Arlington. Lors de son oraison funèbre, James Schlesinger, Secrétaire d'état à la défense, évoquera la campagne de 1944, déclarant que « Abe » était non seulement un « authentique héros national » doublé d'un « vrai soldat » mais aussi un « pionnier de l'Arme Blindée Cavalerie » américaine. Pas étonnant donc qu'en son honneur l'US Army ait baptisé son char M1 « Abrams ».

von Wietersheim

Kommandeur de la 11. Panzer-Division

Nom : (von) Wietersheim

Prenom : Wend Hans Georg Egmont
Herbert Christoph

Nationalite : Allemande

Ne le : 18 avril 1900
Neuland-Löwenberg, Silésie, Allemagne

Mort le : 19 septembre 1975
Bad Honnef am Rhein, Rhénanie, Allemagne

Intégrant le Husaren-Regiment « Ferdinand von Schill » à-Ohlau, c'est à l'été 1918 que le Fähnrich Wietersheim rejoint l'Armée. Après-guerre, il reste dans la Reichswehr, au sein des Reiter-Regimenter 7 et 12. En 1924, il est nommé Schwadronschef au Reiter-Regiment 4. Oberleutnant en 1927, il quitte la cavalerie montée en 1934 pour rejoindre les troupes motorisées, plus précisément la Kraftfahr-Abteilung « Wünsdorf » qui, le 15 octobre 1935, devient l'Aufklärungs-Abteilung (Mot.) 3. Il s'agit de l'unité d'éclairage de la future 3. Panzer-Division. Major en avril 1938, le 16 octobre, il passe à l'état-major de la 3. Panzer-Division avec laquelle il combat en Pologne sous les ordres de Schweppenburg. Le 5 mars 1940 et pour la campagne de France, on le retrouve à la tête du Kradschützen-Bataillon 1 de la 1. Panzer-Division. Il passe Oberstleutnant le 1er avril 1941. Dès cette époque, il est considéré comme étant un officier rigoureux et doté d'un caractère trempé. Wietersheim est toujours à la 1. Panzer-Division lorsque le Führer déclenche sa grande « croisade » à l'Est, l'opération « Barbarossa ». Le 20 juillet 1941, il prend le commandement du Schützen-Regiment 113 avec lequel il se distingue à Kalinine dans la nuit du 19 au 20 octobre en faisant face à une contre-attaque russe. La veille de Noël, il est décoré de la Deutsches Kreuz in Gold. Doté d'une étonnante « vista » tactique, Wietersheim est à l'aise à l'offensive comme sur la défensive. Il le prouve à de nombreuses reprises, ce qui lui vaut de recevoir la Ritterkreuz le 10 février 1942. Moins de deux mois plus tard, il est Oberst. Au cours de l'hiver 1942-43, le Panzer-Grenadier-Regiment 113 est engagé dans la bataille défensive de Rhzev pour laquelle Wietersheim reçoit les Eichenlaub le 12 janvier 1943. En août, peu après la bataille de Koursk et à quelques semaines de sa promotion au grade de Generalmajor (1er novembre 1943), l'Oberst Wietersheim devient Kommandeur de la 11. Panzer-Division alors engagée dans la zone de Krementchoug ; il remplace le Generalmajor d'origine autrichienne Johann Mickl. Dès son arrivée, l'Allemand fait preuve d'un style de commandement direct, énergique mais réfléchi. Il mène à bien plusieurs combats autour de Kirovograd et de Tcherkassy. Il est décoré des Schwerter le 26 mars 1944. Après un bref passage en Roumanie puis en Moldavie pour y freiner les chars soviétiques, la 11. Panzer-Division est expédiée dans le Sud de la France afin d'y être reconstituée. C'est en agissant en réserve mobile pour le compte de la 19. Armee que la division du Generalleutnant Wietersheim combat le long du couloir rhodanien contre les unités blindées et motorisées américaines débarquées dans le Var en août. En multipliant avec succès coups d'arrêt et coups de frein, une fois encore, Wietersheim fait preuve d'un savoir-faire ne pouvant que forcer l'admiration. En outre, sa division permet aux unités de la 19. Armee de retraiter jusque dans l'Est de la France. Suivent les combats en Lorraine, en Sarre et dans le massif de l'Eifel. Le 5 avril 1945, Wietersheim est nommé à la tête des restes du XXXXI. Panzer-Korps engagés à Spandau-Berlin ; neuf jours plus tard, dans l'impossibilité de se rendre à Berlin du fait de problèmes de santé, il est remplacé par le Generalleutnant Rudolf Holste et reste donc aux commandes des débris de la 11. Panzer-Division encerclés en Bavière, près de Passau. Wietersheim se rend aux GI's le 5 mai 1945. Emprisonné, il n'est remis en liberté que le 1er mars 1948. Chef respecté par ses soldats et redouté par ceux de l'ennemi, Wietersheim disparaît le 19 septembre 1975.

LE TERRAIN ET SES ENJEUX

Si les villages ou plutôt les hameaux de Bining et Singling n'ont aucune valeur militaire en eux-mêmes, un coup d'œil sur une carte d'état-major révèle par contre qu'ils sont situés sur un axe menant droit vers la Sarre et donc l'Allemagne. C'est sous cet angle purement stratégique que les généraux américains, dont évidemment Patton qui se livre à une véritable compétition avec Montgomery pour être le premier à fouler le sol ennemi, les ont appréhendés. Intéressons-nous plus particulièrement à Singling puisque ce bourg servira de décor à l'action qui nous intéresse.

▶ Maisons éventrées, ciel bas, routes boueuses sur lesquelles progressent péniblement quelques jeeps. L'assaut sur Singling se fera dans des conditions météos cauchemardes qui profiteront aux défenseurs allemands, par définition moins mobiles, que les assaillants. Nous sommes ici en Lorraine, quelques jours seulement avant le mercredi 6 décembre 1944.
US NARA

Fondé en 1698 par un riche commerçant de Bitche, Singling est un petit village comptant une cinquantaine de bâtisses majoritairement construites le long d'une route départementale faisant aussi office de grande rue et d'un axe filant vers le Sud. À l'instar de la plupart des bourgs français, Singling est organisé autour de sa chapelle du XVII[e] siècle établie en l'honneur de Saint-Antoine de Padoue, d'un monument rendant hommage aux morts de la Grande Guerre, d'une école primaire et d'un petit marché couvert servant aux foires agricoles. Dans les alentours, des familles implantées de longue date ont, génération après génération, construit ou agrandi des maisons aux murs particulièrement épais pour résister aux hivers rigoureux ; un détail architectural qui le moment venu aura son importance, à l'instar d'ailleurs de la présence de clôtures bordant ces propriétés et atteignant une hauteur d'homme. En outre, à la plupart de ces maisons ont été accolées des étables donnant aussi bien sur la rue principale que les jardins ou encore des ateliers et des débarras. Si certaines de ces annexes ne sont que des amas de planches solidarisées par des clous et vaguement renforcés par des murets de pierres, d'autres sont construites avec des matériaux particulièrement solides et capables de résister à des coups directs d'obus de gros calibre. Pittoresque avec ses cheminées fumantes, ses vergers et ses potagers, le bourg de Singling l'est assurément, mais nous verrons aussi qu'il se révélera être un véritable casse-tête militaire pour les officiers américains, leurs tankistes et leurs fantassins chargés de sa conquête. D'ailleurs, outre l'opposition ennemie, ces derniers auront aussi à triompher de conditions météorologiques déplorables – pluie transformant le terrain en bourbier, brouillard réduisant la visibilité et verglas – qui sévissent depuis de longues semaines sur la région. Quant à parvenir à prendre les hauteurs dominantes de Singling, ce sera encore une autre affaire…

Situé sur un axe Sud-ouest / Nord-est, qui plus est à moins d'un kilomètre de la grande route nationale reliant la ville d'Achen [à ne pas confondre avec Aachen / Aix-la-Chapelle – Ndla], près de la rivière Sarre, à Bitche et à la frontière allemande, Singling s'avère être un passage obligé pour n'importe quelle armée progressant vers le territoire du *Reich*. Si les Américains le savent, c'est aussi le cas des Allemands tout comme ça l'était pour les Français en 1939. De l'époque où Singling faisait partie des arrières de la ligne « Maginot », le hameau a hérité de fortifications légères implantées à ses entrées occidentale et orientale. Pour les Allemands en posture défensive, le village représente une sorte d'avant-poste idéalement localisé au Sud-est de Sarreguemines et au Sud-ouest de la localité de Rohrbach qui, en 1944 et malgré plusieurs bombardements aériens alliés, dont quelques visites nocturnes de la *Royal Air Force*, restent d'importants nœuds routiers et ferroviaires ; sans oublier les casernements modernisés dans les années trente par l'Armée française et les facilités offertes par les garages locaux pour réviser les véhicules militaires. Autrement dit, celui qui contrôlera Singling, Bining et les hauteurs avoisinantes contrôlera du même coup les approches méridionales de Rohrbach et la route de Sarreguemines. C'est en effet cette grande ville qui représente l'objectif stratégique du *XII Corps* auquel appartient la *4th Armored Division*. Construite sur les bords de la Sarre et donc très près de la frontière allemande, elle représente une étape sur un axe routier important filant au cœur du *Reich*. Repéré par Patton et son état-major, cette route nationale se transformant en *Autobahn* une fois la frontière franchie doit être empruntée par les Sherman de la *4th* tandis que la *35th Infantry Division* pénétrera et sécurisera Sarreguemines [la ville sera libérée le 7 décembre 1944 après le retrait de la garnison allemande – NdlA]. Parallèlement, les *GI's* du XV Corps, affecté à la *7th Army* donneront quelques coups de sonde dans le dispositif ennemi des vastes forêts domaniales de Lemberg et Montbronn. En cas de succès, il est prévu qu'ils exploitent jusqu'à Singling où, théoriquement, ils feront jonction avec les tankistes du *Major-General* Gaffey.

En ayant en tête cette situation stratégique et géographique, l'on comprend sans être un grand stratège que les deux camps attachent une réelle importance à ce secteur. En fait, pour l'avenir des plans américains, l'occupation de cette zone est cruciale. C'est même une condition *sine qua non* de réussite. Toutefois, parmi les

hommes de Gaffey, personne n'est dupe quant aux difficultés les attendant. D'abord, on l'a vu, le bourg de Singling est ramassé sur lui-même et niché dans une sorte de cuvette dont les crêtes dominantes sont aux mains ennemies. De plus, il ne possède qu'une pénétrante, sa rue principale. Elle est certes suffisamment large pour que les Sherman et les *Tank Destroyers* puissent s'y déployer à deux de face mais elle se présente perpendiculairement à l'axe d'attaque des Américains. Ces derniers devront donc progresser via la route en terre – en boue devrait-on dire– arrivant par le Sud. En outre, les toits des maisons, le clocher de l'église et surtout des positions aménagées sur les hauteurs de Singling offrent un champ de vision de plus de quatre kilomètres vers le Sud. Une profondeur suffisante pour que l'ennemi puisse non seulement donner l'alerte mais aussi s'organiser avant que les chars alliés ne soient parvenus jusqu'à leur objectif. Pour peu que les « *Krauts* » disposent d'un ou de plusieurs canons antichars voire, pire, de *Panzer* lourds, et l'assaut se transformera immanquablement en une effroyable boucherie. Ce sera d'autant plus inévitable que la topographie des lieux canalisera le flux offensif américain. En prime, il est certain que ceux d'en face n'auront pas manqué d'installer un réseau d'observateurs d'artillerie. Avec une bonne liaison radio ou même téléphonique, n'importe quel officier sera ainsi capable de commander et de diriger un tir de barrage sur les *GI's* montant à l'assaut.

En fait, ces difficultés si prévisibles se confirment dès le 5 décembre 1944, lorsque la *Task Force* commandée par le *Lieutenant-Colonel* Creighton « Abe » Abrams constituée autour du *37th Tank Battalion* fait mouvement pour s'emparer de Schmittviller. Si les premières minutes du rush de « Abe » Abrams se passent bien, la suite vire au cauchemar. C'est d'abord le terrain gras et boueux qui donne bien du fil à retordre aux tankistes américains. Du fait de ses chenilles étroites et de son train de roulement à boggies, le M4 Sherman n'est pas particulièrement à son aise lorsqu'il évolue sur un sol « gras ». Résultat des courses, plusieurs machines s'embourbent et restent « collées » au terrain. Comme de juste, c'est le moment que les Allemands choisissent pour pilonner le champ de bataille.

◀ Malgré l'ambiance se dégageant de ce cliché, en réalité, la marche vers le cœur du *Reich* sera loin de ressembler à cette « ballade bucolique » à travers une forêt du Nord-est de la France ou du Sud du massif ardennais...
US NARA

▼ 22 novembre 1944 : Ce Marder III *Ausf. M* ou *Sd.Kfz 138* de la *Panzerjäger-Abteilung 61* (*11. Panzer-Division)* n'a pas résisté à un impact latéral. Ce qui n'est pas étonnant compte tenu des 10mm d'épaisseur de son blindage ! Ce chasseur de chars, construit sur le châssis éprouvé du *Panzer 38 (t)*, brille surtout par la puissance de son *Pak 40/3 de 7,5cm* capable de détruire tous les chars américains alors en service en 1944-45.
US NARA

▲ Portrait du *Sergeant* Hobart Drew, pilote du M4A3 (76) « Blockbuster 2nd », machine personnelle du *Captain* Leach commandant la *Company B* du *37th Tank Battalion*, élément blindés de la *Task Force* Abrams.
US NARA

▲ Les artilleurs américains du *94th Field Artillery Battalion* ne vont pas ménager leur peine et « arroser » le village de Singling (nous sommes ici en réalité un peu plus au Nord, près du Luxembourg). Bien protégés dans des caves et abrités dans des maisons aux murs particulièrement épais, les soldats allemands vont peu souffrir de ces bombardements. Au contraire même, les destructions freineront la progression des blindés de Leach.
US NARA

Avec une précision étonnante et après quelques réglages, les artilleurs ennemis, pourtant éloignés de plusieurs kilomètres de la zone des combats, placent leurs obus au mètre près, détruisant ainsi plusieurs Sherman immobilisés par la boue. Cette « clairvoyance » est évidemment le fruit d'une étroite coopération entre les chefs de pièce et plusieurs équipes d'observateurs avancés. Nous le comprenons, Abrams aussi. Il n'y a désormais plus de doutes possibles, l'ennemi a tout le loisir de scruter les mouvements américains et de faire intervenir son artillerie lourde au moment opportun. Pour poursuivre la litanie des mauvaises nouvelles, au moins trois Sherman sont détruits à longue portée par des *Panzer* disposant de *7,5cm* longs. L'étude des impacts sur les blindages renseigne les Américains. Au moins deux Panther et peut-être plus seraient en chasse dans le secteur. L'information est d'autant plus inquiétante que le coin est vallonné et qu'il regorge de bosquets, ce qui signifie que les Panther pourront s'embusquer à défilement de tourelle ou à l'orée des bois afin de guetter les chars américains débouchant des lignes de crête. La partie s'annonce rude. Enfin, et c'est important, deux prisonniers appartenant à une unité de la *Feldgendarmerie* révèlent que la *Panzer-Lehr-Division* serait en train d'être relevée par la *11. Panzer-Division*. C'est un autre sujet d'inquiétudes pour le *Lieutenant-Colonel* Creighton Abrams qui doit conduire l'assaut sur Singling dès le lendemain matin car il sait pertinemment que, dans pareil cas, compte tenu de l'importance stratégique du secteur, l'unité relevée détachera vraisemblablement une ou plusieurs *Kampfgruppen* au profit de celle devant prendre la suite. Cette « habitude » allemande avait déjà été observée en Normandie puis en Lorraine, lors des opérations de débordement de Nancy, par les tankistes de la *4th Armored Division*. Et de fait, interrogé après-guerre par les Américains lors de sa détention, le *Generalleutnant* Fritz Bayerlein, ex-*Kommandeur* de la *Panzer-Lehr-Division*, confirmera bien avoir laissé à Wend von Wietersheim des moyens antichars dont plusieurs engins chenillés. En attendant, les opérations américaines du 5 décembre 1944 se soldent par un résultat médiocre. Les chars d'Abrams sont stoppés après avoir parcouru un peu plus d'un kilomètre. Au total, ce ne sont pas moins de quatorze Sherman qui restent sur le carreau, dont cinq détruits en l'espace de deux minutes après avoir débouché en ordre de bataille au sommet d'une colline ; c'est à ne point en douter l'œuvre des Panther qui, en bons chasseurs à l'affût, sont restés invisibles toute la journée. Comme les jours précédents, si la neige a épargné la région, ça n'a pas été le cas du brouillard et surtout de la pluie qui a transformé le terrain en un gigantesque bourbier. Ainsi privés de l'appui aérien des P-47 Thunderbolt et se traînant à vitesse réduite, les Américains ont fait preuve d'une grande vulnérabilité. Qu'en sera-t-il dans le contexte de l'attaque sur Singling ?

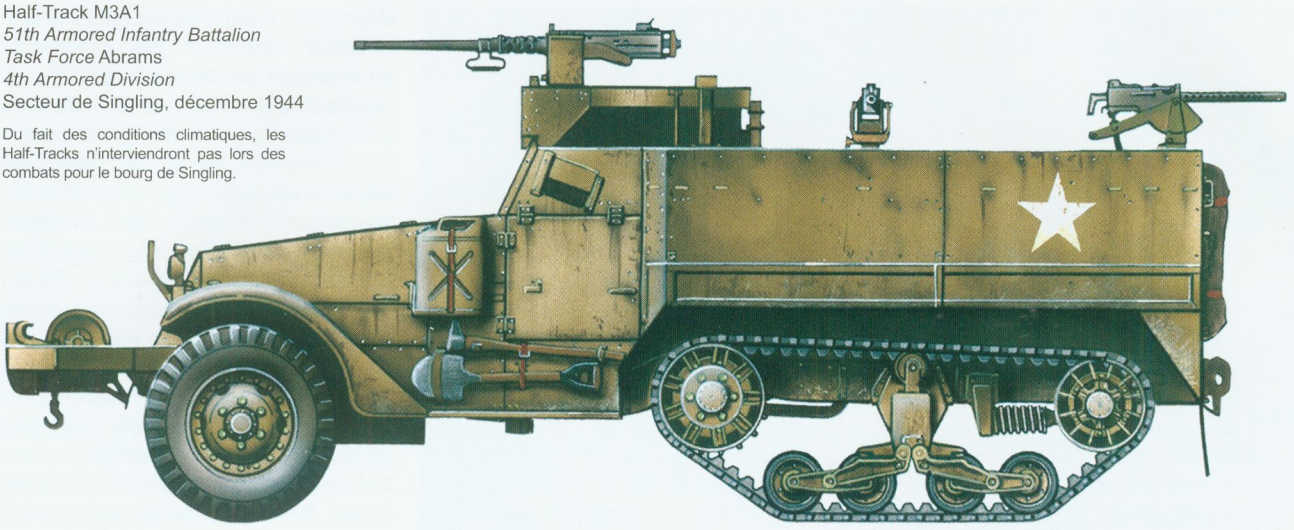
ATTAQUER, OUI MAIS OÙ ?

Cette question, « Abe » Abrams se la pose d'autant que selon ses mots de l'époque, ses équipages vont avoir à affronter les « craks » de la *11. Panzer-Division*. Pour ne rien arranger, à cause des pertes consenties le jour même, le *37th Tank Battalion* a vu ses effectifs en machines et en hommes fondre au point d'avoir été quasiment divisés par deux. Bivouaquant avec son unité au Nord-Ouest de la colline n°349, l'officier et ses chefs de compagnie font le point sur la situation sous une tente accolée à la caisse d'un char : il ne leur reste que deux compagnies de Sherman. C'est à ce moment qu'arrivent les ordres pour le lendemain, cryptés et transmis par radio depuis le poste de commandement divisionnaire. Alors que les choses avaient clairement été fixées quelques jours plus tôt, tout change. La conquête de Singling et de ses hauteurs passe désormais sous la responsabilité du *Combat Command B* tandis que la *Task Force* Abrams, qui appartient au *Combat Command A*, doit basculer son axe d'effort vers Bining et Rohrbach avant de reconnaître en force les collines situées au Nord de cette localité. Pour ce faire, « Abe » Abrams peut compter sur son *37th Tank Battalion* mais aussi sur son « binôme », c'est-à-dire le *51st Armored Infantry Battalion*, les 105 automoteurs du *94th Field Artillery Battalion* et la *Company B* du *704th Tank Destroyer Battalion* équipé de M-18 Hellcat, des chasseurs de chars rapides et bien armés avec leur canon de 76,2mm. En outre, la *Task Force* Oden, elle aussi du *Combat Command A*, reçoit pour mission de pousser vers les rivières Eichel et Buttenbach, qu'elle doit franchir près de Domfessel, avant d'ensuite foncer vers Dehlingen et Rahling. De là, elle fournira son assistance à Abrams. Celui-ci est surpris par les nouvelles consignes. Il s'étonne notamment de l'affectation du secteur de Singling au *Combat Command B* dont les unités, échelonnées entre Voellerdingen et Schmittviller, sont plus éloignées que lui du bourg à conquérir. Comment les « grosses huiles » peuvent-elles s'imaginer qu'un *Combat Command* au complet pourrait ainsi traverser un champ de bataille vallonné, boueux et boisé, et qui plus est disputé par un ennemi tenace et déterminé,

© M. Filipiuk / Batailles & Blindés, 200

Half-Track M3A1
51th Armored Infantry Battalion
Task Force Abrams
4th Armored Division
Secteur de Singling, décembre 1944

Du fait des conditions climatiques, les Half-Tracks n'interviendront pas lors des combats pour le bourg de Singling.

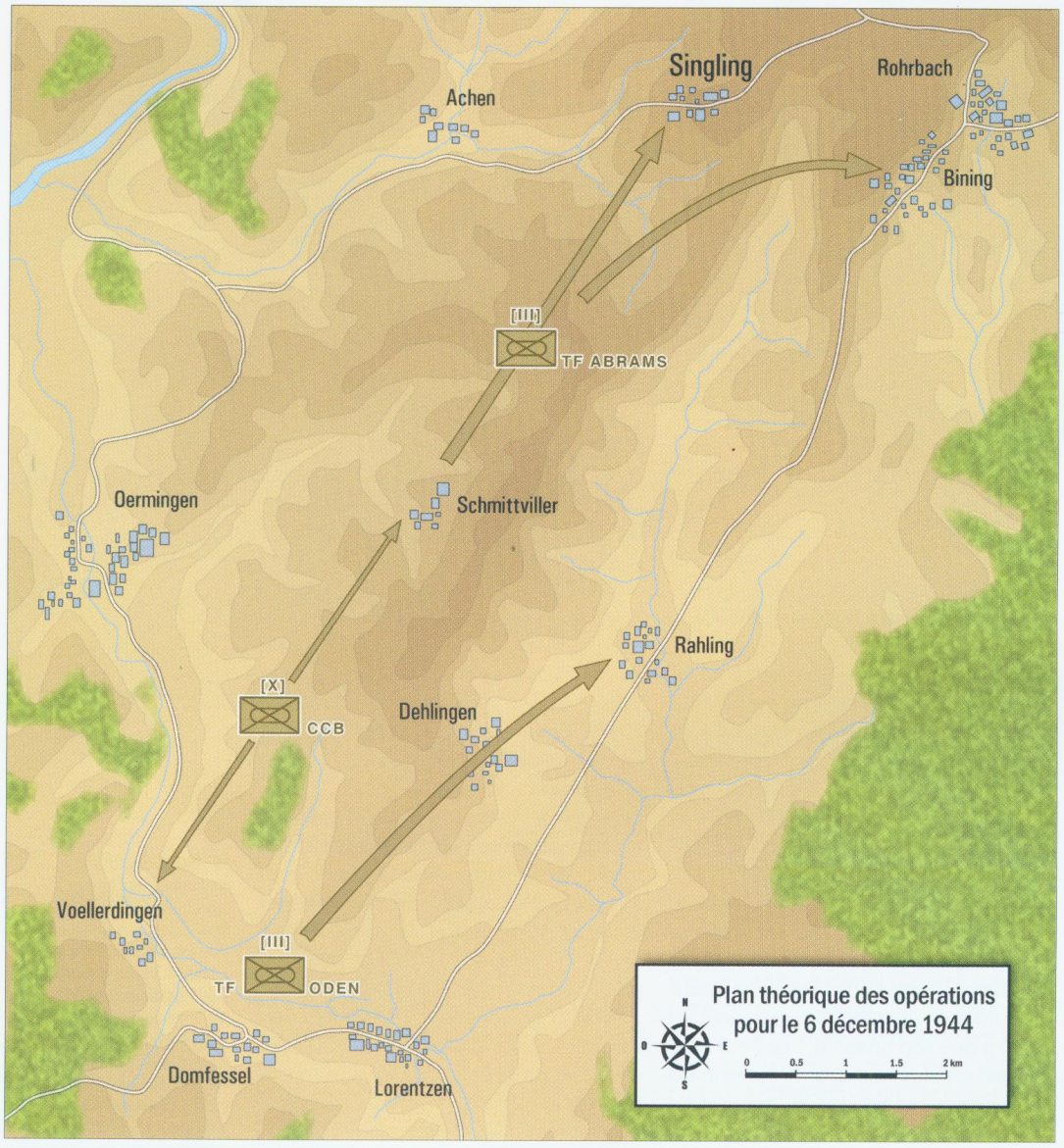


pour ensuite et sans préparation ni appui aérien s'emparer d'un village s'annonçant fort bien défendu ? Vu comme cela, il est vrai que le plan de bataille « pondu » par l'état-major de la *4th Armored Division* frise l'inconscience et qu'il risque fort de conduire, s'il devait être mis en application, à s'exposer à de sérieux revers ! D'autant que cette « partition » tactique débouchera en prime sur une valse à deux temps, car les mouvements du *Combat Command B* couperont immanquablement les zones de concentration et les routes d'assaut empruntées par le *Combat Command A*.

Perplexe, Abrams décide de réfléchir à une opération alternative qu'il soumettra à ses chefs. Logiquement et puisque ses chars sont à moins de deux kilomètres de Singling, il se propose d'attaquer cet objectif en premier avant de déboucher sur Bining puis d'exploiter vers Rohrbach. Dans son mémo assorti de schémas, il demande l'appui d'au moins six bataillons d'artillerie largement pourvus en obus fumigènes. Son idée est excellente car simple. Elle se résume ainsi : puisque l'ennemi peut nous voir à sa guise en étant abrité dans ses postes d'observation camouflés, et bien faisons en sorte de le rendre aveugle en inondant les vallées de fumée ! D'ailleurs, ça réglera aussi, au moins en partie, le problème de ces « satanés » Panther qui disposent d'un avantage certain sur les Sherman grâce à l'allonge de tir de leur redoutable canon. Muni de ce nouveau plan de bataille, un officier de liaison se rend en jeep au poste de commandement du *Combat Command A* où il remet son pli au planton en faction. Les heures passent mais rien ne vient. « Abe » Abrams en conclut que son option n'a pas été retenue par ses supérieurs, que le plan initial est maintenu et que donc son premier objectif sera bel et bien Bining ; tant pis ! Il se met au travail dans ce sens, préparant soigneusement son opération. Sa carte d'état-major le renseigne quant au cheminement devant être emprunté par sa *Task Force* : il devra passer à flanc de colline juste au Sud de Singling, mouvement durant lequel il sera alors susceptible d'être engagé par des antichars et des *Panzer*. Pour pallier cet éventuel problème, Abrams a prévu de se couvrir en faisant bombarder le village et ses alentours de manière à « faire baisser la tête » des Allemands. Obus explosifs et fumigènes sont au programme. Il espère ainsi obliger l'ennemi à se mettre à l'abri pendant un laps de temps suffisamment long ; temps qu'il mettra alors à profit pour activer la progression de ses colonnes et leurs faire quitter la zone dangereuse. Une fois ce cap délicat franchi, il pivotera pour rejoindre la route menant à Bining en longeant l'ancienne voie romaine. Il pourra alors aborder le bourg en ordre de bataille, selon une formation de combat qu'il affectionne particulièrement et qu'il a lui-même baptisée « la fourchette ».

Il s'agit de diviser ses troupes d'assaut en quatre colonnes, à l'instar des quatre dents d'une fourchette. Au centre, deux groupements de chars et d'infanterie mécanisée bénéficiant du gros

▼ 1945, quelques semaines après les combats pour Singling, des Sherman de la *4th Armored Division*, dont un M4A3E8 au centre, se déploient dans un champ libre de tout obstacle. Une telle manœuvre est impensable pour les Allemands matraqués par l'aviation d'assaut américaine. Mais cette configuration est aussi dangereuse pour les tankistes alliés qui sont autant de cibles potentielles pour les canons à longue portée allemands.
US NARA



des appuis d'artillerie ont pour mission de fixer l'attention des défenseurs en avançant prudemment tandis que, sur les flancs de son dispositif, Abrams positionne deux autres groupements majoritairement formés de chars. Leur mission est de largement déborder les défenses adverses sans se laisser accrocher par d'éventuelles résistances puis de se rabattre derrière le village ; une fois atteint ce stade de l'opération, l'officier américain n'a plus qu'à déclencher un assaut en deux temps. Phase n°1, les Sherman ayant tourné les positions défensives pénètrent dans le village pour prendre à revers l'ennemi en faisant feu de toutes leurs armes. Phase n°2, au signal des équipages déjà engagés dans le bourg, les deux groupements faisant face à l'objectif se mettent en marche à pleine vitesse pour culbuter les défenses, les fantassins étant alors « invités » à directement grimper sur les plages arrière des machines, un peu à la mode soviétique. Bien sûr, il s'agit d'une tactique présentée ici sous un angle purement théorique mais il convient de noter que « Abe » Abrams est passé maître dans l'art de faire sauter les bouchons ennemis ! Toutefois, et pour le coup, l'Américain est confronté à une difficulté : son *37th Tank Battalion* ne dispose plus que d'environ 50% de sa dotation de machines, ce qui est insuffisant pour mettre en œuvre la

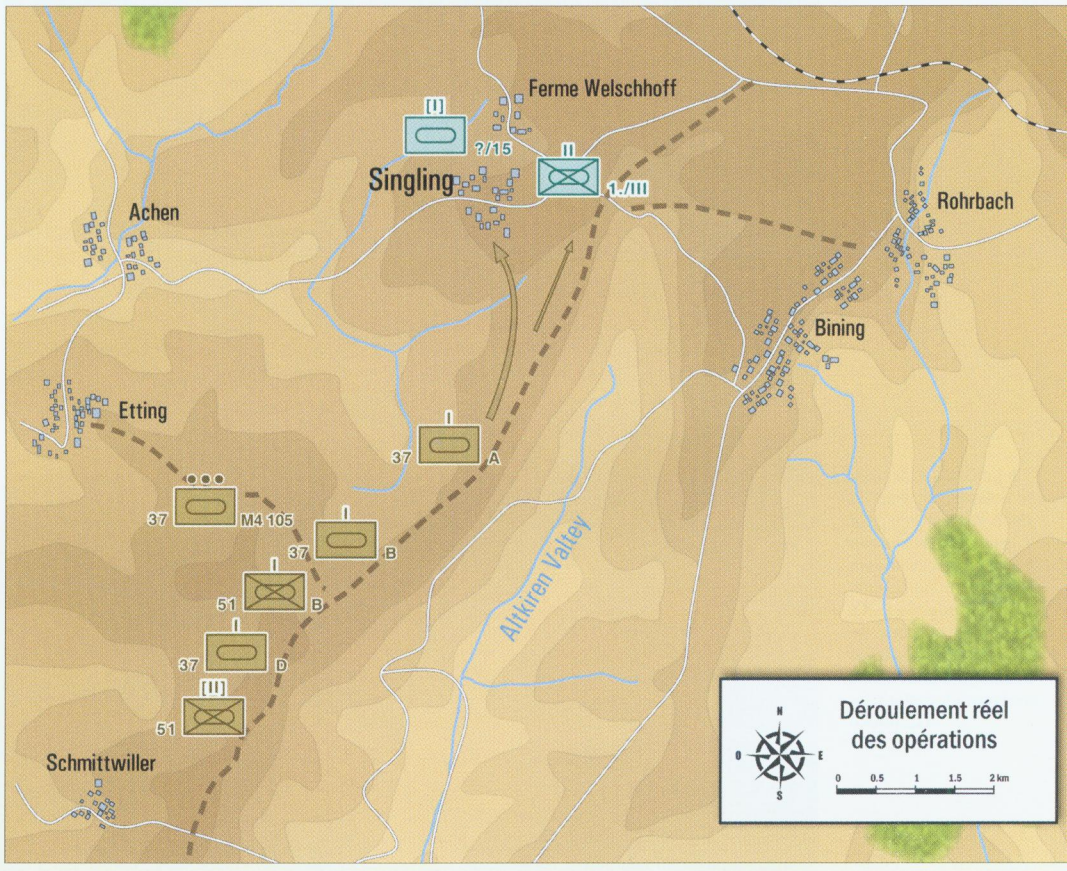
▶ Des *Landser* se restaurent frugalement à l'abri d'une tranchée. Malgré le ciel couvert, l'un des soldats garde un œil vigilant. La supériorité de l'aviation alliée n'est pas un vain mot et tous craignent l'intervention meurtrière des *Jabos*. ECPA-D

« fourchette ». Qu'importe, les engins du *704th Tank Destroyer Battalion* feront l'affaire et les 180 *GI's* du *51st Armored Infantry Battalion* seront ainsi répartis entre les Sherman du *37th* et les Hellcat du *704th*.

Tard dans la nuit, la « manip' » est finalisée. L'assaut sera conjointement mené par les éléments de la *B Company* du *37th Tank Battalion*, la *B Company* du *51st Armored Infantry Battalion* et les M-18 du *704th Tank Destroyer Battalion*. Sur le terrain, Abrams aura directement sous ses ordres ses deux chefs de compagnies, le *Captain* James Leach pour les chars et le *1st Lieutenant* Daniel Belden pour l'infanterie. Chacun repart sous sa tente, potassant une dernière fois un plan détaillé du village de Bining et une carte de la région faisant apparaître les chemins forestiers. Quant à l'exploitation vers Rohrbach, les Américains aviseront le moment venu. Dès lors, plus personne ne prête la moindre attention à Singling qui une fois contournée sera abandonnée aux bons soins du *Combat Command B*, car telle est la volonté des chefs. Personne, sauf Abrams qui, par acquis de conscience et en « vieux » tankiste habitué à changer d'axes de progression sans préavis, planche sur une ébauche de manœuvre, juste au cas où. Mais il est déjà tard et la journée du lendemain s'annonce rude, aussi décide-t-il de s'allonger et de grappiller quelques heures de sommeil sans avoir élaboré un plan abouti concernant Singling.

LET'S GO !

6 décembre 1944, 7h00, les véhicules du *51st Armored Infantry Battalion* commandé par le *Major* Dan Alanis quittent leur bivouac près de Schmittviller et s'engagent sur une chaussée goudronnée pour rejoindre les Sherman et les Hellcat. Ils arrivent une heure plus tard. Les rames se forment péniblement, chars et *half-tracks* se plaçant en alternance. Les « *soft skins* », autrement dit les véhicules non blindés tels que les GMC, Dodge et autres jeeps, sont rejetés en queue des convois pour d'évidentes raisons de sécurité. Il faut dire que les routes de la région ne sont guère sûres en cette saison et que les embuscades sont monnaie courante. 8h15, l'ensemble démarre... pour stopper à peine quelques dizaines de mètres plus tard ! La pluie tombée toute la nuit a détrempé le sol au point que, si les chars parviennent à avancer, ce n'est pas le cas des semi-chenillés qui s'embourbent les uns derrière les autres. Les boîtes de vitesses grincent, les moteurs rugissent, les chauffeurs tempêtent mais rien n'y fait et les machines restent immobilisées. Abrams remonte ses convois avec sa jeep et constate l'étendue des dégâts. Il sait que la météo ne s'arrangera pas dans la journée et que, même si cela devait être le cas, il faudrait au moins 48 heures de soleil pour que la terre s'assèche un peu. Quant au vent qui se lève, comme les jours précédents, il est annonciateur de nouvelles précipitations. Et puis, de toutes les façons, ce délai de 48 heures, il ne l'a pas. Il doit donc agir au plus vite. Après avoir rendu compte à son autorité, il décide d'immédiatement faire embarquer les *GI's* du *51st Armored Infantry Battalion* sur les capots moteur des chars et de renvoyer les *half-tracks* en arrière ; il faudra l'intervention des dépanneuses pour les tirer de leur bourbier. L'affaire est entendue en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire. 8h25, les blindés s'ébranlent enfin, en prenant cependant nombre de précautions compte tenu de la présence des fantassins à leur bord. Ils passent en trois colonnes à environ 1 800 mètres de Singling avant de poursuivre à flanc de colline en direction de l'ancienne voie romaine. La *Company A* du *37th Tank Battalion* ouvre la marche. Elle précède d'environ 900 mètres les seconde et troisième rames qui stoppent pour scruter le terrain et apporter leur appui en cas de pépin. 8h30, comme demandé par le *Lieutenant-Colonel* Abrams, les 105 automoteurs des *Batteries B* et *C* du *94th Armored Field Artillery Battalion* saturent Singling de leurs feux. Tout se passe donc comme prévu, si ce n'est à un détail près. L'ordre d'Abrams griffonné à destination des artilleurs sur un bout de papier ayant été trempé par la pluie, ces derniers ont compris qu'ils ne devaient utiliser que des fumigènes... Or, pour un pilonnage en règle, on fait mieux ! De plus, aux coups de départ des 105 américains viennent bientôt se mêler les échos d'autres projectiles de calibres bien plus conséquents. Pas de doutes, les Allemands viennent non pas de déclencher un tir de contrebatterie mais un barrage d'artillerie prenant pour cible les engins de la *Company A* roulant en vis-à-vis de Singling. Et comme si ce n'était pas suffisant, voilà que la brise, qui soufflait déjà depuis plusieurs heures, change brutalement de direction. Passant au Sud / Sud-Ouest, le vent pousse les fumées artificielles du *94th Armored Field Artillery Battalion* vers les positions américaines. C'est un peu « l'arroseur arrosé » mais avec des conséquences graves car les antichars ennemis camouflés près des maisons de Singling peuvent désormais tirer sur les chars de tête d'Abrams ! Les équipages des Sherman de la *Company A* font gicler les *GI's* installés à l'arrière pour répliquer tant bien que mal du fait des fumigènes mais sans succès apparents. En outre, au fracas de la bataille qui résonne dans la vallée vien-



nent maintenant s'adjoindre des bruits sourds et en même temps stridents, des vrombissements caractéristiques que les tankistes de la *4th Armored Division* ne connaissent malheureusement pour eux que trop bien car ce sont ceux provoqués par la très haute vitesse initiale des obus de *7,5cm* des Panther. Bref, tout va mal ! Sans attendre les consignes du « patron » de la *Task Force*, les chars de la *Company B* ont à leur tour fait mouvement pour épauler leurs camarades rendus aveugles par les fumées. Tirant à la limite de portée de leurs pièces, ils engagent la moindre cible visible ou bien ce qu'ils pensent en être une. Sans limites gauche et droite définies, ils arrosent un peu tout et n'importe quoi… Leurs tirs ont toutefois un mérite, contraindre deux Panther, repérés l'un à l'Est l'autre à l'Ouest du bourg, et une pièce de *7,5cm Pak 40* à se déplacer. En prime, sur les hauteurs dominant le village, un canon d'assaut armé d'un canon long est aussi identifié. L'orage de feu et de fer se calmant, les Américains parviennent à se regrouper pour faire le point. Que faire désormais ?

Les mêmes causes ayant la fâcheuse habitude de produire les mêmes effets, il n'est pas question de rééditer une manœuvre identique, d'autant que si les Américains ont une idée approximative des moyens ennemis stationnés à Singling, c'est aussi le cas des Allemands, sauf qu'eux ont eu tout le temps nécessaire pour détailler la composition des colonnes de « Abe » Abrams. Pour ce dernier, il n'est pas non plus question de ne pas exécuter les ordres reçus, c'est-à-dire l'investissement de Bining. Il va donc couper la poire en deux en envoyant, via un long crochet, la moitié de ses forces vers Bining et conserver l'autre moitié avec lui pour conquérir Singling. C'est sur les épaules du *Captain* Leach que repose la responsabilité de l'assaut. Les chars ayant l'initiative, l'infanterie du *Lieutenant* Belden se met à leurs ordres ; une fois le bourg investi, la « hiérarchie » s'inversera puisque les chars travailleront alors en appui des *GI's*. Malgré des moyens insuffisants, Abrams, qui coordonne l'ensemble, décide tout de même de faire le coup de la « fourchette ». Quant à ses demandes d'appui d'artillerie, ils sont tous refusés, les unités ayant été préparées à faire mouvement, canons attelés, pour suivre la progression des chars que l'on s'attendait à être fulgurante. Il y a bien les automoteurs M7 mais ils sont momentanément affectés à d'autres missions et donc indisponibles. Bref, en terme de gros calibres, « Abe » n'aura à sa disposition que les deux batteries du *94th Armored Field Artillery Battalion* et quelques Sherman, des « *assault guns* » armés de 105 « aimablement » prêtés à l'officier par son état-major divisionnaire. Dans le pire des cas, Abrams se console en se disant que le *Combat Command B* finira bien par arriver un jour ou l'autre et qu'avec de tels moyens le bourg sera rapidement enlevé. En conséquence, il va chercher à sonder les défenses de Singling sans pour autant prendre trop de risques. Et si une opportunité d'en finir apparaît, tant mieux, sinon, au moins, il aura fixé l'ennemi dans le bourg. Et l'ennemi, dans tout ça, qui est-il précisément et de quel matériel dispose-t-il ?

▶ La boue et la pluie se mêlent à la ténacité de la *Wehrmacht* pour transformer chaque kilomètre parcouru vers le *Reich* en un chemin de croix pour ces *GI's* qui, pour une fois, ne bénéficient pas de l'avantage d'une Armée entièrement motorisée. US NARA

SINGLING IST DEUTSCH !

Quelques jours avant que la *4th Armored Division* ne soit engagée en pointe dans le secteur de Sarreguemines-Rohrbach, celui-ci était défendu par la *Panzer-Lehr-Division* aux ordres d'un héros de l'ex-*Afrika-Korps*, un officier respecté et admiré par les *Landser*, le *Generalleutnant* Fritz Bayerlein. La division est relevée par la *11. Panzer Division* du *Generalleutnant* Wend von Wietersheim quelques heures à peine avant l'arrivée des Américains, « récupérant » au passage des troupes détachées de la *Lehr* en guise de renforts. Comme l'immense majorité des unités allemandes de cette fin d'année 1944, l'une et l'autre sont en sous-effectifs, ne disposant que d'une part réduite de leur dotation de véhicules de combat et de *Panzer*. C'est d'autant plus vrai dans le cas présent que, un peu plus au Nord, à l'orée des Ardennes, se prépare l'opération « Wacht am Rhein » – la contre-offensive allemande du 16 décembre 1944 – et que celle-ci draine la majeure partie des matériels neufs affectés aux troupes du front de l'Ouest. Toutefois, ayant mesuré l'importance du secteur de Singling et de ses alentours, l'état-major de la *1. Armee* attend de Wietersheim et de ses *Panzer-Grenadiere* qu'ils fassent preuve d'une détermination sans failles dans les épreuves à venir. Et le moins que l'on puisse dire, c'est que les chefs de la *1. Armee* ne vont pas être déçus !

La défense de Singling repose sur quatre compagnies du *Panzer-Grenadier-Regiment 111* appuyées par deux *StuGe* et cinq batteries du *Panzer-Artillerie-Regiment 119* disposant de pièces tractées de *10,5cm* et de quelques automoteurs. Positionnés dans la profondeur du dispositif allemand, au moins six batteries alignant des canons et des obusiers dont les calibres vont du *7,5cm* jusqu'au *21cm* sont à la disposition des défenseurs du bourg sur simple appel radio de leur part. En outre, les hommes de Wietersheim bénéficient d'un canon antichar *Pak 40* de *7,5cm*, de cinq mortiers, d'une dizaine de mitrailleuses, dont au moins quatre MG-42, de trois pièces antiaériennes de *2cm* à tir rapide et, en prime, d'un *Wurfgerät* ; il s'agit

d'une sorte de lance-roquettes capable de tirer deux projectiles simultanément. On le voit, les adversaires de « Abe » Abrams n'ont pas lésiné sur les moyens à employer pour tenir le village.
Et ce n'est pas tout... Passés maîtres dans les batailles défensives aussi bien à l'Ouest qu'à l'Est, les Allemands n'ont pas manqué de constituer une réserve blindée capable d'intervenir sur les points chauds du champ de bataille. Outre une huitaine d'automoteurs antichars de la *Panzerjäger-Abteilung 61* dispersés deux par deux sur les arrières immédiats de la ligne de front, la *Kampfgruppe* de Singling a aussi à sa disposition plusieurs Panther du *Panzer-Regiment 15*.

◀ Ce *GI* armé d'un *BAR* traque un éventuel sniper. Ces hommes, déterminés à se battre « jusqu'à la dernière cartouche », sont la hantise des soldats alliés. Ce cliché date du 23 février 1945, durant l'opération « Grenade », mais il représente parfaitement bien les conditions des combats dans Singling ; combats durant lesquels la menace des *Panzer-Grenadiere* viendra aussi bien des toits que des soupiraux, comme ici.
US NARA

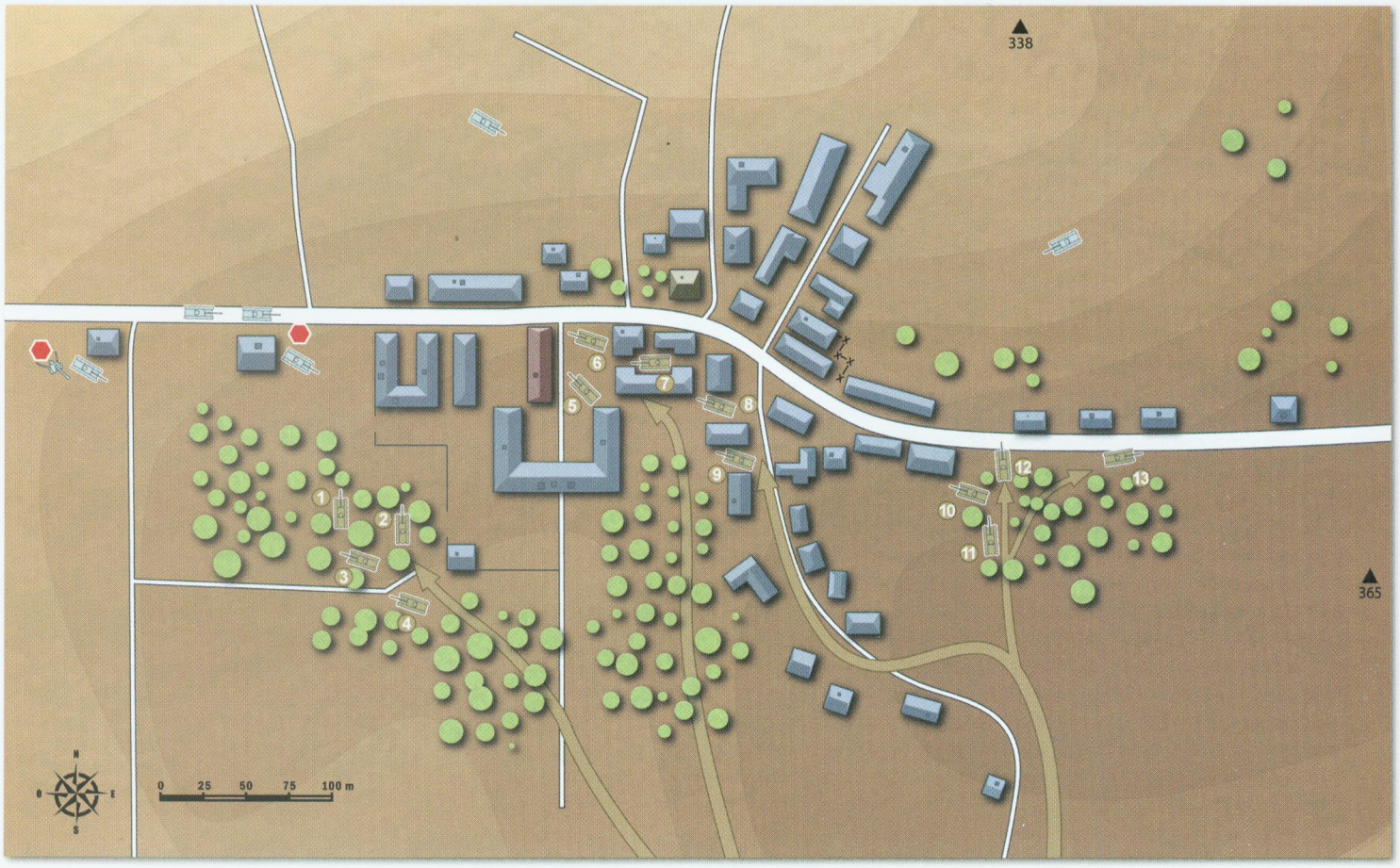
L'ASSAUT

La description des troupes allemandes protégeant Singling, en comparaison avec celles s'apprêtant à donner l'assaut, ne laisse augurer rien de bon pour les Américains. Toutefois, si nous connaissons en détail le dispositif des éléments de la *11. Panzer-Division*, ce n'est bien sûr pas le cas du *Lieutenant-Colonel* Creighton Abrams. Celui-ci place donc ses troupes selon sa technique favorite, celle de la « fourchette », si ce n'est que, en l'occurrence, il n'a assez d'hommes et de chars que pour trois « dents ». Les Sherman du *2nd Platoon* sous les ordres du *2nd Lieutenant* James Farese se placent sur l'aile gauche. À l'opposé, sur la droite, ce sont les chars de William Goble du *1st Platoon* qui prennent position. Au centre, enfin, le *3rd Platoon* du *1st Lieutenant* Robert Cook apportera son appui à ses camarades tout en s'efforçant de fixer l'attention de l'ennemi tandis que les deux ailes tenteront de le déborder. Plus en arrière, Abrams a organisé une réserve totalisant onze chars et ses trois *Platoons* d'infanterie mécanisée. S'attendant à une réplique violente de l'ennemi, l'officier américain a choisi de ne pas exposer prématurément ses *GI's*, d'autant qu'il sait qu'il en aura besoin pour investir le village, maison par maison si nécessaire.
À 10h15 précises, les *Batteries A* et *B* du *94th Field Artillery Battalion* commencent à bombarder Singling, expédiant plus d'une centaine d'obus sur le centre du bourg. Pour accroître les effets mortels de ce pilonnage, les artilleurs ont mêlé à leurs obus explosifs des projectiles au phosphore ainsi que des obus dotés d'un dispositif de retardement. En une poignée de minutes, Singling est noyée sous la fumée. Les toitures de

◀ Le blindage frontal de ce M4A3 (76) n'a pas arrêté les perforants ennemis. Malgré son canon M1A1 de 76,2mm plus puissant que l'ancien M3 de 75mm, le Sherman n'est toujours pas un adversaire à la hauteur des Panther. La faute en incombe principalement à sa protection insuffisante.
US NARA

Combats dans SINGLING

Mercredi 6 décembre 1944



Les chars sont représentés au maximum de leur progression et non pas là où ils ont éventuellement été détruits. Seules les machines du *37th Tank Battalion* ont été retenues pour ce schèma.

- Fortifications légères
- Pièce antichar *Pak 40 7,5cm*
- Chars allemands (Panther)
- Chars américains (Sherman)
- École communale
- Église
- Barbelés

Identification des Sherman (selon le nom du chef de char) :

1. Farese (détruit)
2. Parks
3. Sowers
4. Hauptmann (en panne puis détruit)
5. Hayward (détruit)
6. Grimm (détruit)
7. Cook
8. Leach
9. Sandrock
10. Goble
11. Del Vecchio (endommagé)
12. Fitzpatrick (endommagé)
13. Fitzgerald

plusieurs maisons s'effondrent sous les effets du souffle des explosions tandis que des étables et des granges sont éventrées ou prennent feu. C'est le signal qu'attendent les Sherman 105 pour expédier sur la localité plusieurs obus fumigènes ; dans le même temps, au loin, les M-18 Hellcat du *704th Tank Destroyer Battalion* placés à défilement de tir commencent à faire pivoter leurs tourelles en tout sens, comme pour chercher une proie à se mettre sous les griffes, en vain... Car rien ne vient. Ni tir, ni mouvement. Les Allemands ne réagissent pas. Si quelques « *Rookies* » [équivalent américain de notre « bleusaille » – NdlA] se laissent abuser par la supercherie ennemie, pensant que le bombardement a vraisemblablement assommé les « *Krauts* » ; ce n'est pas le cas des anciens, des vétérans des campagnes de Normandie et de Lorraine qui, eux, savent que ceux d'en face attendent patiemment que les Sherman se mettent en mouvement pour leur régler leur compte.

Le dernier obus a à peine explosé que déjà les chars démarrent en trombe. Evoluant groupés, ils se séparent bientôt en trois formations pour former les « dents » de la « fourchette » d'Abrams. Malheureusement, le plat de résistance que représente Singling s'annonce d'ores et déjà difficile à digérer. Le Sherman du *Sergeant* Hauptmann montre des signes de faiblesse mécanique dès les premiers mètres de sa course. Ne pouvant avancer qu'en première, il se traîne et se fait distancer par ses équipiers. De son côté, Morphew, un new-yorkais du *3rd Platoon*, est lâché par sa radio, ce qui fait qu'il n'entend pas l'ordre de départ. Pis encore, pensant avoir repéré un Panther en maraude, un Sherman du *2nd Platoon*, tourelle à « 3 heures », expédie un perforant sur une cible mobile ; en fait, le projectile arrache le barbotin d'une machine appartenant au *3rd Platoon* qui, du coup, déchenille et se met à tourner en rond avant de stopper net ! Malgré ces couacs, les tankistes américains poursuivent leur charge et commencent à se déployer en bataille. En face, c'est toujours le calme blanc. Sur les ailes, les deux *Platoons* passent en formation triangulaire tandis qu'au centre, le *1st Platoon* opte pour une formation en ligne. Montant et descendant au gré du terrain bosselé, les treize Sherman d'Abrams sont désormais parvenus à environ 500 mètres de Singling, abordant le bourg par les vergers situés au Sud. Simultanément, ils commencent à tirer à l'explosif sur les façades des maisons. C'est ensuite au tour des mitrailleuses de caisse d'entrer dans la danse. Sur la gauche du dispositif d'assaut américain, en avance par rapport aux autres blindés, le *2nd Lieutenant* James Farese, qui commande le *2nd Platoon*, demande à son pilote de légèrement modifier sa course pour gagner le sommet d'un raidillon recouvert de pommiers. Il a l'intention de placer son char sous l'un de ces arbres dénudés et, de là, de guider Sowers et Parks, ses subordonnés. L'idée n'est pas mauvaise mais elle est particulièrement dangereuse. Depuis sa tourelle, Farese fait un signe de la main aux deux chars qui le suivent : « continuez tout droit ! » Ce sera le dernier ordre du jeune officier. Tandis que son engin atteint le sommet de la colline, sa silhouette se détache parfaitement bien sur un mur en pierres blanchâtres. Trois craquements sinistres se font alors entendre et résonnent dans les alentours. Les échos se répercutent au loin. Le Sherman de James Farese vient d'être touché de plein fouet par trois perforants dont les bruits des impacts se sont confondus avec ceux des coups de départ. L'ennemi est donc très proche. Le chef de char et son tireur sont tués tandis que le reste de l'équipage évacue tant bien que mal le char en feu. Sowers et Parks, qui savent que des Panther sont aux aguets dans le coin, reculent sans demander leur reste pour se mettre à défilement total ; pas question de jouer stupidement aux héros ! Dans le même temps, ils avertissent le *Sergeant* Hauptmann en l'invitant à ne pas s'engager trop en avant vers Singling. En fait, il n'y a guère de risques puisque Hauptmann n'a toujours pas pu régler son problème de boîte de vitesses et que son Sherman est immobilisé à l'arrière. Partis à pied pour « chouffer » le secteur à la jumelle, Sowers et Parks détectent la présence d'un Panther et d'un *Pak 40* embossé. Ils repèrent en outre

◀ La coordination des différentes unités d'infanterie est primordiale lors des combats urbains. Incapables de progresser sans pertes face à un nid de mitrailleuses ou un adversaire déterminé, à Singling, les *GI's* vont sans cesse faire appel à leur artillerie qui ne pourra intervenir du fait de l'entremêlement des positions alliées et ennemies.
US NARA

▼ Des M4A3 (75) W montent à l'assaut. La présence de Sherman détruits sur les bords de la route rappelle aux tankistes américains la supériorité qualitative des *Panzer*. Le mot de la fin revient pourtant à un Allemand : « Nos chars valaient dix des vôtres, mais il y en avait toujours un onzième... »
US NARA

▶ Superbe photo d'un *Boy* lourdement armé. Nul doute que cet homme à l'allure décontracté mais sérieuse « pose » pour un photographe officiel. Dans tous les camps, la propagande a besoin de « gueules » ! US NARA

▼ Ces Panther *Ausf. G* de la *11. Panzer-Division* détruits dans l'Est de la France à l'orée de l'hiver 1944 côtoient dans un paysage dévasté un M4A3 (76) – en arrière-plan – qui, lui, semble encore en état de marche. Les deux chars sont considérés comme des blindés moyens au sein de leurs Armées respectives mais le moins que l'on puisse dire c'est qu'ils ne concourent pas vraiment dans la même catégorie ! Malgré de multiples améliorations, le Sherman ne parviendra jamais à prendre l'ascendant sur le Panther. Les combats pour Singling en apportent une preuve supplémentaire... Coll. Kadari

plusieurs nids de mitrailleuses, dont l'un semble être garni d'une *50-cal.* de prise. Les Américains sont toutefois loin de se douter qu'en réalité, pour uniquement couvrir l'accès occidental de Singling et la route filant vers Sarreguemines, l'ennemi dispose de trois Panther, de deux *StuGe* camouflés – l'un au rez-de-chaussée d'une maison dont un mur a été abattu par le génie, l'autre dans une grange – et de plusieurs armes automatiques. Avec de tels moyens, inutile de dire que toute idée de débordement semble tout bonnement relever du fantasme, d'autant que le ciel est obscurci par les nuages et que donc l'aviation tactique est une fois de plus indisponible pour le reste de la journée. Quant à un assaut direct, tel qu'involontairement expérimenté par le malheureux Farese qui gît carbonisé dans sa tourelle, cela s'apparenterait plus à un aller simple pour la *Purple Heart* à titre posthume qu'à autre chose ! Parks et son camarade décident tout de même de sonder les intentions ennemies en faisant avancer de quelques mètres leurs machines ; à peine leurs antennes radio sont-elles visibles depuis le village que déjà une grêle de balles et quelques perforants s'abattent près d'eux. Non, décidément, ce n'est pas par là que les tankistes d'Abrams pourront passer et, pour cette fois, la tactique de la « fourchette » ne fonctionnera pas. Les éléments du *2nd Platoon* restent donc sur place, cloués sous leurs pommiers. Un compte rendu est fait par radio au *Captain* Leach qui commande les chars. Toutefois, celui-ci reste étrangement muet malgré les multiples demandes de confirmation de bonne réception de Sowers ; certes, les ondes sont saturées par les échanges angoissés des tankistes montant au carton mais tout de même ! En fait, à ce moment précis de la bataille, Leach est préoccupé par tout autre chose. Il a en effet d'autres chats à fouetter puisqu'il est confronté à un *StuG* venant de se dévoiler à moins de 50 mètres de sa position.

Observant le déroulement des combats et le blocage manifeste de sa tentative de débordement par la gauche, « Abe » Abrams n'a pas attendu que les choses empirent pour engager sa réserve et ainsi tester un autre axe de progression. Et puisque les résistances semblent être particulièrement vives à gauche alors qu'ailleurs l'ennemi ne réplique que mollement, il a imaginé d'attaquer au centre. Logique. Les Sherman du *1st Platoon* qui sont en train de gagner un verger sur la droite du village et ceux du *3rd Platoon* qui, pour le moment restent encore en retrait, fourniront leur appui aux troupes d'assaut. C'est le *Captain* Leach qui a été chargé de conduire à bien cette opération. Avec deux *Platoons* de Sherman ayant embarqué les *GI's* du *51st Armored Infantry Battalion*,

◀ Ces Sherman détruits en Lorraine illustrent bien la difficulté pour les chars combattre en zone urbain ; pourtant, ce « terrain » n'est pas obligatoirement défavorable aux chars américains (à condition le *GI's* tiennent à l'écart les *Panzer-Knackers* armés de *Panzerfauste*) car les *Panzer* ne peuvent plus profiter de ce qui fait leur force : l'allonge de leur pièce à haute vitesse initiale. À moins de 50 mètres, même les 10cm d la tourelle d'un Panther ne peuvent résister à l'impact d'un 75mm !
US NARA

Leach remonte la route méridionale menant au centre de Singling à bord de son M4A3 « Blockbuster 2nd ». Parvenu à proximité des premières maisons, il fait débarquer l'infanterie du *Lieutenant* Belden. Ce dernier distribue alors ses ordres à ses *Platoon leaders*. Chacun connaît son objectif ; les limites gauche, droite et la profondeur sont définies. Tout est paré. Au signal de Belden, les fantassins commencent à investir les bâtisses en se faufilant dans les jardins et les étables. Chaque pièce de chaque maison est grenadée puis rafalée. On rampe, on observe, on communique grâce à des signaux faits avec les mains. En retrait, les chars de Leach sont stoppés, au ralenti. Rompus aux tactiques de combat avec l'infanterie mécanisée, les tankistes observent la moindre fenêtre derrière laquelle un tireur ennemi pourrait apparaître. Tout semble se dérouler correctement.

Derrière le *Lieutenant* Cowgill, qui commande le *3rd Infantry Platoon*, marche son radio, le *Private* John Stanton de l'Oklahoma. Les deux hommes sont inséparables. Au détour d'un mur d'enceinte, Cowgill s'arrête brutalement. Saisi d'effroi, il arrache le combiné de la radio des mains de Stanton. Il vient de découvrir un *StuG* camouflé dans la cour d'une fermette dont le toit en feu menace de s'effondrer. Paradoxalement, l'équipage allemand ne semble pas montrer de signes d'inquiétude. Le moteur est stoppé tandis que l'équipage affiche une certaine décontraction. Cowgill et Stanton qui le suit comme son ombre font demi-tour pour prévenir les Sherman de ne surtout pas s'approcher. Leach saute de sa tourelle et part en courant à la rencontre de Cowgill afin de se rendre compte par lui-même de la situation. Malgré les risques, le trio se faufile jusqu'à un débarras situé à moins de cinq mètres du canon d'assaut. Ils découvrent alors qu'entretemps l'équipage ennemi a démarré son moteur et que le *StuG* s'apprête à faire mouvement. La machine démarre dans un grand grincement métallique et quitte son abri de fortune en faisant couiner ses chenilles ; il remonte la rue vers le Nord avant vraisemblablement d'obliquer vers l'Ouest pour rejoindre le gros des troupes allemandes. Toutefois, au moment où le *StuG* commence à s'éloigner en crachant des nuages de fumée par ses échappements, un fantassin américain embusqué dans une maison ouvre le feu pour tenter de tuer le chef de char qui émerge toujours de son poste. Plusieurs balles ricochent sur l'acier du *StuG* sans atteindre leur cible. Immédiatement, ce dernier freine, stoppe puis fait demi-tour. Le chef de char disparaît dans sa casemate. Faisant désormais face au Sud, prenant en enfilade la route, l'engin arrose la chaussée et les maisons.

De son côté, le *Lieutenant* Belden qui commande la compagnie d'infanterie en train de donner l'assaut est resté en arrière. Il ignore tout ou presque de ce qui se trame dans le bourg. Il n'hésite donc pas à arrêter et à interroger l'un de ses hommes blessé et redescendant vers les positions américaines pour y recevoir les premiers soins. Le *Private* lui répond que les combats se déroulent bien si ce n'est une « saloperie » de MG-42 qui bloquerait la progression de l'infanterie vers le centre du bourg. L'homme en question n'a pas vu la mitrailleuse mais il répète ce que l'un de ses camarades lui a dit, le tenant lui-même d'un autre... Inquiété par cette nouvelle et sans prendre le temps d'en savoir plus, Belden décide alors d'intercepter les Sherman du *1st Platoon* pour les engager au profit de ses troupes dans le village. Se référant à une rumeur, il parvient à convaincre Abrams de lui confier un Sherman. C'est le char du *Sergeant* Kenneth Sandrock qui est désigné pour cette mission. Dans une sorte de ballet mécanisé, le *StuG*, qui a finalement décidé de sagement se replier après avoir refreiné les ardeurs américaines, et le Sherman de Sandrock, parti à sa recherche sans le savoir – rappelons que Sandrock est entré dans le village pour y détruire une mitrailleuse que d'ailleurs il ne découvrira jamais et pour cause ! – vont se croiser à deux reprises sans même se voir en évoluant dans les rues de Singling. Tombé par hasard sur le *Captain* Leach, Sandrock prend position à l'angle d'une maison où il s'embusque en espérant surprendre l'ennemi. Il y passera le reste de sa journée, en pure perte. Pour sa part, Leach souhaite accélérer l'investissement de la localité. Pour ce faire, il décide d'engager dans le hameau les blindés du *3rd Platoon* jusqu'alors restés en réserve au Sud de Singling. Il leur ordonne

▶ Cette vue frontale du M4A3 (76) permet de prendre en considération la hauteur du char américain. Le « Sherman cathédrale » brille par son manque de « discrétion » qui facilite le travail des tireurs ennemis. US NARA

de remonter vers les maisons en se servant de la couverture des vergers puis d'obliquer vers la sortie Ouest du bourg où ils tomberont certainement sur les Panther de la *11. Panzer-Division*. Leach imagine qu'avec un peu de chance les équipages des « lourds » allemands seront surtout occupés à surveiller les abords du village et qu'ils se laisseront surprendre par l'arrivée impromptue de chars américains débouchant sur leur flanc depuis la grande rue. Dans le cas contraire, les Sherman auront à affronter les Panther dans une série de duels à mort se déroulant en zone urbaine. En plus des trois chars du *Lieutenant* Cook commandant du *3rd Platoon*, le *Captain*, qui a décidé de mettre le paquet, engage aussi sa propre machine, un autre M4A3 identique au sien, c'est-à-dire équipé d'un canon de 76,2mm, ainsi qu'un Sherman à canon de 105. Une fois la colonne formée à l'abri des « regards indiscrets », elle prend la direction de Singling. Cook ouvre la marche à bord de son blindé. Au fil de ses évolutions, sur sa gauche, l'Américain repère l'épave de la machine de Farese qui continue de se consumer en étant secouée par de violentes explosions ; les munitions explosent. D'épaisses volutes de fumée noire s'échappent et montent vers le ciel par les trappes ouvertes du char disloqué. Le spectacle est dantesque, au point que Cook détourne le regard. En agissant de la sorte, il cherche à chasser la peur de son esprit. Toutefois, et les combattants expérimentés le savent bien, la peur n'est pas toujours mauvaise conseillère. Elle représente une sorte de signal d'alerte qui, au-delà de mettre tous les sens des soldats en alerte, contribue aussi à accroître leur vigilance et leur concentration. Longeant une maison en feu, le Sherman de Cook continue à avancer. Du fait des incendies, le tankiste ne voit par le mur de soutènement de plus d'un mètre de haut qui se dresse devant sa machine. Le char aborde l'obstacle à 45°. Le moteur peine mais finalement le mur cède et s'écroule sur une largeur suffisante pour que le Sherman puisse repartir de l'avant, suivi de près par les machines des *Sergeants* Grimm et Hayward. N'ayant pas de plan du village, les chefs de char américains avancent à l'aveuglette. Et, c'est ainsi que les trois blindés se retrouvent dans un jardin attenant à une maison. Celui-ci est fermé par un mur d'enceinte infranchissable pour les chars du fait de sa hauteur et de son épaisseur. Se sachant pris au piège et à la merci d'un tireur de *Panzerfaust*, Cook n'a guère l'intention de passer trop de temps dans ce « piège à cons » ! Le problème, et il est de taille, c'est que les trois engins sont si près les uns des autres qu'il ne semble pas possible de manœuvrer pour s'échapper. Les minutes passent et le stress des équipages grimpe en flèche, d'autant que depuis les hauteurs avoisinantes, l'ennemi a tout le loisir de faire un véritable carton sur les chars américains. Parti à pied pour repérer le secteur, Cook tombe sur les *GI's* de Cowgill qui, entre-temps, ont découvert deux canons d'assaut ennemis embusqués près d'une maison. La nouvelle fait l'effet d'une douche froide à Cook qui, dès lors, sait qu'il n'a pas d'autres choix que de faire manœuvrer ses blindés dans un mouchoir de poche, ce qu'il parvient à faire au prix de gros efforts et d'une perte de temps non négligeable. Enfin libérés, les Sherman repartent vers la sortie Ouest du hameau mais avec la prudence qui s'impose.

Les accrochages entre les hommes du *51st Armored Infantry Battalion* et leurs adversaires du *Panzer-Grenadier-Regiment 111* se poursuivent. Dans les faits, le bilan de l'assaut planifié par « Abe » Abrams n'est pas convainquant. Certes, les pertes ne sont pas lourdes et une dizaine de prisonniers a même été faite mais les faits sont là, le gros du village de Singling est toujours entre les mains de l'ennemi et, en prime, celui-ci n'a pas encore eu recours à l'intervention de ses *Panzer*. Quant aux Sherman disséminés dans le bourg, ils se contentent de tirer quelques obus explosifs en appui des fantassins mais aucun d'entre eux ne se risque à débusquer l'ennemi. Pourquoi ce *statu quo* alors que la bataille devrait faire rage ? Pour les Allemands, les consignes sont claires. Il s'agit d'interdire l'accès à Singling puis une éventuelle exploitation américaine en direction de Rohrbach. S'ils disposent d'un appui d'artillerie

37th Tank Battalion
« Courage & Conquers »

Après-guerre, l'unité a été transformée en *37th Armor Regiment*

important, il n'en va pas de même pour ce qui concerne les chars, sans parler des munitions et du carburant qui sont devenus des denrées rares dans un *Reich* quotidiennement bombardé par les aviateurs anglo-américains. Ils sont donc dans une logique d'économie de leurs moyens ; pas de contre-attaque et encore moins d'offensive de grand style. Ils sont là pour tenir et donner un coup d'arrêt à la progression des troupes alliées. Et c'est très précisément ce qu'ils font en tentant d'infliger un maximum de pertes aux Américains sans trop en consentir. Pour ces derniers, la problématique est différente. Abrams n'a clairement pas les moyens numériques de ses ambitions. En s'attaquant à Singling d'une manière impromptue, il s'est lancé dans un combat à l'aveugle ; entendez par là que ses hommes et lui n'ont qu'une idée très approximative des troupes qui s'opposent à eux. Les *Platoons* d'infanterie travaillent sans réelle coordination entre eux et sont surtout occupés à escorter et guider des chars qui se déplacent avec une prudence telle qu'elle confine presque à l'immobilisme. Bref, l'Américain est en train de perdre le pari de Singling.

La situation est bloquée et la *Task Force* de la *4th Armored Division* n'a déjà plus de réserves à jeter dans la bataille. Le ressentant peut-être, c'est le moment que choisit le chef de la *Kampfgruppe* allemande pour faire déclencher un premier tir d'artillerie sur la partie méridionale du village. Bien abrités, les *GI's* ne déplorent que quelques blessés légers mais le doute s'insinue en eux et leur moral s'en ressent. Dans un dernier effort, ils franchissent la grande rue vers le Nord et commencent à investir quelques maisons avec une étonnante facilité. Trop beau pour être vrai... Et le piège se renferme bien vite sur les *Combat Teams* imprudemment aventurées car elles sont rapidement encerclées par les *Panzer-Grenadiere*. Et comme une mauvaise nouvelle n'arrive jamais seule, le *Lieutenant* Padgett du *2nd Infantry Platoon* rend compte par radio de l'arrivée de cinq à sept blindés ennemis au Nord-Est de la localité, à environ 700 mètres. Ils empruntent un cheminement les mettant à l'abri des coups des M-18 Hellcat restés en arrière pour couvrir l'opération. Or à ce moment là, tous les Sherman sont soit bloqués dans les vergers aux alentours du bourg, soit engagés dans ses rues étroites. Informé, Abrams estime à juste titre que si ces *Panzer* devaient intervenir, la situation de ses unités coincées dans Singling virerait à la catastrophe et que l'aventure s'achèverait dans un bain de sang. L'idée du repli commence à faire son chemin dans l'esprit de l'officier. Ce que « Abe » Abrams ne sait pas et qu'il ne comprendra que plus tard, c'est que ce *Zug* de Panther se contentera de passer près de Singling pour ensuite intervenir sur un autre point du front où il infligera de lourdes pertes aux chars américains.

Comme pour convaincre Abrams que son intuition est la bonne et qu'il doit desserrer son dispositif, les Allemands bombardent une seconde fois le village. Des obus et quelques roquettes s'abattent sur les maisons déjà en ruines ; maisons qui n'avaient pas toutes été évacuées, ce qui vaut aux malheureux habitants réfugiés dans leurs caves de vivre un véritable calvaire. L'orage d'acier tonne cinq minutes durant et contraint les Américains à se mettre à couvert. Pour les équipages des Sherman, la solution consiste à s'enfermer à bord en fermant les trappes et les volets blindés. C'est ce que font Sowers et Parks toujours bloqués dans leur verger. Dehors, hormis la terre soulevée par le souffle des explosions, tout est calme. Il y a bien un soldat allemand qui apparaît entre les arbres, jouant ainsi à cache-cache en s'approchant à moins de 20 mètres des deux Sherman, mais pour le reste : RAS. Rien à signaler, c'est vite dit ! En fait, profitant de la diversion provoquée par le bombardement d'artillerie, le *Landser* repéré par Sowers est venu relever avec une incroyable précision la position des chars américains y compris celle de la machine en panne du *Sergeant* Hauptmann. Le calme est enfin revenu depuis peu lorsqu'un bruit sourd suivi d'un effroyable grincement se fait entendre. Au même moment, le flanc droit de la tourelle du Sherman d'Hauptmann est frappé de plein fouet par un perforant de gros calibre. Le choc est si violent que la machine pourtant lourde de plus de 30 tonnes tangue sur sa suspension. À bord, une fumée âcre annonciatrice d'un incendie

▼ Des soldats américains traversent les décombres d'un village réduit en miettes par les salves d'artillerie. Sur le plan architectural, ce bourg est identique à Singling. US NARA

▶ Des servants américains font tonner un mortier de *4,2-inch* dans un village identique à Singling. Comme l'obusier, le mortier est l'arme d'appui idéale en ville. La trajectoire courbe de ses obus permet de s'affranchir des obstacles constitués par les maisons et autres murets. US NARA

s'étant déclarée dans les circuits électriques du char commence à se répandre. Le chargeur a été tué sur le coup, le reste de l'équipage, blessé, évacue en catastrophe. Que s'est-il passé ? Un Panther a quitté sa tanière durant le pilonnage. Guidé par le soldat allemand repéré quelques minutes plus tôt, il a gagné une position de tir depuis laquelle il menace les blindés adverses aventurés dans les pommiers. Positionné à défilement de tourelle, derrière une bute de terre, le canon du fauve surplombe le sol d'à peine quelques centimètres, c'est dire si son équipage a su le poster. Alors que les tankistes d'Abrams prennent à peine conscience du danger qui les menace, les *Panzerschützen* sont déjà en train de choisir une nouvelle victime. Lorsque sur ordre de Leach, Sowers et Parks décrochent pour se mettre à l'abri près d'une bâtisse, un nouveau projectile ennemi traverse le verger de part en part, passant à moins d'un mètre des deux Sherman ; ç'aura été « moins une » ! En tous les cas, maintenant, les Allemands contrôlent totalement le terrain à l'Ouest de Singling.

Dans le bourg aussi, la situation se détériore brutalement pour les Américains. Ainsi, c'est au tour du *Sergeant* « Pappy » Grimm à bord de son Sherman 105 « Back Breaker » – « le briseur de reins » – d'être engagé par un Panther qui est allé prendre position à 1 200 mètres du village, sur les hauteurs. Après un premier obus l'ayant raté de peu, armé de ses jumelles, Grimm fouille fébrilement le terrain à la recherche de son prédateur. Son regard balaie la colline jusqu'au moment où son attention est attirée par la flamme d'un coup de départ. Le tankiste n'a plus de doute sur le sort qui l'attend s'il reste sur place. Certes, le tireur ennemi l'a raté à deux reprises, mais en chef de char expérimenté, Grimm a noté que si le premier coup a été trop court, le second a quant à lui été trop long, ce qui signifie que le Panther l'a encadré et que son canonnier a donc terminé de prendre ses distances. Ainsi, sauf erreur aussi surprenante qu'improbable, le troisième coup risque fort d'être le bon. Il n'est donc pas question de demeurer immobile sans répliquer, mais que faire avec un canon de 105 prévu pour appuyer les fantassins ? La réponse est sans appel : rien ! Grimm prend donc la seule décision valable en l'état des choses, celle de se carapater pour se mettre à couvert derrière un muret. Il échappe, mais de peu, à la destruction certaine de sa machine. Par contre, le *Sergeant* Hayward, dont le char était placé à côté de celui de Grimm, n'a pour sa part pas le temps de réagir. Un premier obus frappe la roue tendeuse du Sherman et l'immobilise. Suivent quatre perforants tirés de deux directions différentes qui mettent le feu au blindé. La machine est criblée d'impacts. Hormis Hayward et son chargeur, grièvement blessés l'un et l'autre, le reste de l'équipage périt dans la carcasse en flammes. Grimm qui assiste au carnage estime qu'il n'a désormais plus rien à faire à Singling. Sur un ton stressé, il rend compte par radio puis décroche dans la précipitation. La machine fonce vers les arrières de la *Task Force*. Elle va vite, trop vite. Encouragé à mettre les gaz par son chef de char, le pilote ne prête pas attention à une mare de boue dans laquelle il s'engage à pleine vitesse. Brutalement freiné par la mélasse épaisse, le Sherman peine subitement à avancer puis s'arrête net. Grimm et son équipage sont embourbés à découvert. En prime, le moteur qui vient de caler refuse obstinément de redémarrer. *Bail out !* L'Américain ordonne à ses hommes d'abandonner leur machine prise au piège dans la gangue. Les Américains sautent puis courent pour se mettre à l'abri près d'une maison. Quelques secondes plus tard, un fracas assourdissant annonce la destruction du blindé. Le coup est doublé. En face, les *Panzerschützen* connaissent leur « boulot ».

En l'espace d'à peine un quart d'heure, Abrams vient ainsi de déplorer la perte de trois de ses chars. Il est désormais convaincu qu'il a mis le nez dans un nid de guêpes et que, faute de jouir d'effectifs suffisants, il n'aura pas les moyens de conquérir et encore moins de sécuriser son objectif. Dans le village, les *GI's* assistés par les chars survivants tiennent encore, mais pour

© M. Filipiuk / Batailles & Blindés, 200

Sherman M4A3 (76) « Blockbuster 2nd »
37th Tank Battalion, Company B
Task Force Abrams
4th Armored Division
Secteur de Singling, décembre 1944

Char personnel du *Captain* Leach

combien de temps ? « Abe » Abrams est confronté à un dilemme. Il sait que des éléments du *Combat Commande B* convergent vers Singling mais aura-t-il seulement la possibilité de s'y maintenir avant d'être enfin relevé ? Loin de ces considérations d'état-major, les combattants américains, qui commencent à manquer de munitions, menacent de lâcher prise. Les blessés sont nombreux et la pression des *Panzer-Grenadiere* s'accentue un peu plus à chaque minute qui passe. La menace est omniprésente. Des coups de feu sont tirés de toutes parts. Ici, un homme tombe, blessé aux jambes par une rafale partie d'un soupirail. Là, c'est un sous-officier qui s'effondre, mortellement touché par un tireur d'élite qui demeure invisible. Replié dans une maison, le *Lieutenant* Belden fait le point sur les moyens encore à sa disposition lorsqu'un observateur posté sur le toit d'une bâtisse fait irruption près de lui, hors d'haleine : les *Panzer* ! Au moins deux chars, dont un Panther, se seraient mis en tête de remonter la grande rue et de donner le coup de grâce aux *Boys*. Pour les *GI's*, la nouvelle est d'autant plus inquiétante qu'ils n'ont plus un seul bazooka à leur disposition ; d'ailleurs, depuis le début de l'attaque, les dysfonctionnement se sont multipliés avec ces armes équipées de systèmes de mise à feu défaillants. Pour essayer de stopper les blindés ennemis, il va donc falloir faire appel aux Sherman encore dans le bourg. Sans attendre, Belden ordonne au *Sergeant* Robert Fitzgerald de faire mouvement pour positionner son char en embuscade à l'angle d'une maison. L'homme s'exécute mais il a mal interprété les consignes de l'officier d'infanterie. Au lieu de guetter une proie roulant dans la rue principale, il pointe sa pièce vers les hauteurs qui dominent Singling, se préparant à faire feu à une distance de 1 000 mètres avec son 76,2mm. Quelle n'est donc pas sa surprise, alors qu'il observe les flancs de la colline, de voir passer, sous son nez, à moins de 50 mètres, un Panther marchant à allure modérée. Le temps de comprendre la situation et le *Panzer* a déjà quitté sa ligne de tir. Toutefois, tels les gladiateurs de la Rome antique, les chefs des chars américain et allemand ont eu le temps nécessaire de se dévisager et de se défier. Le char de Fitzgerald démarre et pivote sur place pour se lancer à la poursuite du « lourd » qui, de son côté, tourne sur sa droite en espérant ainsi prendre le Sherman par le flanc. Au gré de leur ronde infernale, les deux machines finissent par se retrouver enfin, parallèles l'une à l'autre. Le combat s'engage alors, chacun faisant pointer sa tourelle pour engager l'autre le premier. À cette course de vitesse, c'est le Sherman et sa tourelle à rotation électrique qui l'emporte. Touché à bout portant, le Panther s'enflamme instantanément. Sur les cinq membres d'équipage, un seul parvient à s'enfuir en courant. Quant au second char allemand repéré par le guetteur, il décroche après avoir tiré des fumigènes pour couvrir son repli. Mais Fitzgerald n'a pas encore dit son dernier mot. Encouragé par sa première victoire, il prend en chasse le second Panther sans toutefois parvenir à le rattraper. C'est à ce moment qu'il repère un autre *Panzer*, à l'arrêt, le tube pointé vers l'Est. L'Allemand, lui, n'a pas détecté la présence du Sherman. Avec son 76,2mm, Fitzgerald sait qu'il a une bonne chance de faire mouche à 800 mètres et de « faire sa fête » au félin. Mais prudence est mère de sûreté dit-on, aussi le tankiste choisit de prendre le temps de se repositionner près d'un abri relatif et de repérer une voie d'évacuation, juste au cas où. Cependant, en procédant de la sorte, Fitzgerald fait désormais face au Panther qui jouit d'une épaisse

◀ Des GI's prennent un repos bien mérités entre deux progressions, de maison en maison. Les combats ont été acharnés pour prendre Singling mais, cette fois, l'infanterie mécanisée américaine n'a pu bénéficier du soutien de ses engins de transports, tous s'étant embourbés dés les premières minutes de la marche d'approche en direction du bourg ! US NARA

© M. Filipiuk / Batailles & Blindés, 2007

Sherman M4A3 105mm « Back Breaker »
37th Tank Battalion, Company B
Task Force Abrams
4th Armored Division
Secteur de Singling, décembre 1944

Char personnel du *Sergeant* « Pappy » Grimm

cuirasse dans son arc avant. Le premier obus rebondit sur le blindage allemand tandis que le second frappe le masque du canon dans sa partie inférieure avant d'être dévié vers la trappe du pilote. Immobilisé, le Panther ne représente plus une menace mais il est instantanément vengé par un *StuG* si bien camouflé que Fitzgerald ne l'avait pas vu. À son tour, le Sherman est touché. Trois hommes évacuent l'épave fumante, Fitzgerald n'est pas parmi eux…

LA CAVALERIE ARRIVE !

Il est désormais 14h00 et Singling n'a toujours pas changé de mains. Abrams est alors contacté par le *Brigadier-General* Herbert Earnest, « patron » du *Combat Command A* qui lui ordonne de se retirer du bourg car les éléments du *8th Tank Battalion* du *Major* Irzyk escortés par les *GI's* du *10th Armored Infantry Battalion* s'apprêtent à prendre à leur compte la suite des opérations. Mais comment se retirer d'un village dont on ne contrôle rien ou presque ? Abrams rétorque que ses hommes sont contraints de rester sur place en attendant la « cavalerie ». Embarquant sur les plages arrière des Sherman du *8th*, les soldats du *10th Armored Infantry Battalion* sont immédiatement envoyés à Singling. Pour investir le hameau, malgré les avertissements de « Abe » Abrams, les nouveaux venus décident de foncer sur la gauche avant de repiquer vers le centre pour y faire jonction avec les *GI's* qui sont en passe d'y être encerclés. Le Sherman du *Lieutenant* Gray ouvre la route au reste de la colonne. Il dépasse l'épave du char du malheureux Farese puis s'apprête à quitter le verger. En face, les Allemands ne semblent pas réagir. Gray détecte la présence d'un autre blindé qu'il prend pour une machine américaine immobilisée… En fait, il s'agit d'un Panther qui l'allume à une trentaine de mètres. Le premier coup est fatal. Le char américain se met à fumer. Le coup est toutefois doublé par le *Pak 40* embossé dans le secteur. À bord, c'est un carnage. Dans le même temps, progressant à pied, la *Company B* du *10th Armored Infantry Battalion* s'engage dans la partie méridionale de Singling où elle fait jonction avec les « assiégés ».

Si sur le terrain le *statu quo* se maintient, nonobstant l'arrivée de renforts américains, sous la tente d'état-major du *Lieutenant-Colonel* Abrams, qui s'entretient avec le *Major* Irzyk, le temps vire à l'orage ; au figuré comme au sens propre d'ailleurs, puisque des coups de tonnerre recommencent à se faire entendre au loin. Le premier souhaite se retirer de Singling au plus vite sans abandonner ses maigres acquis territoriaux à l'ennemi tandis que le second refuse tout bonnement de risquer ses chars dans un village qu'il qualifie de « bourbier de merde » et dont il ne pourrait d'ailleurs rien faire puisque les « *Krauts* » continuent à tenir les lignes de crêtes ! À quoi bon s'enfermer dans une cuvette ? Les échanges verbaux sont violents mais rien ne sort de cette conférence improvisée, chacun campant sur ses positions.

Le soir tombe et c'est finalement l'état-major divisionnaire qui tranche dans le vif en choisissant d'évacuer le hameau. Profitant de l'obscurité, les Sherman embarqueront les fantassins puis redescendront ensuite vers les lignes alliées. Il y a toutefois un souci dans ce plan : le nombre de chars n'est pas suffisant pour pouvoir évacuer tous les *GI's* en un seul voyage. Les chars devront donc faire deux rotations. La première se déroule correctement et, hormis quelques fusées éclairantes lancées par l'ennemi et des coups de feu isolés, rien ne vient troubler les mouvements américains. À Singling, fort logiquement, ce sont les hommes du *10th Armored Infantry Battalion* qui forment l'arrière-garde. Attendant avec une impatience à peine dissimulée le retour de leurs « taxis », ils se terrent dans leurs abris. Mais déjà, se faufilant de couvert en couvert, les *Panzer-Grenadiere* commencent à les « serrer ». Au loin, dans un verger, l'on entend même le moteur d'un Sherman pourtant endommagé redémarrer ! Il s'agit de *Panzerschützen* chargés de ramener le blindé américain comme butin de guerre. Toutefois, les *GI's*, eux, ne le savent pas et les vrombissements du moteur trompent quelques soldats persuadés que les Sherman sont enfin de retour. Une patrouille est envoyée et confirme qu'il y a bien un Sherman à canon de 75mm tournant au ralenti près d'un groupe de pommiers. Certes, les *GI's* ne se sont pas approchés du blindé mais tout indique que ce dernier attendrait d'être rejoint par quelques fantassins chanceux pour décrocher. Un groupe de blessés légers part à la rencontre des tankistes supposés Américains. Ils sont guidés par le *2nd Lieutenant* Robert Victor. Arrivés à une vingtaine de mètres, les soldats interpellent leurs camarades des « gros culs »… qui leur répondent par une rafale d'arme automatique ! Surpris mais réalisant immédiatement leur méprise, les *Boys* détalent dans la nuit tandis que les Allemands décident quant à eux de mettre le feu au Sherman dont la boîte de vitesses s'avère être détruite.

Le temps passe et les montres affichent 2h00. Les Sherman qui ont le

plus grand mal à circuler de nuit, sous la pluie et dans la boue, ne sont pas encore de retour. Peu importe, puisque la nuit et la météo gênent les troupes amies comme ennemies, le *Major* Irzyk qui a désormais le commandement des troupes à Singling donne le feu vert à ses fantassins pour quitter le village par petits groupes. Le dispositif américain doit être desserré avant l'aube sans toutefois mettre en alerte les Allemands. Les *GI's* décrochent en plusieurs bonds. Dès le dernier homme « rentré au bercail », les artilleurs de la *4th Armored Division* déclenchent un feu d'enfer sur Singling vide de troupes amies. Le lendemain, Irzyk fait une nouvelle tentative pour forcer le passage ; c'est un nouvel échec. Relevée par la *12th Armored « Hellcat » Division* récemment arrivée en France, la *4th* passe en réserve d'armée pour quelques jours avant de foncer vers les Ardennes au secours des paras encerclés à Bastogne par la *5. Panzer-Armee*. Quant au bourg de Singling, il ne tombera que le 10 décembre après le retrait sur ordre des unités de la *11. Panzer-Division* l'ayant défendu quatre jours durant.

CONCLUSION

S'il est nécessaire d'avoir en tête que le *Lieutenant-Colonel* Creighton « Abe » Abrams a attaqué Singling sans avoir réellement préparé son opération et qu'il disposait d'effectifs inférieurs en nombre à ceux de son adversaire, le moins que l'on puisse dire, c'est que cet assaut a rapidement viré au fiasco. En soi, l'action a été un match nul avec un avantage certain pour les Allemands qui, en plus d'avoir conservé le terrain, ont eu l'opportunité d'accrocher plusieurs Sherman à leur tableau de chasse. Le récit de la bataille est aussi révélateur en lui-même. En reprenant le coup de la « fourchette », c'est-à-dire en l'occurrence un assaut sur trois axes, Abrams a divisé ses forces d'entrée de jeu ; forces qu'il a lancées au combat sans même avoir pris le temps d'évaluer les défenses ennemies. Il a engagé ses chars tenus en réserve très tôt dans la bataille et qui plus est dans des combats de rue, à l'aveugle. Enfin, il s'est entêté à vouloir conquérir une localité sans avoir les moyens de s'emparer dans la foulée des hauteurs avoisinantes ; dans l'hypothèse où les Américains seraient parvenus dans la journée du 6 décembre 1944 à prendre Singling, que se serait-il passé ensuite ? Il y a fort à parier qu'enfermés dans le bourg, ils auraient été la cible de violents bombardements d'artillerie allemands. Pour leur part, les hommes du *Generalleutnant* Wend von Wietersheim se sont montrés à la hauteur de la mission leur ayant été assignée. Rompus aux combats défensifs sur l'*Ostfront* comme en Provence, le long du couloir rhodanien à l'été 1944, puis dans la région lyonnaise, en Bourgogne et enfin en Lorraine, ils ont su tenir en s'épargnant de trop gros efforts. Ils ont laissé les troupes d'assaut ennemies entrer dans le bourg avant de les y fixer et d'engager leurs réserves. Retenant leurs feux, ils ont régulièrement fait mouche sans avoir consommé de trop grandes quantités de munitions. Procédant de la sorte, ce sont eux qui choisiront le moment pour évacuer Singling après en avoir interdit l'accès pendant quatre jours. Si « Abe » Abrams a pêché par un complexe de supériorité et un excès d'optimisme, les hommes de la *Kampfgruppe* de la *11. Panzer-Division* ont quant à eux brillé par leur détermination à ne rien lâcher à l'ennemi et leurs qualités manœuvrières ! ■

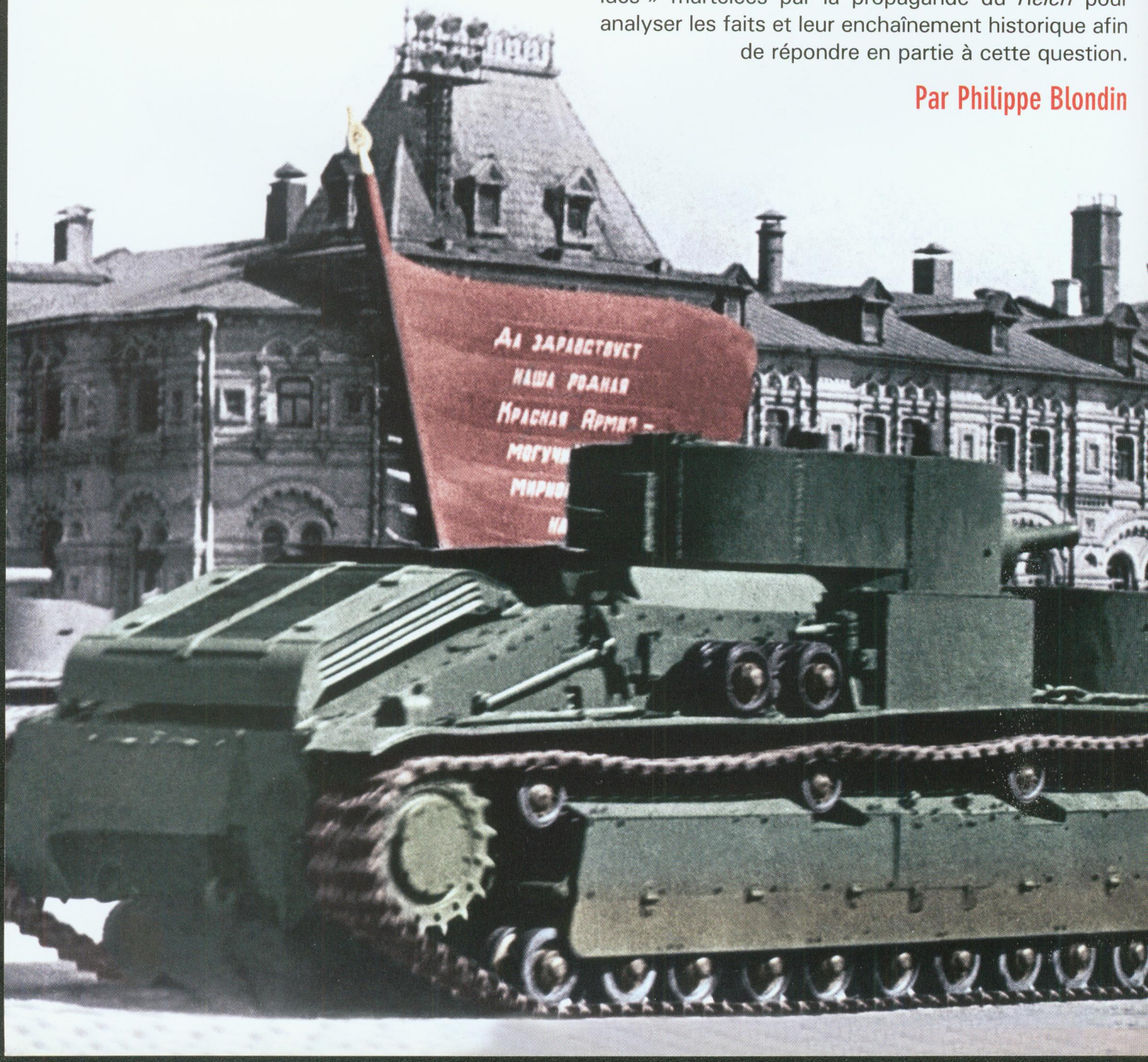
▼ Singling n'est déjà plus qu'un souvenir pour les hommes de la 4th Armore Division qui, après une courte période de repos, repartent au combat, dan les Ardennes belges, pou y briser l'encerclement de Bastogne. Après la pluie et la boue, la neige et le froid...
US NARA

Le paradoxe SOVIETIQUE

1920-40, la guerre mécanisée au pays des Soviets

Au printemps 1941, l'Allemagne se jette à l'assaut de l'Union Soviétique. Rapidement, les premiers résultats obtenus par la *Wehrmacht* laissent à penser que l'Armée Rouge, à l'instar de l'Armée Française quelques mois plus tôt, est totalement dépassée sur le plan de la conception de ses chars et surtout de leur doctrine d'emploi. Qu'en est-il réellement ? Dépassons les « vérités absolues » martelées par la propagande du *Reich* pour analyser les faits et leur enchaînement historique afin de répondre en partie à cette question.

Par Philippe Blondin



◀ Ces deux officiers bolchéviques sont les camarades commandant 1er Groupement de Char soviétique. On les voit ici, photographiés près d'un Mark V, en 1920, dans le casernement moscovite. La faucille et le marteau peints sur la machine ain que l'étoile rouge fièreme arborée sur les casques des deux hommes nous renseignent quant à leur engagement politique. Alors que les Russes « Blancs » utilisaient leur chars tels que livrés par les Français ou bien les Britanniques, les Russes « Rouges » avaient pris l'habitude de camoufler l machines capturées sur l'ennemi.
Coll. Ashuraliev

LES LENDEMAINS DE LA RÉVOLUTION D'OCTOBRE

Dès le début de la Première Guerre mondiale, bien qu'étant souvent contraints à des existences clandestines du fait de la chasse menée par la police politique impériale, les chefs bolcheviques font preuve d'un intérêt marqué quant aux nouvelles armes faisant leur apparition au sein de l'arsenal tsariste. Il commence ainsi à noyauter les bureaux d'études des firmes d'armement et en particulier la section *Avtobronie* dédiée aux automitrailleuses et dont la troupe est majoritairement constituée d'ouvriers. Ce choix se révèle payant lors de la Révolution d'Octobre puisque la presque totalité des troupes mécanisées, composées de soldats procommunistes, passe du côté des Soviets. Ce changement de camp accélère la victoire de Lénine et de son mouvement. Après la paix de Brest-Litovsk, les bolcheviques établissent le conseil national de l'économie pour gérer et développer le tissu industriel du pays. Ils en profitent pour décréter la création de l'Armée Rouge. Dès sa naissance, les chefs de cette dernière sont parfaitement conscients de l'importance du char, aussi est-il demandé à Moscou que le pays produise des engins chenillés et des automitrailleuses blindées. Cependant, la Russie est alors essentiellement une nation agraire et son industrie est fort peu développée, y compris du point de vue de la métallurgie. Cet état de fait gène considérablement la politique en matière de production de blindés.

Le 31 janvier 1918, le Commissariat du Peuple émet une directive spéciale instituant le premier organe de commandement centralisé de l'Arme Blindée. Il s'agit du *Centrobron*. L'objectif de cette entité est d'organiser les unités blindées et mécanisées de l'Armée Rouge et de prendre les mesures nécessaires pour que la troupe puisse suivre un entraînement en la matière. Outre les véhicules cuirassés, le *Centrobron* reprend également sous sa responsabilité les trains blindés hérités du Tsar. À compter du mois d'août, cet organe contrôle pas moins de 23 trains et 150 véhicules blindés de tous types, dont majoritairement des automitrailleuses en sus de quelques camions « blindés ». Ce n'est toutefois qu'au printemps 1919 que l'Armée Rouge obtient ses premiers chars ; il s'agit d'un groupe de *Mk. V* d'origine britannique capturés en Ukraine dans le cadre de la guerre civile. Leur nombre augmentera au fur et à mesure des victoires sur les Russes blancs. Ainsi, dans les mois qui suivent, une vingtaine de Renault FT-17 et plusieurs Whippet tombent entre les mains des communistes à Odessa. Ils complètent avantageusement l'arsenal des « tanks » qui combattront pour la première fois du côté des bolcheviques le 20 juillet 1920. On estime qu'au moins 130 machines seront fournies par les puissances occidentales aux armées pro-tsaristes dont une grosse partie sera progressivement récupérée par les bolcheviques. Toutefois, lors de la guerre civile, les blindés chenillés ne joueront guère un rôle important car les modèles de l'époque sont mécaniquement fragiles et dotés d'une autonomie insuffisante. Ces deux défauts ne leur permettent pas d'être réellement utiles car ils sont incapables de suivre les unités de cavalerie dans les longues opérations mobiles qui caractérisent ce conflit. Au départ, les plus petites formations blindées de la toute jeune Armée Rouge sont constituées de trois *Mk. V*, six camions et trois motocyclistes. Cette organisation est rapidement revue pour prendre en compte la diversité des modèles d'engins disponibles.

◀ Page de gauche :
Chars moyens T-28 soviétiques défilant sur la grande place centrale de Kiev, en Ukraine, quelques années avant le déclenchement des opérations allemandes contre l'Union Soviétique. Dès les années trente, les blindés multitourelles employés en guise de « chars de rupture » par les Russes auront montr les limites de leur potent Toutefois, en 1941, faute de mieux en attendant l'arrivée massive des KV des T-34, l'Armée Rouge engagera sans succès ses T-28 et T-35 contre l *Panzer* dans les steppes ukrainiennes.
Coll. Kadari

▶ Whippet produits au Royaume-Uni pour la Grande Guerre en dotation au sein des armées des Russes « Blancs » lors de la guerre civile contre les troupes communistes alors désignées par les Occidentaux Russes «Rouges ». Nous sommes ici avec le 4e détachement de Tanks en route pour la ligne de front. Coll. Ashulariev

Trois types d'unités différents sont alors constitués, chacune regroupant une seule catégorie de chars. Les *Mk. V* sont intégrés dans les unités « B » pour *Bolishie* (lourde) tandis que les Whippet sont versés dans les unités « S » pour *Srednie* (moyen). Les petits Renault FT-17 forment quant à eux les noyaux des groupements « M » ou *Malie*, ce qui signifie « léger » en Russe. Dans les faits, cette organisation est la conséquence de problématiques logistiques bien plus que l'aboutissement d'une réflexion doctrinale ou bien encore tactique. Elle perdurera cependant lors de l'entre-deux-guerres et conditionnera pour partie l'emploi de l'Arme Blindée soviétique durant la Grande Guerre Patriotique de 1941-45.

Immédiatement après leur victoire sur les Russes blancs et malgré les embargos occidentaux en découlant, les bolcheviques continuent de montrer un grand intérêt pour le « moteur-combattant ». Leur volonté est de développer un engin pouvant être produit dans le pays, ce afin de remplacer les machines étrangères capturées pour lesquelles les pièces détachées commencent à se faire rares. Cette détermination du Kremlin contraste fortement avec celle des Français et des Britanniques qui, bien qu'étant les pionniers en la matière, ont alors tendance à relativiser sans cesse l'importance des engins cuirassés et du même coup à procéder à des coupes sombres dans les budgets militaires. En octobre 1924, en Union Soviétique, un premier régiment indépendant de chars, constitué de deux bataillons, est mis sur pied. Il sert de cadre pour l'entraînement des équipages qui, traditionnellement, sont recrutés au sein des grandes villes, le pouvoir central nourrissant une méfiance croissante à l'égard de la paysannerie. L'année suivante, plusieurs bataillons de chars lourds et de chars légers sont formés. Ils totalisent chacun trente engins répartis en trois compagnies. En avril, les missions théoriques, les tactiques, la composition et l'organisation de la cavalerie mécanisée soviétique sont revues lors d'une conférence ; en outre, des travaux de prospective et des analyses sont également lancés afin de définir le rôle doctrinal de cette Arme pour les guerres à venir. Si les bases sont jetées, il reste encore une immense quantité de travail à fournir pour établir un mode d'utilisation des engins blindés le plus efficace possible. Dans le même temps, l'industrie automobile se développe sur tout le territoire soviétique. En 1926, ce ne sont pas moins de 265 véhicules neufs – principalement des copies des machines occidentales – qui sortent des chaînes de production. Le chiffre peut faire sourire, surtout au regard des futures cadences de production de la Seconde Guerre mondiale, mais c'est une réelle performance quand on songe que le pays est parti de rien ou presque trois ans plus tôt. En 1927, des sites entièrement pensés et dévolus à la production de chars voient le jour à Chelyabinsk ainsi qu'à Stalingrad. Dans cet effort visant au développement d'un tissu industriel soviétique dédié à la guerre mécanisée, ironiquement, ce sont les États-Unis

▶ Chars Mark V du 2e Détachement de Tanks des armées protsaristes. L'allure des membres d'équipage posant fièrement à côté de leurs machines fait irrésistiblement penser à celle des mécaniciens des machines à vapeur sillonant l'Europe à la même époque. Pour les tankistes aussi, c'est la « bête humaine » ! Coll. Ashulariev

◀ Cette machine n'est pas un Mark V mais un « Ricardo », une copie *made in* USSR du char anglais ayant combattu lors de la Der des Ders. La copie des ingénieurs soviétiques sera si parfaite que leur char aura les mêmes défauts que l'original... Faute de disposer de mieux, les Soviétiques les maintiendront en dotation jusqu'au début des année trente ; l'exemplaire que nous avons sous les yeux est en train de défiler sur la Place Rouge de Moscou dans le cadre de commémorations organisées pour le 1er ma 1930.
Coll. Kadari

et leurs hommes d'affaires qui apportent la plus grande aide, paiement en devises ou en or obligeant... Grâce à la participation américaine, publique et privée, d'autres usines telles que celles de Briansk, de Spartak (ZiS) et de laroslavl, près de Moscou, sortent de terre à des vitesses records.

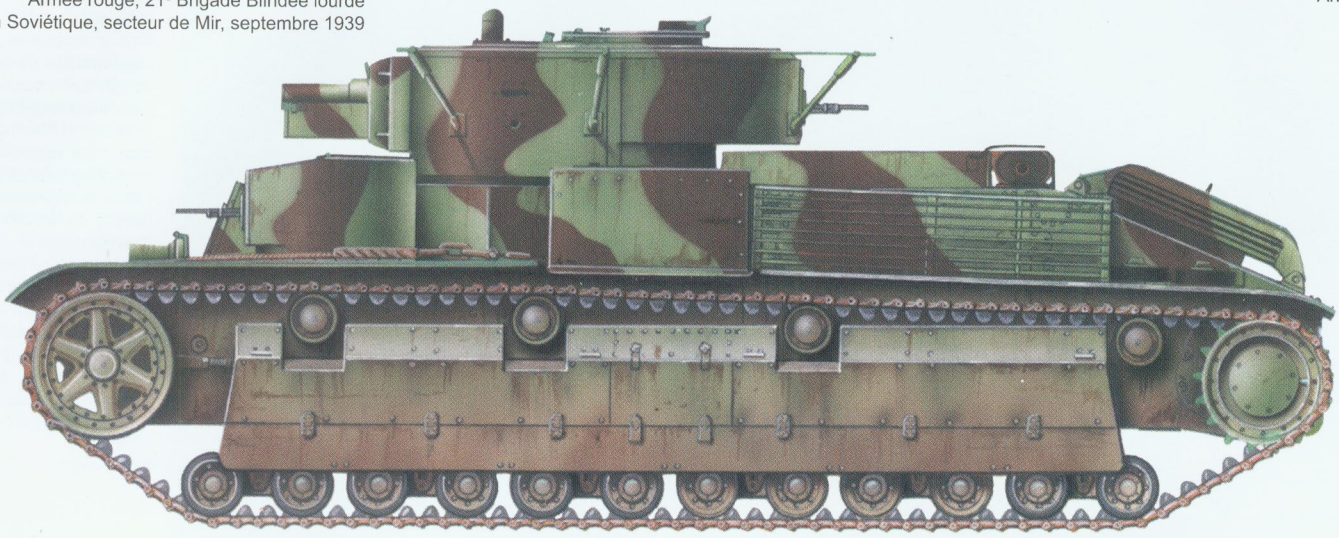
LE PREMIER PLAN QUINQUENNAL

Les principaux enjeux de la montée en puissance du moteur au sein de l'Armée Rouge sont traduits dans un premier plan quinquennal qui peut être résumé en quatre points. Tout d'abord, il demande la formation et l'amélioration des nouvelles armes incluant l'aviation, les blindés, le génie, les parachutistes et la guerre chimique. Celles-ci doivent correspondre aux besoins de la guerre du futur telle que vue par le Kremlin. Ensuite, les formations traditionnelles telles que l'infanterie, la cavalerie et l'artillerie sont réorganisées en fonction des besoins militaires modernes. Le remplacement du matériel obsolète par un autre plus évolué est également planifié. Un entraînement sur une grande échelle doit enfin être entrepris pour disposer de cadres et de personnels qualifiés pour manipuler et utiliser les nouvelles armes. Ces idées montrent que les penseurs bolcheviques ont très tôt une vision structurée et à long terme de la guerre moderne qu'ils auront à livrer ; ils préparent d'une manière remarquable les conflits qui vont suivre, à une erreur près cependant : l'absence de réelle réflexion quant à la radio et à ses applications sur le champ de bataille, les transmissions étant en effet les grandes « perdantes » du premier plan quinquennal soviétique ! Un oubli qui jouera à plein dès les premiers combats de juin 1941, comme il le fera tout autant pour les Français en mai 1940...

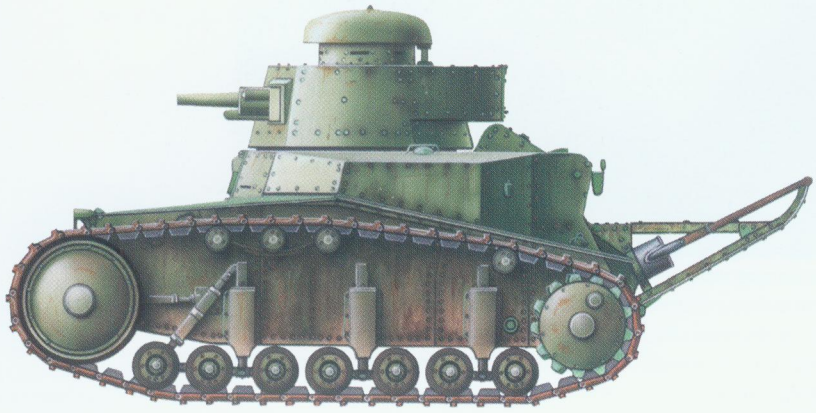
Ainsi, dès 1929, alors que la crise de Wall Street menace le monde capitaliste d'un séisme financier d'une ampleur insoupçonnée aux conséquences catastrophiques, le pouvoir central moscovite se dote graduellement d'une industrie militaire efficace grâce à ce plan ambitieux lancé sous l'impulsion de Vorochilov. Ce dernier, alors Commissaire du Peuple aux Affaires Militaires, souligne le besoin urgent de créer une Arme Blindée puissante pour l'Union Soviétique, ajoutant, comme d'autres, que les chars représentent une force qui ne doit pas être dépensée en petits paquets mais bien utilisée en une masse compacte.

Néanmoins, il ne suffit pas toujours de vouloir pour faire et la Russie continue de souffrir d'un déficit criant en ingénieurs ainsi qu'en ouvriers métallurgistes spécialisés. De plus, son industrie lourde naissante n'est pas encore suffisamment développée pour répondre aux besoins boulimiques de l'Armée Rouge. La priorité est donc de multiplier les sites industriels indispensables à une production de masse. Ceux-ci doivent bien évidemment être fournis en matières premières et en énergie. Aussi, en plus des usines, de nouvelles mines de charbon et de minerais sont ouvertes, notamment dans le bassin du Donets. Le tout doit être alimenté par des centrales électriques construites dans la foulée. L'habilité avec laquelle l'Union Soviétique développe ses infrastructures industrielles et, par conséquent, ses capacités de production militaire, est sans aucun précédent au fil de l'Histoire. C'est le résultat, impressionnant mais aussi effrayant, de la pensée stalinienne qui permet à l'industrie de croître en s'affranchissant non seulement des règles les plus élémentaires de la logique économique mais aussi des problématiques humaines ; dans la Russie du *Vojd*, les populations sont déplacées en fonction des besoins de l'économie nationale. Par exemple, la création d'une main d'œuvre disposant de connaissances techniques rudimentaires n'a pu être accomplie que grâce aux directives introduites par le Kremlin : en effet, la réforme agraire, débouchant sur la création d'immenses fermes collectives, permet de « récupérer » une masse d'ouvriers que l'on déplace parfois de plusieurs centaines de kilomètres afin de faire tourner de nouvelles implantations métallurgiques.

T-28 (avec canon KT-28 et radio)
Armée rouge, 21e Brigade Blindée lourde
Union Soviétique, secteur de Mir, septembre 1939



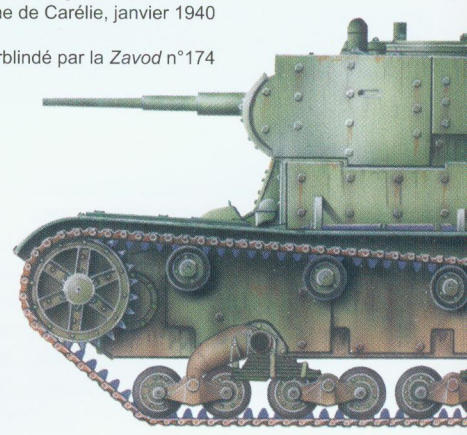
Armée rouge, D

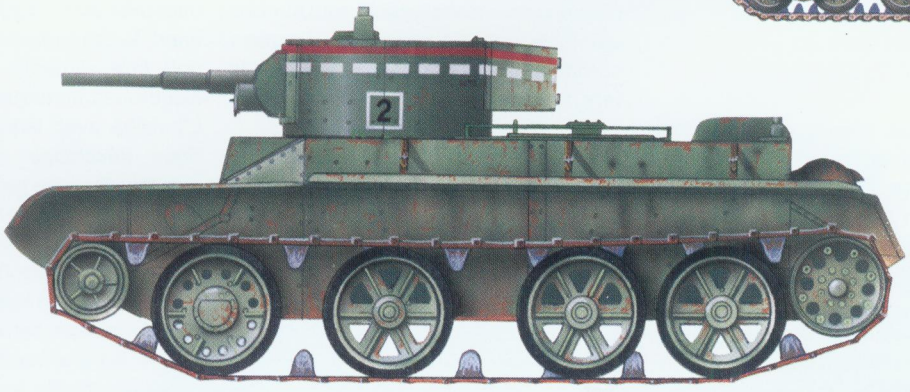


MS-1 / T-18 Modèle 1929
Armée rouge, unité inconnue
Union Soviétique, 1929

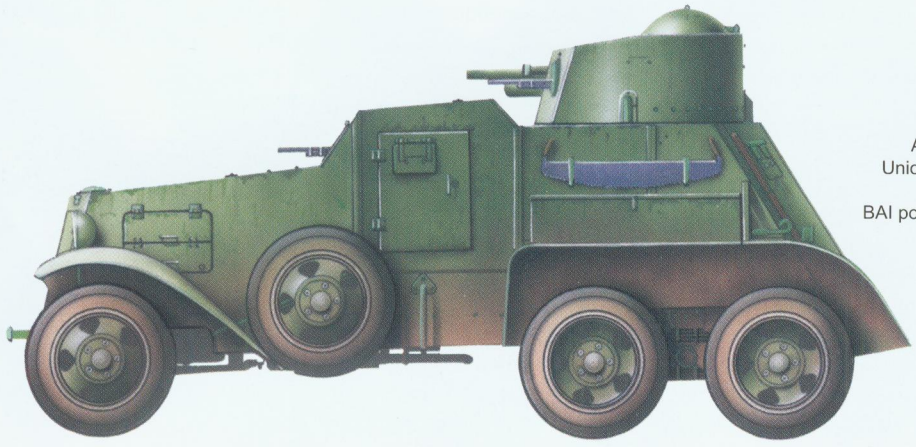
T-26 (surblindé)
Armée rouge, unité inconnue
Finlande, Isthme de Carélie, janvier 1940

Char surblindé par la *Zavod* n°174



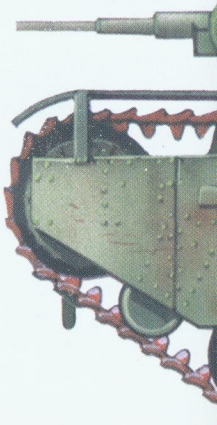


BT-5
Armée rouge, unité inconnue
Union Soviétique, Moscou, 1936



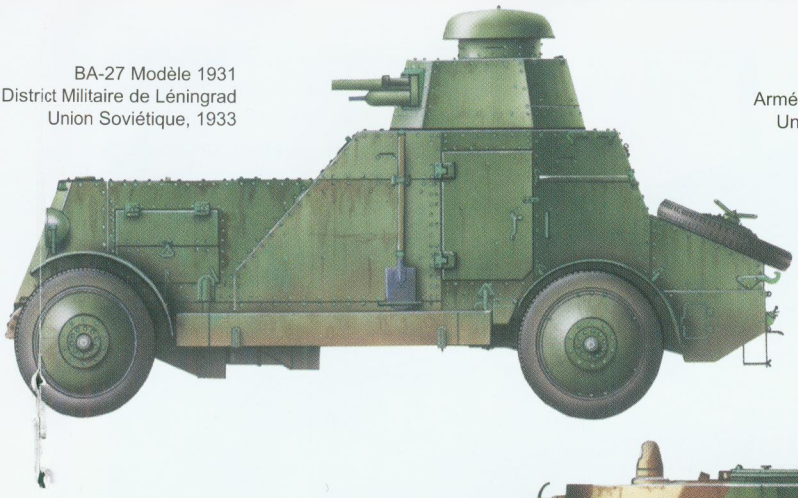
BAI Modèle 1933
Armée rouge, unité inconnue
Union Soviétique, Moscou, 1934

BAI pour *Broneavtomobil-Izhorskiy*



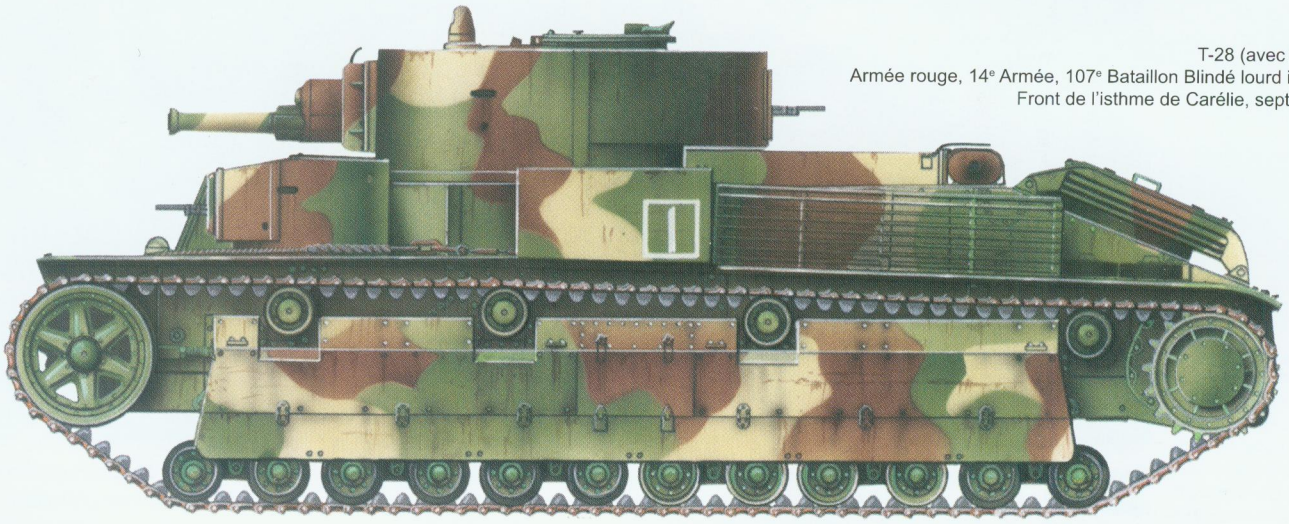
Attention ! Toutes les vues ne sont pas à la même échelle

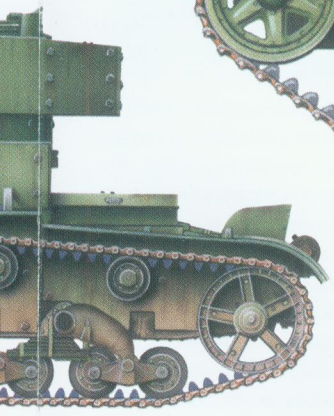
BA-27 Modèle 1931
District Militaire de Léningrad
Union Soviétique, 1933



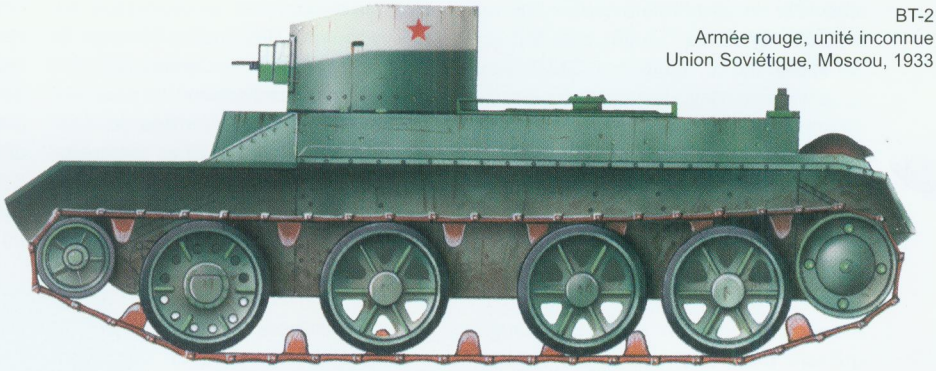
T-37A
Armée rouge, District Militaire de Kiev
Union Soviétique, Septembre 1935

T-28 (avec canon L-10
Armée rouge, 14e Armée, 107e Bataillon Blindé lourd indépendan
Front de l'isthme de Carélie, septembre 194

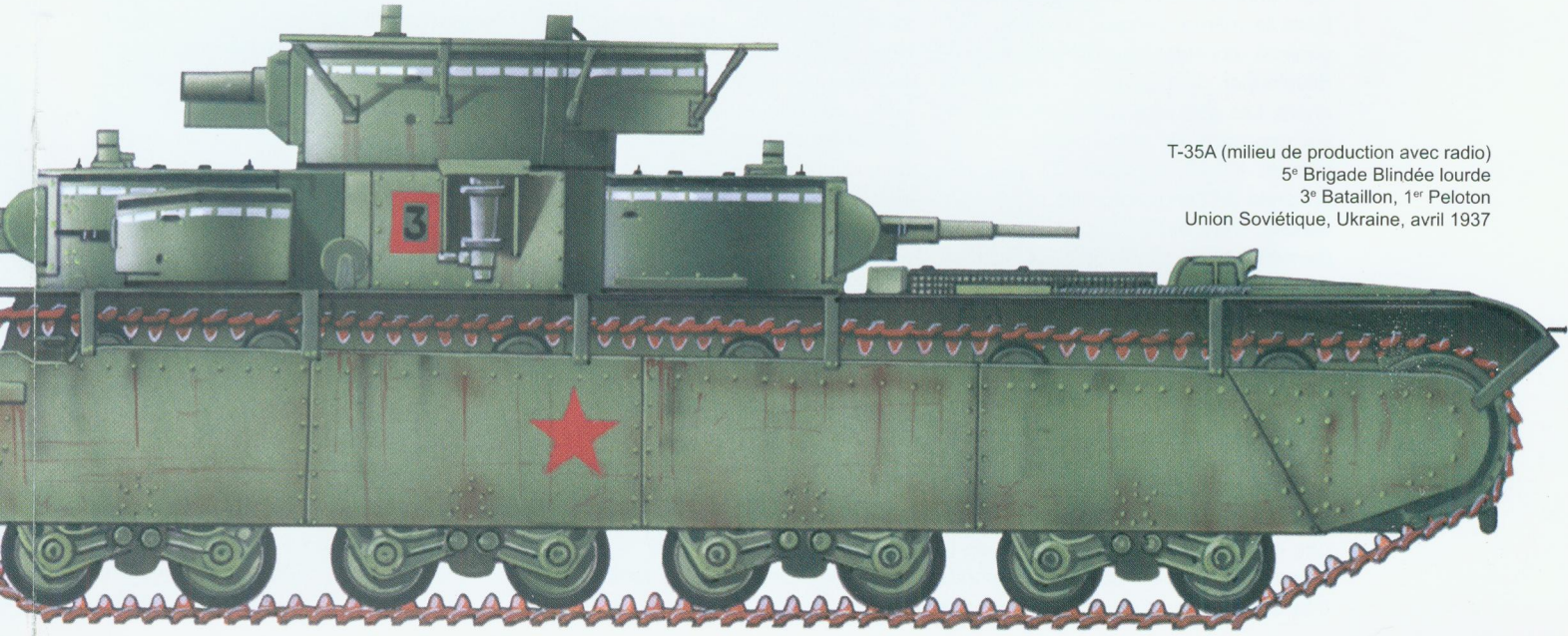




BT-2
Armée rouge, unité inconnue
Union Soviétique, Moscou, 1933

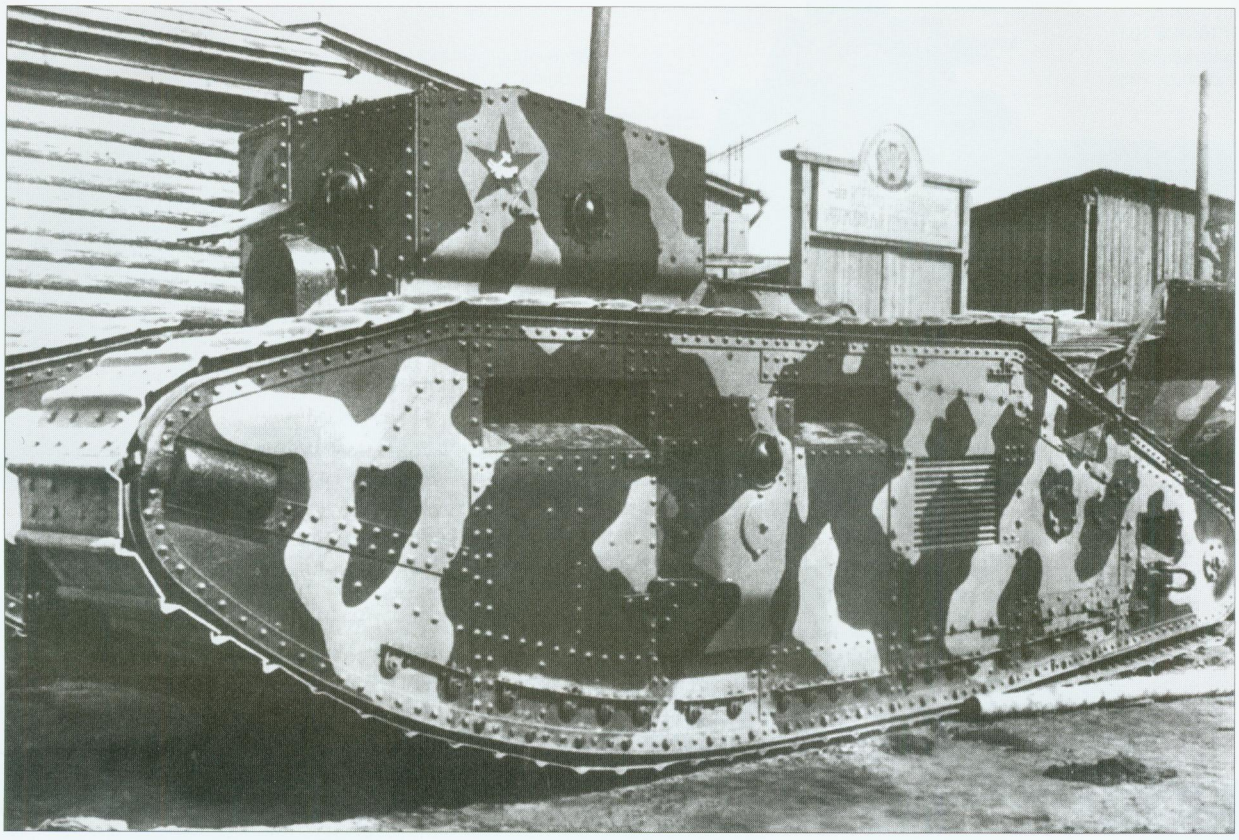


T-35A (milieu de production avec radio)
5e Brigade Blindée lourde
3e Bataillon, 1er Peloton
Union Soviétique, Ukraine, avril 1937



e

© M. Filipiuk / Batailles & Blindés, 2007



▶ Medium Tank Whippet capturé par les soldats de Lénine sur les Russes « Blancs » et exposé à Moscou au cours de l'année 1920. On s'attardera sur le camouflage élaboré ainsi que sur la marque de nationalité mêlant le marteau et la faucille. L'Union Soviétique est en train de naître dans la douleur ! Coll. Ashulariev

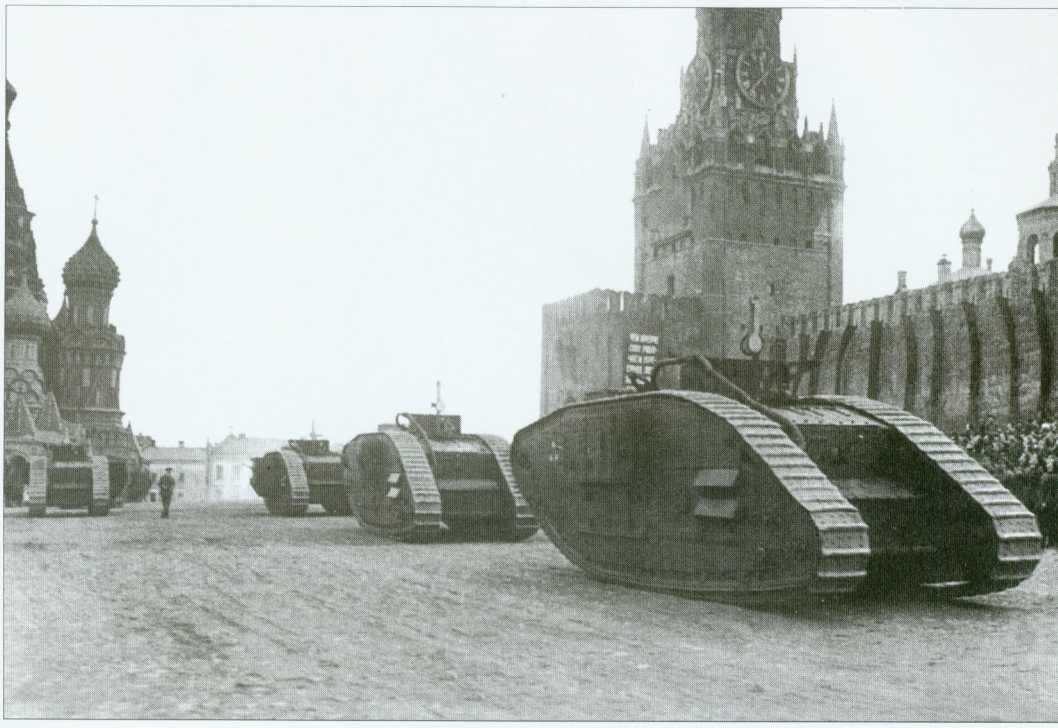
Dans ces dernières, au sein des ateliers et des bureaux d'études ou aux abords des chaînes de montage, l'incompétence est sévèrement réprimée et ceux qui n'atteignent pas leurs objectifs de production subissent un sort peu enviable ; quant aux autres, les meilleurs, il rejoignent Stakhanov au panthéon des héros modernes du communisme triomphant. En prime, comme l'Armée Rouge est la première concernée par ces efforts, des soldats sont aussi purement et simplement envoyés œuvrer dans les usines pour accélérer les cadences. Dans les faits, de nombreux sites d'armement fonctionnent comme des camps de travail, utilisant parfois la main d'œuvre dans des conditions proches de l'esclavage. Dans le même temps, un travail d'ingénierie considérable est mené pour développer de nouveaux modèles de chars. Les premiers essais débouchent sur une sorte de copie revue et corrigée du FT-17, le MS-1. Si la forme générale de l'engin rappelle ses ascendances françaises, il est incontestablement plus moderne. L'utilisation rationalisée de l'espace et l'emploi de composants compacts en diminuent le poids à 5,5 tonnes tout en conservant une bonne protection. Ces améliorations, associées à une suspension plus souple, permettent à l'engin d'atteindre une vitesse de pointe de l'ordre de 22 km/h, ce qui pour l'époque, au cœur des années vingt, est loin d'être une contre-performance. Revers de la médaille, il souffre d'un taux de pannes très élevé... Ces résultats ne sont pas à proprement parler encourageants. En fait, aucun dirigeant soviétique n'ignore que l'expertise technique fait fortement défaut dans le pays et qu'une aide occidentale est désormais indispensable pour accélérer le processus de développement des futurs blindés. Si bien que Staline et le Conseil Militaire Révolutionnaire dépensent les réserves d'or trouvées dans les coffres du Tsar pour s'adjoindre les services d'experts techniques américains et allemands. De plus, les Soviétiques, qui travaillent par le biais de commissions d'achat sillonnant le monde entier, passent maîtres dans la sélection et l'acquisition de licences de production de modèles étrangers pour en construire des copies plus ou moins améliorées dans le pays. Tous ces achats permettront à l'Armée Rouge de disposer, au milieu des années trente, d'une immense flotte de chars de bonne voir d'excellente qualité. Il convient de souligner que, sans ces « apports » extérieurs, il est pratiquement certain que la Russie n'aurait jamais possédé cette incroyable avance en matière de chars qui impressionnera tant les observateurs occidentaux pendant les grandes manœuvres de l'été 1935. En effet, n'oublions pas que, si l'effort industriel est immense, les choix des acheteurs bolcheviques sont plus que pertinents. La tankette Carden-Lloyd, qui n'a jamais été adoptée par l'Armée britannique, donnera finalement naissance à la chenillette T-27. Il en est de même pour le Vickers *6 tons* qui sera décliné dans le pays sous la désignation de T-26. Quant aux brevets de l'ingénieur américain Walter Christie, ce sont bien les Russes qui sont les premiers à en avoir détecté le grand potentiel en terme de mobilité alors que l'*US Army* s'en est totalement désintéressée. De plus, les modèles sont réétudiés et améliorés au point de vue de leur conception. Rappelons ainsi que le célèbre T-34 est le descendant direct de la série des chars rapides BT dont le premier exemplaire n'a jamais été autre chose qu'une copie du Christie *Tank T1* !

LA BATAILLE EN PROFONDEUR

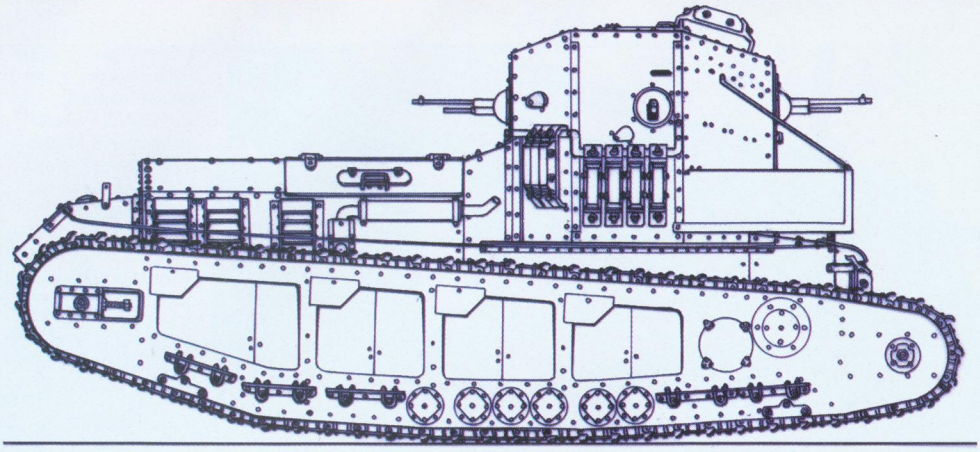
Outre ces aspects économiques et organisationnels, le développement des engins blindés est aussi conditionné par les idées qu'entretient l'Armée Rouge au sujet de la conduite de la guerre. Au milieu des années vingt, le maréchal Frunze préside une commission constituée d'anciens officiers supérieurs des deux bords – bolcheviques et blancs – ayant combattu pendant la guerre civile. Du choc de la confrontation des idées jaillissent les grandes lignes d'une doctrine sophistiquée et novatrice baptisée « bataille en profondeur ». Pour ce faire, ils étudient minutieusement les leçons de la Der des Ders et de la guerre civile. Une bataille en particulier induit leur raisonnement ; il s'agit du premier combat de chars mené par l'Armée Rouge à la gare de Zyabki le 4 juillet 1920. En effet, cet affrontement plus que tout autre démontre aux yeux des stratèges du Kremlin

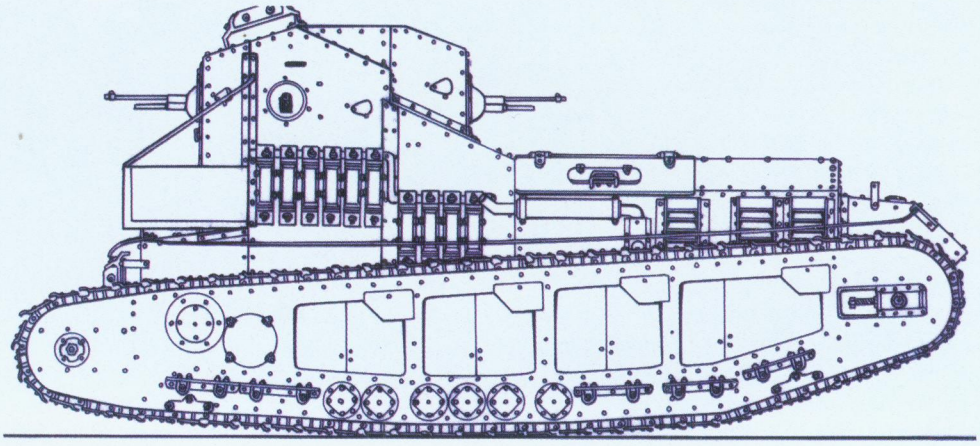
le potentiel tactique d'une attaque combinant différentes forces. Lors de cet engagement, le 2e détachement de chars, accompagné par un train blindé et une formation d'automitrailleuses, appuie la 33e Division d'Infanterie. Bien que la position fortifiée ennemie soit fortement défendue par trois lignes de tranchées successives, elles-mêmes protégées par des barbelés et garnies de nombreuses troupes, elle ne résiste pas à une attaque minutieusement préparée engageant de l'infanterie appuyée par seulement trois chars lourds. Laissons le colonel Mostovenko décrire cette opération : *« Pendant la nuit de pleine lune du 1er au 2 juillet, le détachement de chars mène une reconnaissance jusqu'à la ligne de tranchées ennemie. Ils recherchent des points de passage appropriés le long de la rivière qui entoure le périmètre de défense adverse et choisissent les routes d'attaque individuelles de chaque tank. La mission des engins est difficile. Ils sont requis pour avancer jusqu'à la tranchée à travers une plaine dégagée. Le train blindé est utilisé pour faire diversion. Un tir de préparation d'artillerie est effectué avant l'assaut. Deux heures après le début de leur opération, les chars percent les défenses. La percée achevée, la cavalerie, l'infanterie et les détachements* Avtobronie *exploitent le succès. L'ennemi est complètement contourné et commence à refluer en désordre. Les autos blindées prolongent l'action et poursuivent l'adversaire en retraite. Beaucoup de prisonniers sont faits pendant cette bataille ainsi que huit pièces d'artillerie, vingt mitrailleuses et de nombreux autres trophées.* » Forts de nombreuses expériences du même type, les Russes estiment que la clef pour percer le front ennemi, même si ce dernier est solidement retranché, réside dans l'utilisation d'une force combinant infanterie, artillerie, troupes du génie et véhicules blindés, l'ensemble devant être appuyé par l'aviation tactique. À ne pas en douter, la notion de force interarmes, qui aura un tel succès dès 1939, chemine aussi dans les cerveaux russes.

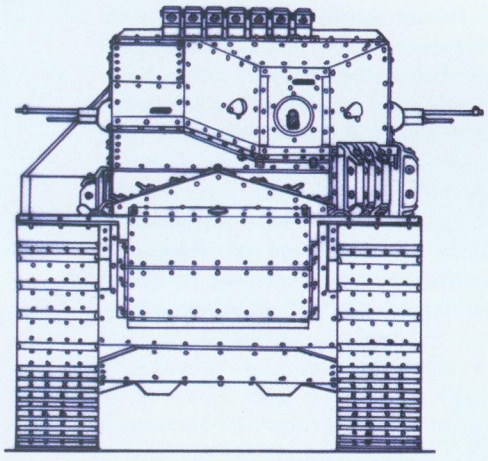
Pour Frunze et les siens, en attaquant les défenses ennemies en profondeur avec une puissance de feu concentrée et l'utilisation de troupes d'assaut, il est possible de créer une brèche et de manœuvrer sur les arrières de l'ennemi. Il s'agit là, ni plus ni moins, de la réédition légèrement revue des théories du penseur britannique Fuller, père du concept tactique qui donnera naissance au *Blitzkrieg* que les Russes auront eux-mêmes à subir, en partie, en juin et juillet 1941. Toutefois, l'idée slave va plus loin encore en incluant une dimension défensive au concept. En effet, les stratèges communistes, Frunze et son disciple Toukhatchevski en tête, affirment qu'il est possible de défendre un territoire contre une agression extérieure par une contre-attaque massive de grandes unités blindées et mécanisées.

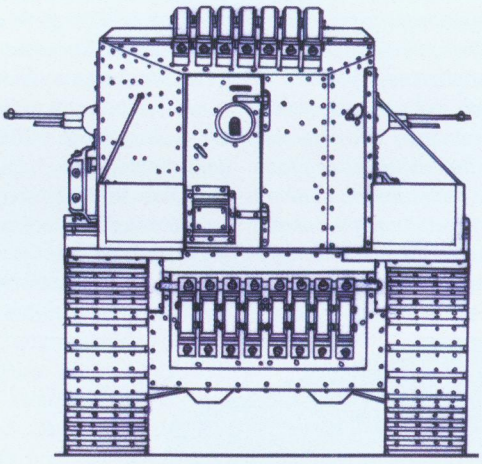


▲ et ▼ « Ricardo » défila sur la Place Rouge en 1928. La toute jeune Union Soviétique est alors en plein effort pour se bâtir une Armée Blindée Cavalerie digne de ce nom
Coll. Ashuraliev





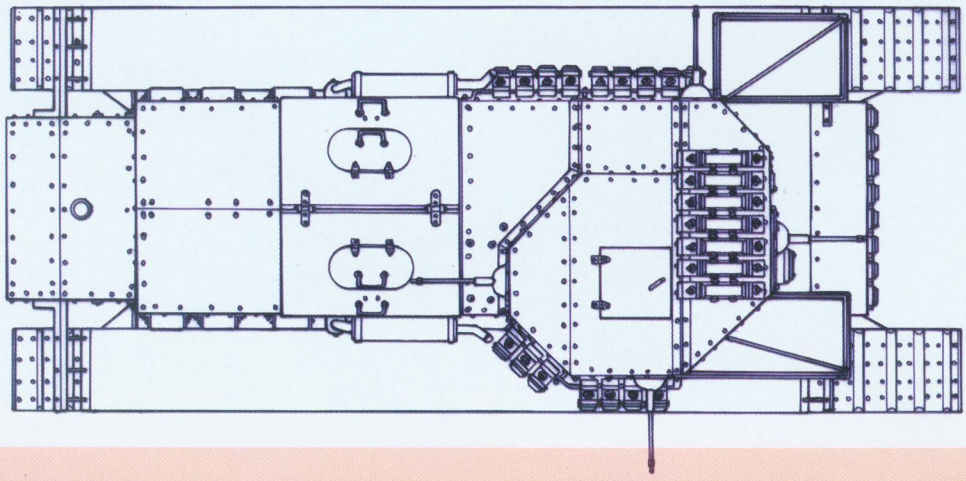


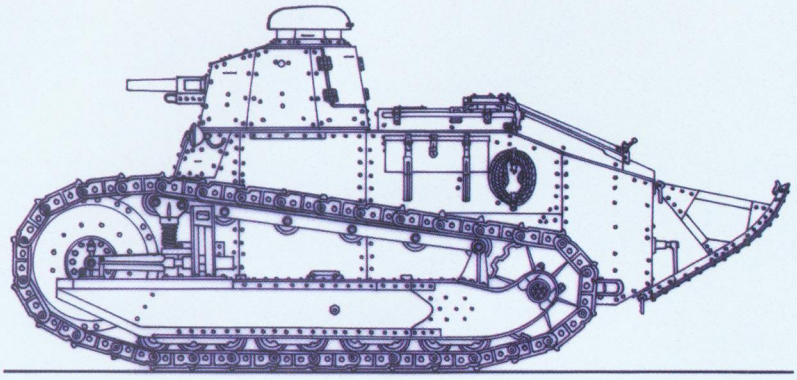


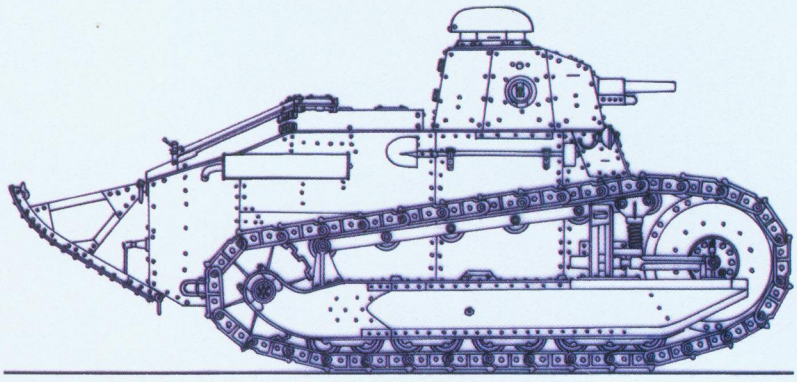
PLANS AU 1/48

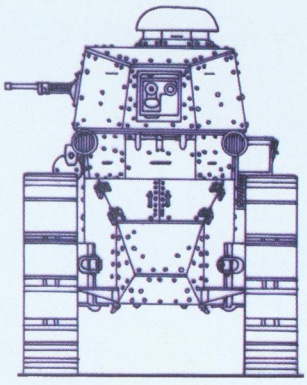
MEDIUM TANK MK. A WHIPPET

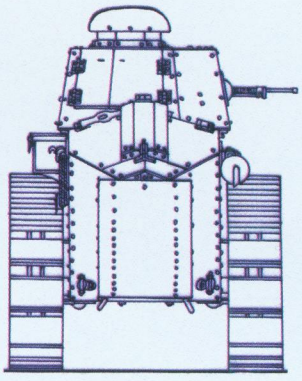
© Hubert Cance / Batailles & Blindés, 2007







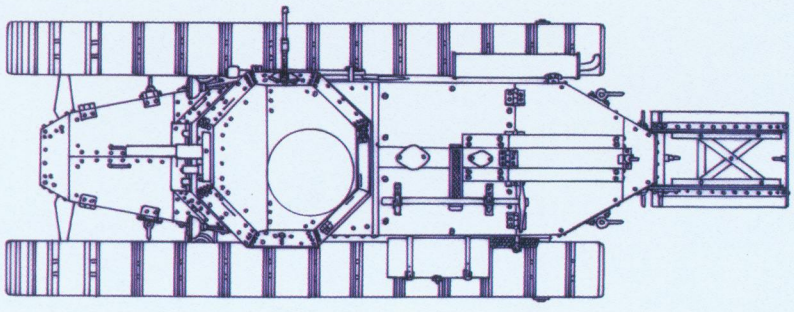




PLANS AU 1/48

RUSSKIY RENO / M / KS

© Hubert Cance / Batailles & Blindés, 2007



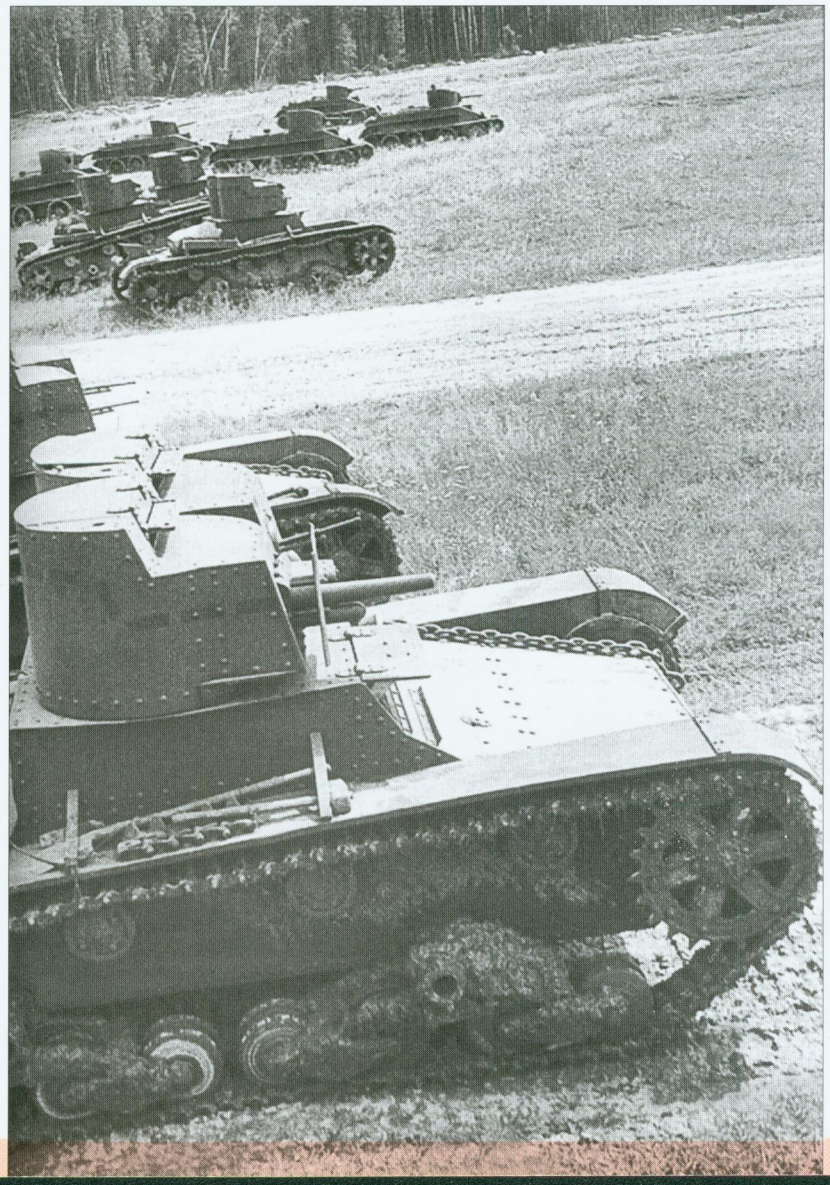
▲ Tandis que les commissions d'achat soviétiques parcourent le monde à la recherche de brevets ou bien de prototypes à acquérir tels que ceux de Walter Christie, les ingénieurs communistes planchent sur de nouveaux modèles ou l'amélioration des matériels existants. Nous sommes ici dans les locaux du bureau d'études de la Zavod de Kharkov, la célèbre KhPZ. Les hommes sont appliqués mais, au regard des normes occidentales, leurs moyens sont limités. Coll. Morozov

C'est dans cette analyse que réside la grande nouveauté de la pensée militaire russe. En joueurs d'échecs avisés, ils cherchent à parer à tout mauvais coup en établissant leur tactique avec deux coups d'avance. Ils estiment ainsi que, quelle que soit la forme de l'offensive adverse, mécanisée ou pas, la victoire ne sera pas obtenue par une résistance acharnée sur une position mais par une parade venant dans un second temps. Celle-ci a pour but de « faucher » les éléments de tête ennemis imprudemment enfoncés dans leur dispositif en les coupant de leur base arrière. Quant aux lignes de défense traditionnelles, elles poursuivent un double but : émousser l'offensive de l'attaquant et gagner du temps pour monter une contre-attaque. Le temps, l'espace, la profondeur du territoire, là encore, les Russes posent les bases de la défense élastique, stratégie qui leur a déjà été favorable lors de la guerre contre l'Empereur des Français et qui le sera de nouveau contre le *Führer* des Allemands quelques années plus tard.

DE LA THÉORIE À LA PRATIQUE

Sur le plan technique, l'autre influence directe sur la création des nouveaux matériels blindés soviétiques vient d'Allemagne. Au lendemain de la Première Guerre mondiale, l'Union Soviétique d'une part et la République de Weimar d'autre part sont perçues par le reste du monde, et en particulier par les chancelleries occidentales, comme des espèces de parias, des nations infréquentables. La première est une puissance dangereuse qui ne fait pas mystère de vouloir étendre le communisme à la planète entière, c'est du moins le point de vue de Paris comme de Londres, alors que la seconde est une nation de vaincus contrainte, lors de la conférence de Versailles organisée par les Alliés, à payer des réparations de guerre jusqu'à la fin du XX^{e} siècle et dont l'Armée est limitée à 100 000 hommes, sans chars et presque pas de canons.

Il n'est donc pas étonnant que ces deux pays, mis au banc de la société mondiale des nations, finissent par s'unir pour rechercher ensemble une issue à leur problème. Le haut-commandement allemand voit dans les grands espaces russes un lieu idéal pour secrètement développer ses premiers modèles de chars ; rappelons que lorsque Adolf Hitler arrivera au pouvoir en 1933, de nombreux projets auront soit abouti, posant ainsi les bases du réarmement du *Reich*, soit été déjà lancés par la *Reichswehr*. Quant au Kremlin, le bénéfice de l'accès de ses techniciens aux technologies allemandes est évident. La signature d'une clause secrète de collaboration militaire dans le cadre du traité de Rapallo en 1922 scelle cette « union ». Si les choses démarrent difficilement du fait du fossé idéologique qui sépare les militaires des deux pays, l'intérêt mutuel est important et les différents politiques sont rapidement mis de côté, la raison d'état primant. Dès 1926, les Allemands installent une école à Kazan. Elle devient réellement opérationnelle en 1928 quand arrivent les premiers prototypes allemands. Il s'agit de dix



▶ T-26 Modèle 1931 à double tourelle (avec mitrailleuse et canon) en manœuvre dans le district militaire de Moscou au cours de l'été 1934. Au second plan, l'on aperçoit ce qui semble bien être des BT-2, premiers chars d'une longue lignée qui débouchera dans quelques années sur la naissance du T-34. C'est durant des exercices comme celui-ci que les Soviétiques testent leur concept de « bataille en profondeur ». Coll. Ashuraliev

T-26 Modèle 1931 à l'entrainement traversant une rivière dans la région de Moscou en 1936. Coll. Ashuraliev

blindés de 18 tonnes dont cinq sont conçus par Rheinmetall et cinq par Krupp. Outre ces échanges technologiques, la collaboration porte également sur l'étude tactique et stratégique de l'utilisation du char. Plusieurs officiers généraux russes étudient dans les écoles de guerre de la *Reichswehr* tandis que de jeunes officiers sortant à peine de leurs études suivent les cours dispensés à Kazan. Cependant, l'Armée Rouge préfère entraîner ses cadres de cavalerie dans son centre de Voronej. L'arrivée d'Hitler à la chancellerie du *Reich* et son animosité contre les idées communistes mettent rapidement un terme à cette collaboration pourtant fructueuse.

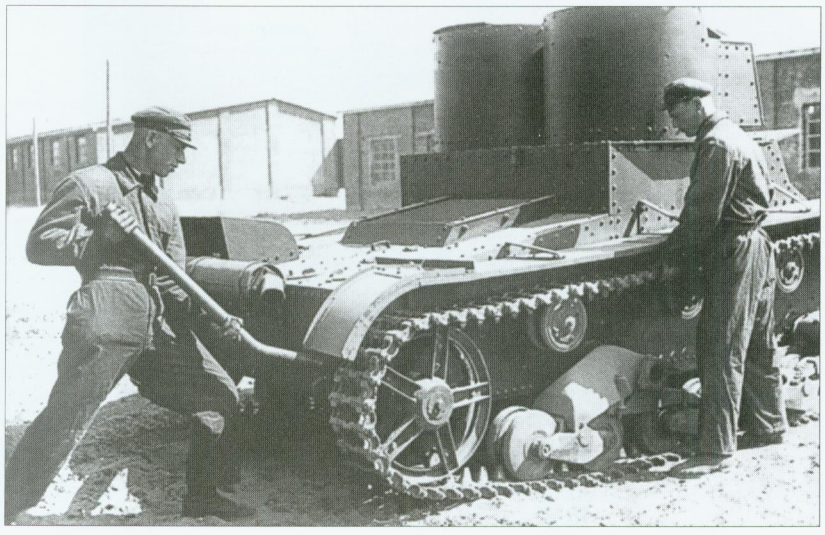
L'importance de ces échanges limités sur le développement de la pensée tactique blindée des deux pays est difficilement calculable car ils sont tous deux influencés par les pensées de Fuller et le potentiel de ses théories émises pendant la Première Guerre mondiale. La majorité des conclusions relatives à l'utilisation des chars sont d'ailleurs parallèles au sein des armées des deux nations. Ce qui peut par contre être affirmé avec certitude, c'est que pendant la période s'étalant de la fin des années vingt au début de la décennie suivante, les penseurs de l'Armée Rouge sont en ébullition. Il résulte de cette effervescence toute une série d'idées tactiques novatrices. Ces concepts ne sont pas de pâles copies de la pensée de Guderian mais font preuve d'originalité. Ils montreront leur valeur en 1943, quand l'Armée soviétique sortira enfin du marasme dans lequelle elle est plongée depuis le début de l'opération « Barbarossa ». En effet, qu'est-ce que la bataille de Koursk, si ce n'est un exemple à très grande échelle du concept de la bataille en profondeur mis au point dans les années vingt ?

À partir de 1929, suite à ces réflexions, les premières grandes unités mécanisées russes commencent à voir le jour. Elles sont conçues dans l'idée qu'elles doivent être capables de conduire des opérations offensives au cœur du dispositif ennemi, ce en totale autonomie. Une première brigade mécanisée est mise sur pied en mai 1930, dans le district militaire de Moscou. Elle est constituée de deux bataillons de chars, de deux autres de fusiliers motorisés, d'un cinquième de reconnaissance, d'une unité d'artillerie tractée et de détachements spécialisés. En terme de matériels, outre 60 chars MS-1 et 32 chenillettes, 17 automitrailleuses BA-27 complètent cet imposant parc blindé. Notons qu'une armada de 264 camions renforcés par 12 tracteurs d'artillerie chenillés ont aussi été prévus. Placé sous le commandement de Kalinovski, l'ensemble participe en Biélorussie à des manœuvres dont les enseignements retirés débouchent sur une réorganisation et un renforcement de la brigade. Celle-ci prend de l'ampleur ; le nombre de chars passe à 129 complétés par 100 chenillettes et une pléthore de véhicules divers. Quant au personnel, il atteint l'effectif de 4 700 hommes. Hormis la Grande-Bretagne, et encore, quelle nation européenne peut se targuer de disposer d'un tel outil interarmes à cette époque ?

Cependant et en dépit des efforts colossaux fournis dans le contexte du premier plan quinquennal, l'Armée Rouge souffre encore et toujours d'une pénurie de matériels blindés de qualité. En plus de ce problème numérique, il faut également signaler que les modèles expérimentaux produits n'apportent guère de réelles améliorations par rapport aux engins de la Première Guerre mondiale. Ils souffrent de pannes fréquentes, motorisation et suspensions étant leurs points faibles. Les chenilles cassent également trop fréquemment. Conséquence, au début des années trente, du fait des retards industriels accumulés, l'Armée soviétique n'est pas en mesure de mettre en oeuvre à grande échelle sa doctrine de guerre mécanisée pourtant très évoluée. Ces faits sont révélateurs du paradoxe soviétique : une pensée militaire poussée et innovante mais qui reste à l'état de théorie.

LE PROGRAMME DE CHARS 1931-32

La grande mobilité des chars et la coordination de toutes les armes qu'exige la doctrine de « la bataille en profondeur » conduisent les hiérarques de l'Armée Rouge à demander la création de nouveaux blindés. Ceux-ci commencent à apparaître vers 1932. Ils sont différenciés en quatre catégories, ce afin de remplir des rôles spécifiques. Il y a tout d'abord les chars de reconnaissance. Ils doivent nécessairement être maniables et rapides. Très légers, ils sont difficilement détectables par l'ennemi du fait de leur petitesse. Ici, c'est la mobilité qui est privilégiée au détriment de la protection et de l'armement. Il s'agit de chenillettes dont les premiers modèles sont des copies des tankettes Carden-Lloyd.



Ces mécaniciens sont en train de réviser un T-26 Modèle 1931 a prior assemblé au début de l'année 1932, car la caiss comme les tourelles sont rivetées. Nous sommes près de Moscou, durant l'été 1934. Coll. Ashuraliev

▶ T-26 Modèle 1931 photographié en 1934 ; l'armement est mixte, mêlant canon et mitrailleuse. L'antenne cadre traduit bien entendu la présence d'une radio à bord, en l'occurence un émetteur de type 7N. Coll. Ashuraliev

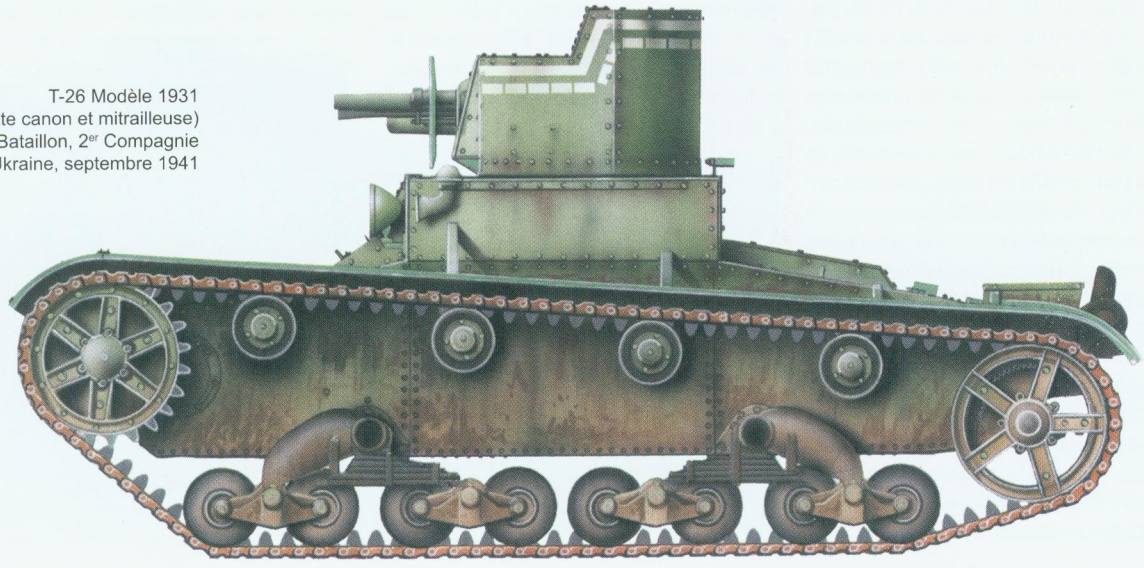
Pour accroître leur efficacité et les dégager des contraintes du terrain, l'aspect amphibie est étudié, ce qui donnera naissance aux T-37 et consorts, dont le T-40.

La deuxième catégorie d'engins est constituée de chars lourds ou chars de rupture. Leur mission consiste à percer le dispositif ennemi en collaboration avec l'infanterie, en annihilant les nids de mitrailleuses, en réduisant les fortifications de campagne et en engageant les chars adverses. Ils doivent être capables de progresser à bonne allure sur des terrains difficilement praticables ou bouleversés par les duels d'artillerie. Leur taille est imposante, en particulier la longueur afin qu'ils puissent facilement franchir fossés et tranchées. Ils sont fortement blindés et armés de canons de calibre suffisant pour la lutte antichar. En dépit de leur masse imposante, des réservoirs additionnels leurs permettent de bénéficier d'une grande autonomie. Au-delà des chars multitourelles comme les T-28 et T-35, cette catégorie de chars concerne aussi les puissants KV-I.

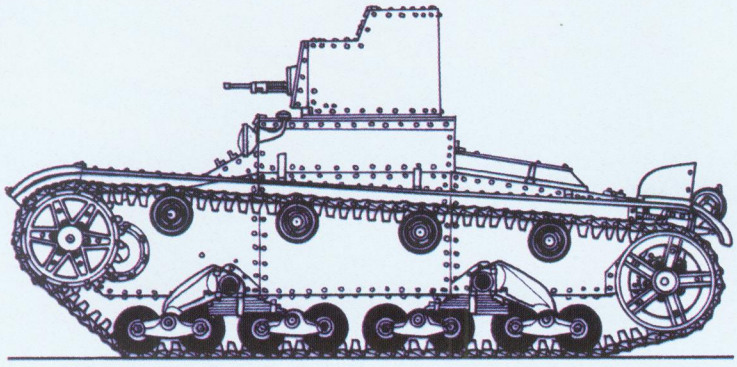
Les tacticiens soviétiques ont anticipé, bien avant leurs homologues occidentaux, la nécessité de rapidement progresser dans la profondeur à la suite de la rupture du front ennemi, ce dans le but d'éviter que ce dernier n'ait le temps de se ressaisir sur une nouvelle ligne ; on parle ici d'exploitation. Dans le concept de la « bataille de profondeur », des chars spécialisés sont sensés s'élancer derrière le front ennemi pour disloquer et cisailler ses arrières. Des chars rapides, ou « *Bystrokhdnii Tank* » en russe, sont conçus pour remplir ce rôle. Ils sont dotés d'un rapport poids / puissance exceptionnel pour l'époque. La suspension de type Christie, développée aux États-Unis et importée en Union Soviétique pour une poignée de dollars, leur permet de se mouvoir avec une grande célérité. La vitesse est leur caractéristique principale. Le blindage est léger, l'idée étant de parier sur la mobilité ; en somme, la vitesse devrait mettre le char à l'abri des coups ennemis. Mieux connue sous le nom de BT, cette série de modèles numérotés de 1 à 7 finira par jeter les bases conceptuelles du célèbre T-34.

Pour faciliter l'ensemble des opérations, des véhicules du génie sont aussi mis en production. Ils sont basés sur les mêmes châssis que les principaux engins de combat pour d'évidentes raisons de standardisation ; évidentes pour les Soviétiques mais une fois encore pas pour les Européens de l'Ouest, Allemands compris, qui vont se disperser dans de vastes gammes de matériels dont les organes mécaniques ne seront pas toujours compatibles. Ces machines emportent des pièces d'artillerie, des lance-flammes, des dispositifs de dispersion de gaz de combat ou encore des ponts.

T-26 Modèle 1931
(avec armement mixte canon et mitrailleuse)
Unité inconnue, 2e Bataillon, 2er Compagnie
Union Soviétique, Ukraine, septembre 1941



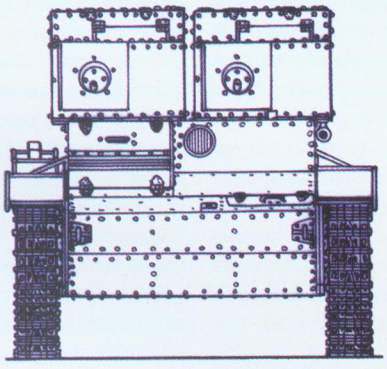
© M. Filipiuk / Batailles & Blindés, 2007

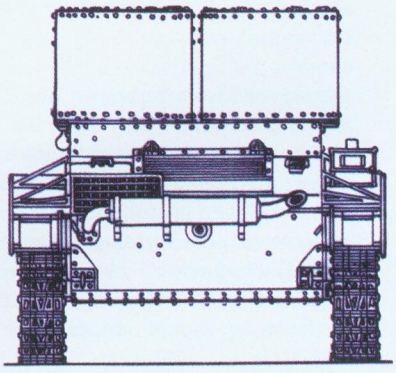


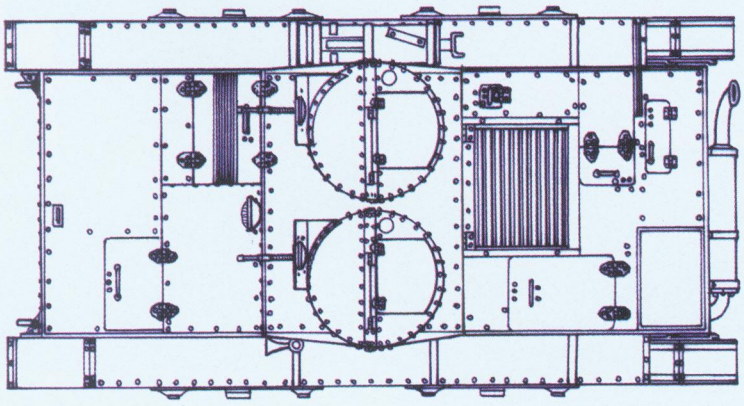
PLANS AU 1/48

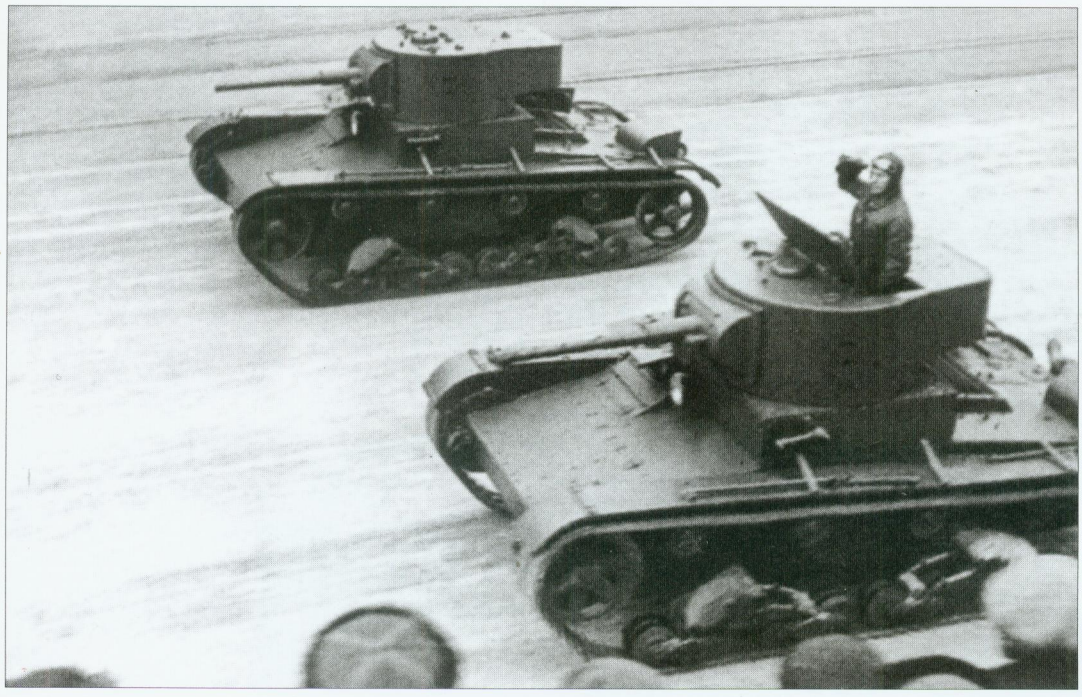
T-26 MODÈLE 1931

© Hubert Cance / Batailles & Blindés, 2007









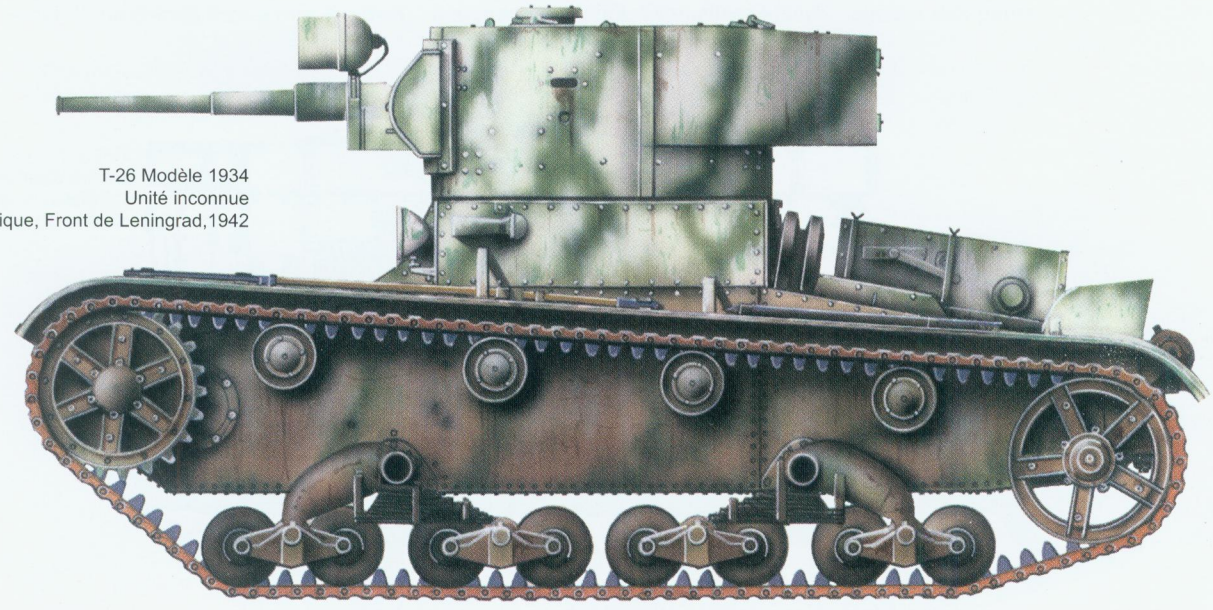
▲ T-26 Modèle 1934 paradant dans les rues de Khabarovsk en novembre 1935.
Coll. Ashuraliev

Viennent ensuite les automitrailleuses principalement utilisées pour les communications et la reconnaissance avancée. Ces voitures blindées sont capables de parcourir des distances de l'ordre de 300 kilomètres, ce qui leur donne une capacité de pénétration d'environ 150 kilomètres dans le dispositif ennemi.

UNE ARMÉE EN AVANCE SUR SON TEMPS ?

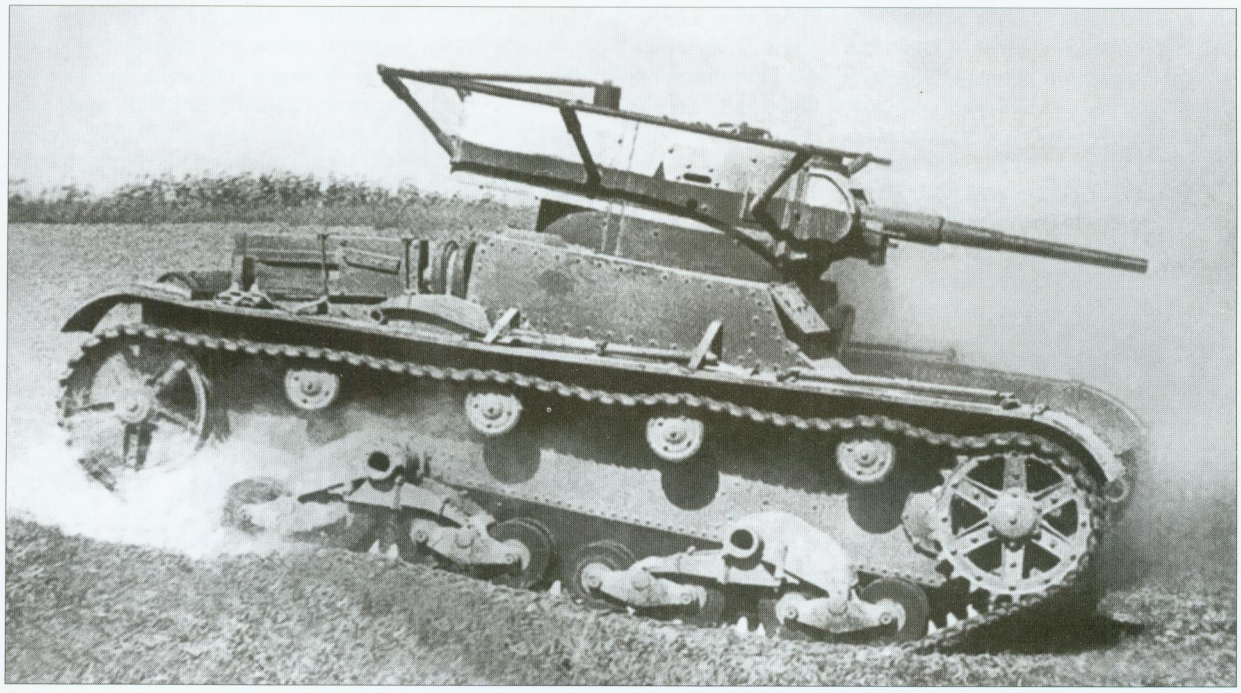
On le voit, le programme des chars soviétiques lancé en 1932 est une réponse parfaitement étudiée pour coller aux besoins conceptuels de « la bataille de profondeur ». Comparativement aux autres nations, dont le développement des nouveaux chars est totalement chaotique et pour le moins inapproprié aux besoins de leurs forces armées, le plan soviétique tranche par sa planification et son intégration dans un cadre militaire global. Néanmoins, il existe un effet pervers à cet accroissement du parc blindé, effet qui prend racine dans la problématique de l'entraînement du personnel et dans les difficultés liées au manque de fiabilité des engins. Ainsi, la maintenance pour entretenir un char dans l'Armée Rouge peut requérir jusqu'à 70 hommes (sous-traitants compris), ce qui est particulièrement élevé par rapport aux 30 à 40 hommes requis pour la même tâche dans les Armées britannique et française. Du fait du nombre important d'engins en service en Russie à cette époque, la demande de mécaniciens est gigantesque. Or leur nombre est limité ; rappelons que, vingt ans plus tôt, le pays était essentiellement agraire et que les techniciens n'étaient pas légion. Aussi un immense plan de formation est-il mis en place.

À la fin de ce programme, les progrès sont considérables. Le Corps Blindé de l'Armée Rouge impressionne vivement les observateurs étrangers lors des manœuvres estivales de 1935. Parmi ceux-ci, il y a un certain Heinz Guderian qui commence seulement à mettre en place des formations blindées dans une Allemagne en plein réarmement. Dans l'un de ses articles paru dans une revue militaire allemande, il écrit les lignes suivantes : « *Les Russes possèdent les meilleurs modèles étrangers en terme de chars et de camions. Ils ont acheté des licences chez Ford, Carden-Lloyd, Vickers, Renault et Christie et les ont adaptés à leurs propres besoins. Ils ont produit leurs meilleurs et plus modernes véhicules motorisés en masse. Ils ont entraîné leurs troupes parfaitement pour les utiliser et ils ont adapté leurs objectifs tactiques aux capacités de leurs unités... 10 000 chars, 150 000 tracteurs et plus de 100 000 véhicules militaires de types variés propulsent l'Armée Rouge à la tête de l'Europe en terme de motorisation. La Grande-Bretagne et la France sont laissées loin derrière.* » Cet avis autorisé allemand est corroboré par celui du Général Loizeau, alors chef de la mission militaire française en Russie : « *En ce qui concerne les chars, je pense que nous devrons mettre l'Union Soviétique à la première place. L'Armée Rouge possède un arsenal complet de tanks de toutes les tailles et de tous les types, en partant de la chenillette rapide et en terminant par les lourds croiseurs terrestres. Cela ouvre de*



T-26 Modèle 1934
Unité inconnue
Union Soviétique, Front de Leningrad,1942

© M. Filipiuk / Batailles & Blindés, 2007



◀ T-26 Modèle 1935 de commandement équipé d'une radio photographié lors des grandes manœuvres estivales de 1935 près de Kiev. On notera la bande de couleur blanche couvrant la partie supérieure de la tourelle ; s'agit-il d'un signe d'identification pour les aviateurs ou bien une marque signalant un char de commandement ? Coll. Ashuraliev

grandes possibilités pour des opérations variées et pour la collaboration de toutes les armes possibles. »

Pendant les années 1936 et 1937, l'Arme Blindée soviétique est organisée selon quatre grands schémas organisationnels. Les corps « motomécanisés » : au nombre de sept, ils totalisent chacun 500 chars. Distribués en plusieurs bataillons, ils sont utilisés en appui des formations d'infanterie. Viennent ensuite les brigades « motomécanisées » : composées chacune de deux bataillons de chars, un autre de chars légers et deux autres de mitrailleuses. Elles intègrent une innovation qui deviendra célèbre : un bataillon d'infanterie transportée par les tanks à raison de sept fantassins par engin. La brigade mécanisée est quant à elle composée de trois bataillons chacun équipé de 32 BT, un quatrième groupement dévolu aux tâches de reconnaissance englobe 19 chenillettes T-37 et 24 automitrailleuses BA-20. Le tout est complété par une unité de mitrailleuses montée sur camions. *In fine*, les brigades de chars complètent le tableau. Celles-ci sont constituées de quatre bataillons de 32 chars moyens de type T-28. Pour être complet, il faut ajouter que les divisions de cavalerie montée incorporent un régiment mécanisé aux côtés des cavaliers traditionnels. Ces formations, héritées d'une époque glorieuse mais totalement dépassées, sont sensées flanc-garder les brigades mécanisées dans leurs mouvements d'enveloppement.

Si l'ensemble paraît idyllique, il pèche néanmoins par plusieurs défauts. Les unités motorisées sont organisées selon une structure bien trop complexe. Les différentes armes ne sont pas placées sous un commandement unifié qui pourrait le cas échéant former des groupements de combat en fonction des situations données. Au contraire, elles sont assignées à l'avance aux différents corps ou armées qui peuvent les utiliser à leur guise.

UN GÉANT DÉSÉQUILIBRÉ

Il est indéniable que l'Armée Rouge possède en 1935 la plus efficace des organisations blindées jamais mises sur pied. Elle est en avance sur les autres nations en terme de concept tactique, de coopération interarmes et de mécanisation. Cependant, dès la guerre russo-finlandaise et lors de l'opération « Barbarossa », elle se révélera déficiente. Les causes de cette déchéance sont multiples.

Il y a tout d'abord les enseignements de la guerre d'Espagne qui débouchent sur des conclusions pour le moins incorrectes. Effectivement, en 1937, pour accompagner quelques chars et leurs équipages de « volontaires », un certain nombre d'officiers soviétiques est envoyé en tant que conseillers au sein de l'Armée républicaine. Ils en reviennent avec la conviction que les principes de « la bataille en profondeur » ne sont pas valides. Ils en veulent pour preuve que, hormis dans le cas d'un combat de rues, les positions défensives ont toutes été submergées par la pression exercée sans relâche par l'utilisation combinée de l'artillerie, de l'infanterie et des chars. La victoire de Franco n'a nulle part été obtenue par une percée en profondeur. Le Général Pavlov, l'expert en chars envoyé en Espagne, rapporte à Staline que les blindés ne peuvent à eux seuls jouer un rôle déterminant sur le champ de bataille ; il recommande

▼ Colonne de T-38 dans le secteur de Nevskaya en septembre 1942. Ces chars amphibies étaient organisés en bataillons légers autonomes. DR

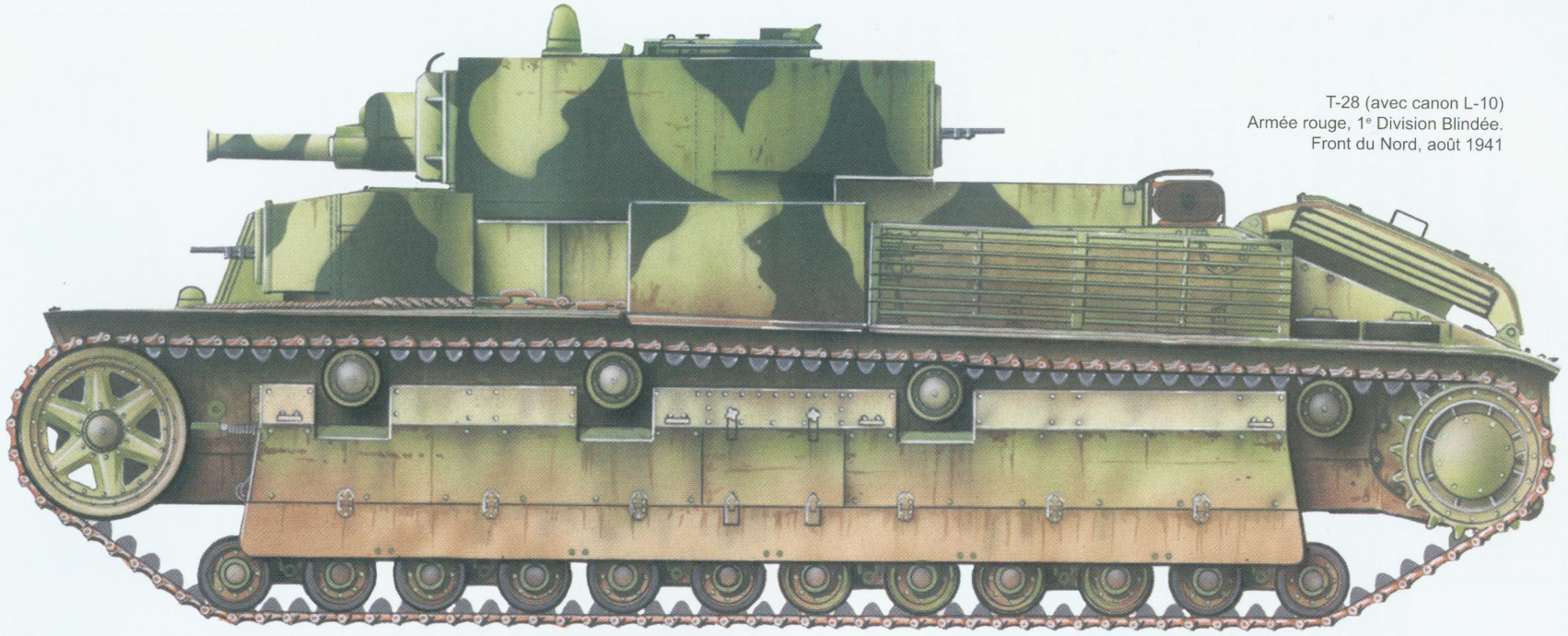
donc que les bataillons de chars soient distribués dans les unités d'infanterie en tant qu'appui rapproché. Toukhatchevski réplique, avec raison, qu'il est impossible de mêler de l'infanterie non motorisée et des chars sans perdre l'immense bénéfice de leur mobilité.
C'est alors que la terreur hystérique des purges staliniennes se déclenche. La majorité des officiers, à commencer par les plus talentueux, sont exécutés. Ceux qui se sont intéressés pour des raisons professionnelles aux idées de la guerre de mouvement exposées par Fuller et de Liddell-Hart se voient critiqués et mutés... en Sibérie, dans le meilleur des cas ! Ils ne sont pas stigmatisés pour leurs prises de position sur le plan tactique mais sur le fait qu'ils défendent des idées venues d'Occident et donc des thèses consi-

▶ Des T-38 défilent devant un parterre d'officiers soviétiques. Ce char amphibie, aussi désigné T-28 M-2 « léger », remplace dès 1936 le T-37 sur les chaînes de production. Armé d'une mitrailleuse DT de 7,62mm, ce petit blindé de 2,7 tonnes peut facilement s'affranchir des multiples cours d'eau qui sillonnent la Russie. Cette faculté lui donne une valeur tactique sans précédent en comparaison des autres chars dépendant des ouvrages d'art ou des troupes du génie. Une valeur à toutefois relativiser si l'on considère son faible blindage de 10mm. Grâce à une hélice située à l'arrière de la caisse, il peut se déplacer à une vitesse de 6 km/h... quand le courant n'est pas trop fort ! Coll. Ashuraliev

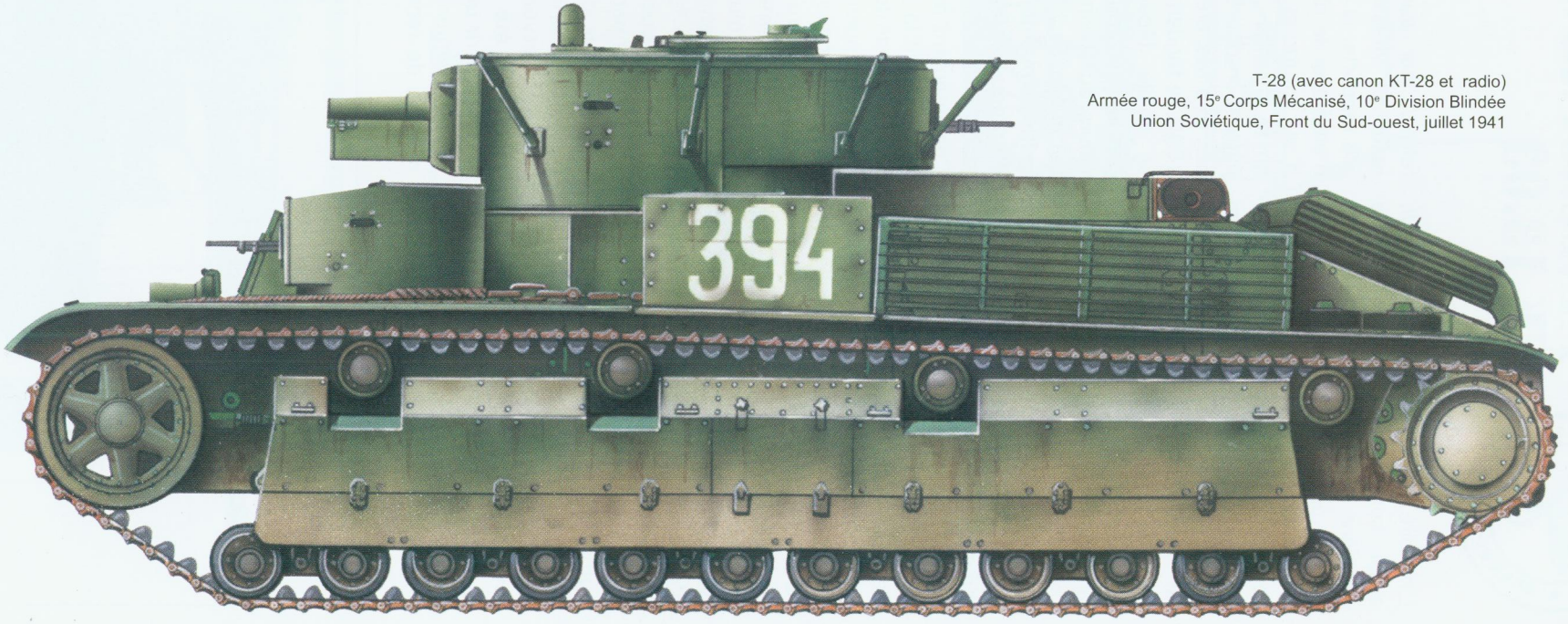
dérées comme anti-révolutionnaires, bourgeoises et incompatibles avec une société marxiste. Toukhatchevski, le véritable architecte de l'Arme Blindée soviétique, disparaît dans la tourmente sans qu'il n'ait pu affiner ses idées quant à l'emploi du char revu à la lueur de l'expérience espagnole !
Pour trancher cette question, en juillet 1938, une commission spéciale se réunit sous la présidence du représentant du Commissaire du Peuple à la Défense Kulik afin d'examiner les conclusions des opérations en Espagne. Suite à ces enseignements, Pavlov, entre-temps devenu responsable de l'organisation des troupes mécanisées, dépose ses conclusions. Il met en exergue la difficulté de coordonner les grandes unités mobiles. Notons qu'à cette époque, hormis quelques exceptions, les unités blindées russes sont encore dépourvues de radios. Il finit par convaincre Staline de dissoudre les grandes unités mécaniques. C'est chose faite le 21 octobre 1939 quand le corps mécanisé disparaît pour être transformé en divisions motorisées. Prévues pour être utilisées de concert avec l'infanterie à pied, chacune d'entre-elles dispose de 275 chars (258 BT et 17 T-38 ou T-40), 49 automitrailleuses, 98 pièces antichars et 11 650 hommes. Ainsi, après avoir été avant-gardistes, les chefs de l'Armée Rouge se retrouvent au même niveau que leurs homologues français qui, bien que « bourgeois et réactionnaires », professent avec la même verve leur dégoût pour la guerre de mouvement que le petit père des peuples ! L'immensité de cette bévue ne pourra être mesurée qu'en mai 1940, quand la fantastique progression des troupes blindées allemandes démontrera d'une manière éclatante la justesse des idées de Fuller.
En dépit des purges staliniennes, la conception de chars continue. Les ingénieurs ne sont que relativement peu perturbés par la terreur qui secoue principalement la hiérarchie militaire. Ils continuent donc leur travail en prenant en compte les éléments techniques ayant émergé lors de la guerre civile espagnole. La menace de l'augmentation des calibres des canons antichars est prise en compte. Il en résulte une modification considérable des spécifications techniques prévalant pour l'ingénierie des nouveaux matériels. Les blindages doivent être plus épais, à l'épreuve des armes de 37mm ; l'armement aussi doit être revu. Les Allemands tirent les mêmes conclusions et savent dès cette époque que leurs *Panzer I* et *II* seront bientôt irrémédiablement dépassés. Aussi, dès 1938, Staline, qui affiche un intérêt qui ne sera jamais démenti pour le développement des chars, rencontre Kotin et Morozov, les deux principaux chefs de projets en charge de la question. Le locataire du Kremlin insiste pour que les blindages soient renforcés, que la taille des tourelles soit réduite et que les chenilles soient améliorées. Il demande également que les nouveaux engins soient supérieurs à leurs contemporains occidentaux en termes de puissance de feu, protection et mobilité. Il préconise en outre que le rayon d'action soit adapté aux opérations à longue distance. Sur la base de leur maîtrise technique durement acquise et sur celle des idées de Christie pour les suspensions, les ingénieurs soviétiques jettent les bases du T-34. En attendant les stratèges de l'Armée Rouge comptent sur le nombre de leurs engins pour remédier au vieillissement des T-26, BT et autres T-28 et T-35, ces derniers apparaissant alors comme des anachronismes roulants.
C'est donc une Arme Blindée russe en complète réorganisation qui sera jetée dans la Grande Guerre Patriotique. La Russie soviétique ne s'en relèvera que de justesse, devant Moscou. Les idées de feu Toukhatchevski seront par la suite remises au goût du jour, ressortant du chaudron de la bataille. Alliées à une armada de chars de nouvelle génération, elles formeront un redoutable point blindé qui mettra à mal la *Wehrmacht* à partir du second semestre 1943.

UNE ÉVOLUTION PARADOXALE

L'évolution de l'Armée Rouge pendant l'entre-deux-guerres est paradoxale. D'un côté, il y a des officiers capables de se projeter dans l'avenir, d'imaginer, bref des intellectuels talentueux, qui développent l'une des doctrines les plus sophistiquées jamais pensées pour l'utilisation des engins blindés et des chars en particulier. Pour mettre en œuvre ces idées, une immense flotte de chars est créée ; elle est en partie équipée d'engins qui, techniquement, comptent parmi les plus en avance de l'époque. Peu après, les purges de Staline et la commission Kulik la transforment en un outil complètement vidé de ses capacités opérationnelles. Les officiers les plus expérimentés disparaissent pour être remplacés par d'autres. Ayant suivi des formations lacunaires, ceux-ci sont incapables de maîtriser la portée de la pensée de Toukhatchevski. L'Armée Rouge pèche d'avoir eu raison trop tôt. Au printemps 1941, elle sera surprise en pleine modernisation d'un parc blindé qui se sera révélé déficient pendant la guerre russo-finlandaise. Tous ces éléments peuvent expliquer en partie l'effondrement initial des Soviétiques. Néanmoins, dès l'été 1943, les idées qui prévalaient dans les années trente sont enfin exploitées avec une indéniable maîtrise lors de la bataille de Koursk. Elles permettent de rendre l'initiative aux Russes et de contraindre l'Allemagne à la défensive, ce jusqu'en mai 1945. ■



T-28 (avec canon L-10)
Armée rouge, 1e Division Blindée.
Front du Nord, août 1941



T-28 (avec canon KT-28 et radio)
Armée rouge, 15e Corps Mécanisé, 10e Division Blindée
Union Soviétique, Front du Sud-ouest, juillet 1941

© M. Filipiuk / Batailles & Blindés, 2007

PANZERSPÄHWAGEN II (5CM) « LUCHS » VK 13.03

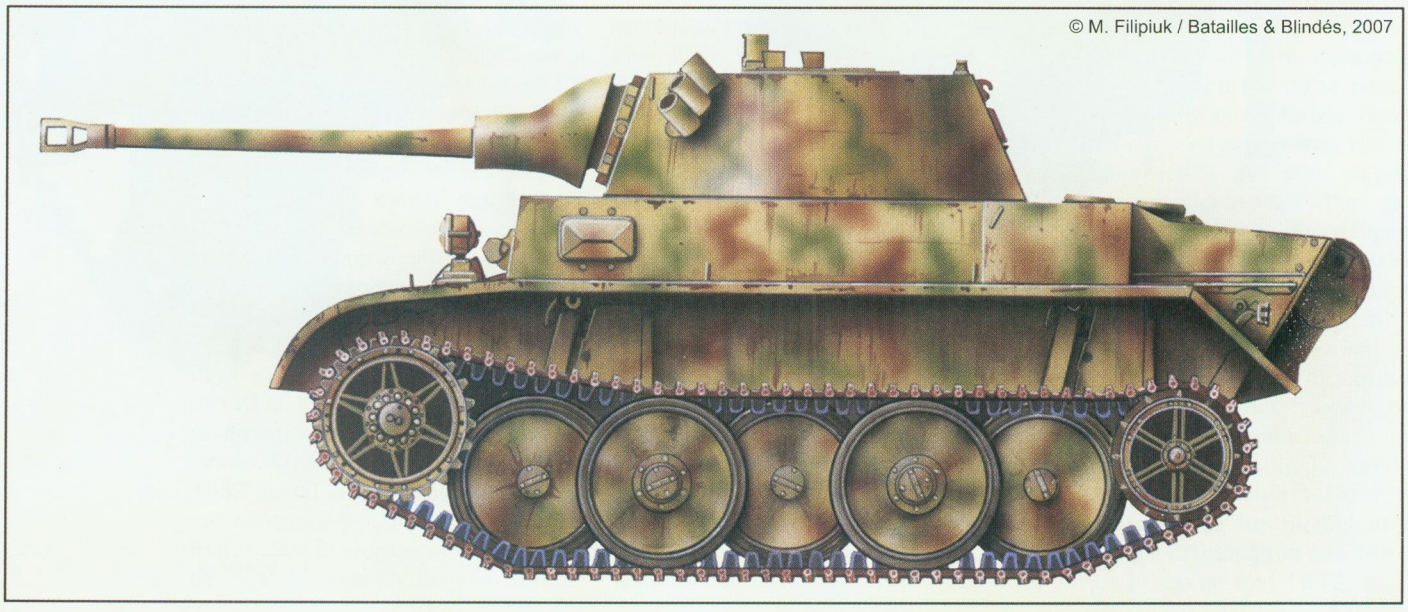
L'histoire du *Panzerspähwagen II*, aussi connu dans la terminologie guerrière allemande sous la désignation de prototype *VK 13.03*, débute en septembre 1939, quelques jours seulement après le déclenchement des hostilités par la Wehrmacht en Pologne. Forts des premiers rapports de combat des *Panzer-Divisionen*, c'est en effet à cette époque que les responsables du *Heeres Waffenamt* lancent un appel d'offres auprès des firmes industrielles spécialisées dans les engins de combat. Le dossier du *VK 13.03* est confié à MAN pour ce qui concerne le châssis, tandis que le design du compartiment de combat et de la tourelle échoue à Daimler-Benz. Ce choix n'est pas un hasard car, en 1938, ces deux sociétés avaient déjà été à l'origine d'un essai de modernisation du *Panzer II* visant à le faire passer du statut de char léger à celui d'engin de reconnaissance. Baptisé *VK 9.01* ou *Panzer II neuer Art* (*nA*), ce dernier n'avait finalement jamais été produit en série pour le compte de l'Armée.

C'est donc logiquement que les bureaux d'études MAN et Daimler-Benz partent de la plateforme du *Panzer II*. La motorisation repose sur un bloc-propulseur éprouvé puisqu'il s'agit du Maybach HL 45 développant environ 150cv à 3 800t/mn. Il s'agit d'un 6 cylindres en ligne essence refroidi par eau. Accouplé à une boîte de vitesses semi-automatique à 8 rapports, le Maybach est capable d'emmener le char à plus de 60km/h sur route et 30 km/h maximum en tout terrain. C'est du moins une évaluation qui restera toute théorique car, lors des premiers essais de la fin 1940, le tandem moteur-transmission se révèle décevant et surtout très fragile. Pour régler ce souci, les ingénieurs du *Reich* décident de conserver le Maybach mais de remplacer la boîte semi-automatique par un SSG-48 produite à Friedrichshafen dans les ateliers de la Zahnradfabrik.

Correctement assis sur des chenilles relativement larges (36cm) au regard des standards de l'époque et jouissant d'un ratio poids/puissance confortable (15cv/tonne), le *VK 13.03* mécaniquement revu et corrigé fait preuve d'une excellente mobilité. Il est ainsi capable d'évoluer à pleine vitesse sur un terrain chamboulé, de franchir des tranchées de 1,5 mètre de large, de passer des gués de 1,4 mètre et de grimper des pentes d'une inclinaison de 30°. Par contre, son équipage de 4 hommes est à l'étroit, d'autant que le réservoir d'essence a volontairement été surdimensionné ; il s'agit d'offrir une autonomie confortable à l'engin compte tenu de sa mission de reconnaissance. Ainsi le *VK 13.03* est-il capable de couvrir plus de 275 kilomètres sur route et 170 en tout terrain.

Sur le plan de la protection, le tableau est moins brillant puisque le blindage n'atteint que 30mm d'épaisseur dans sa zone la plus conséquente. Logique car l'on a souhaité que la machine soit relativement légère, peu gourmande en carburant et dotée d'une bonne mobilité. Le VK *13.03*, que l'on commence aussi à appeler « Luchs » parmi les ingénieurs comme les militaires, devra assurer sa protection en se tenant à l'écart des chars ennemis et en jouant sur sa rapidité. Enfin, comme de juste, l'engin est largement pourvu en moyens radios avec notamment un *FuG 12* à longue portée.

À l'été 1941, le *Waffenamt* passe commande à MAN pour 250 exemplaires du « Luchs ». En juillet 1942, alors que la production a débuté depuis peu, le total des commandes passe à 800 exemplaires, sachant que les 100 premières machines seront armées d'un *2cm* puis, ensuite, d'un *5cm KwK L/60* installé dans une tourelle identique à celle qui équipera la série des « Puma ». Ce projet restera à l'état de projet et le « Luchs *5cm* » ne verra jamais le jour suite à une décision prise par le *Führer* en février 1943.

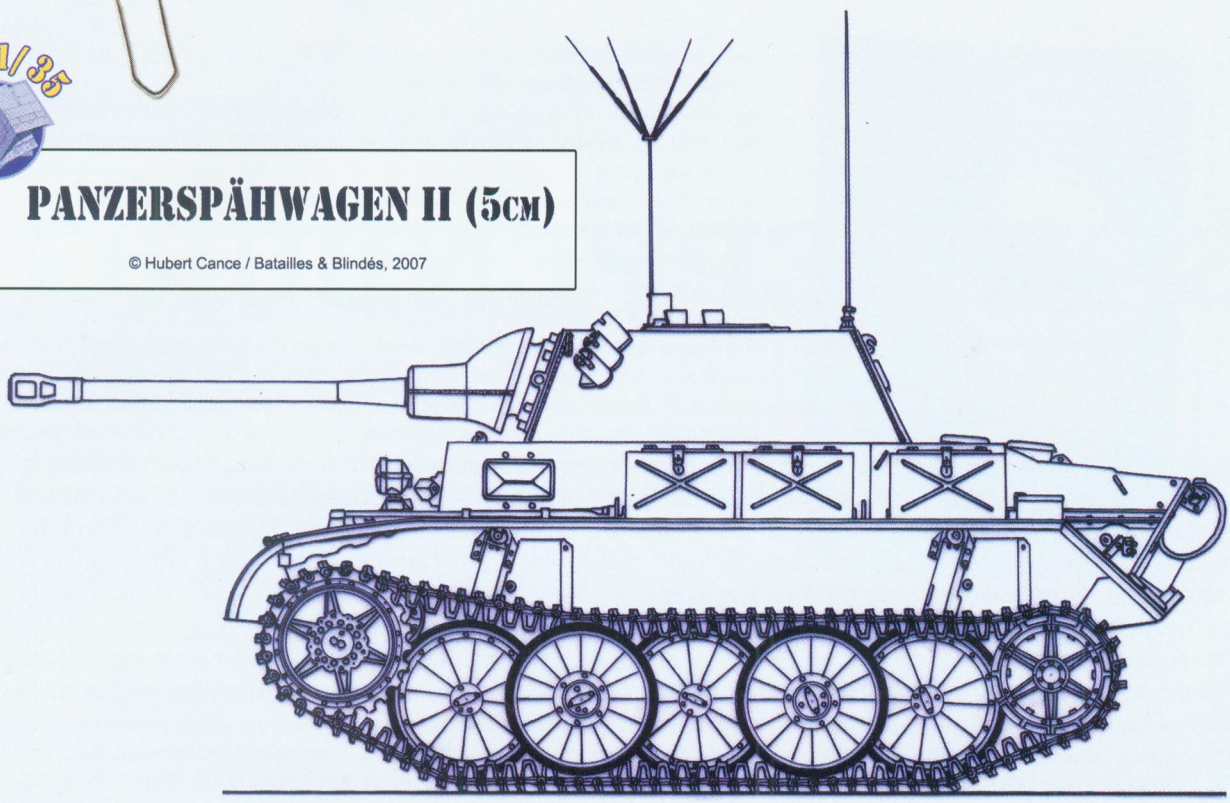


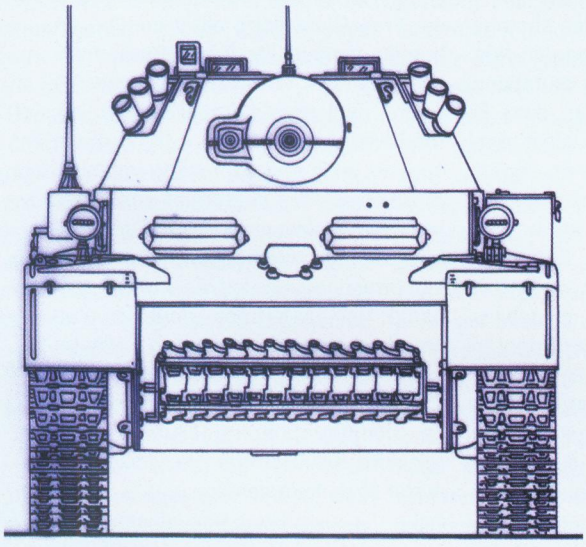
© M. Filipiuk / Batailles & Blindés, 2007

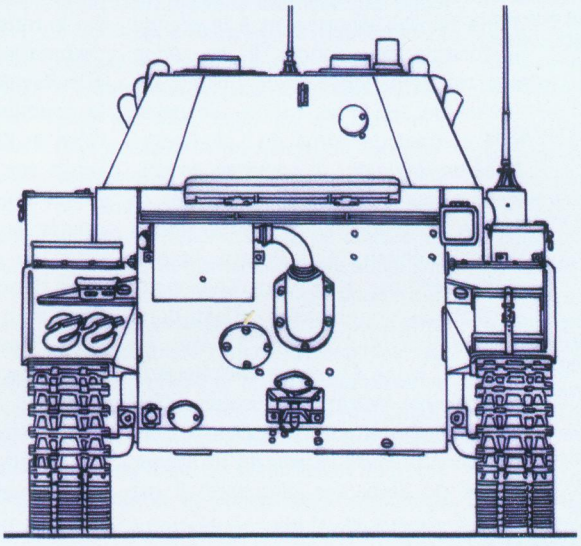
PLANS AU 1/35

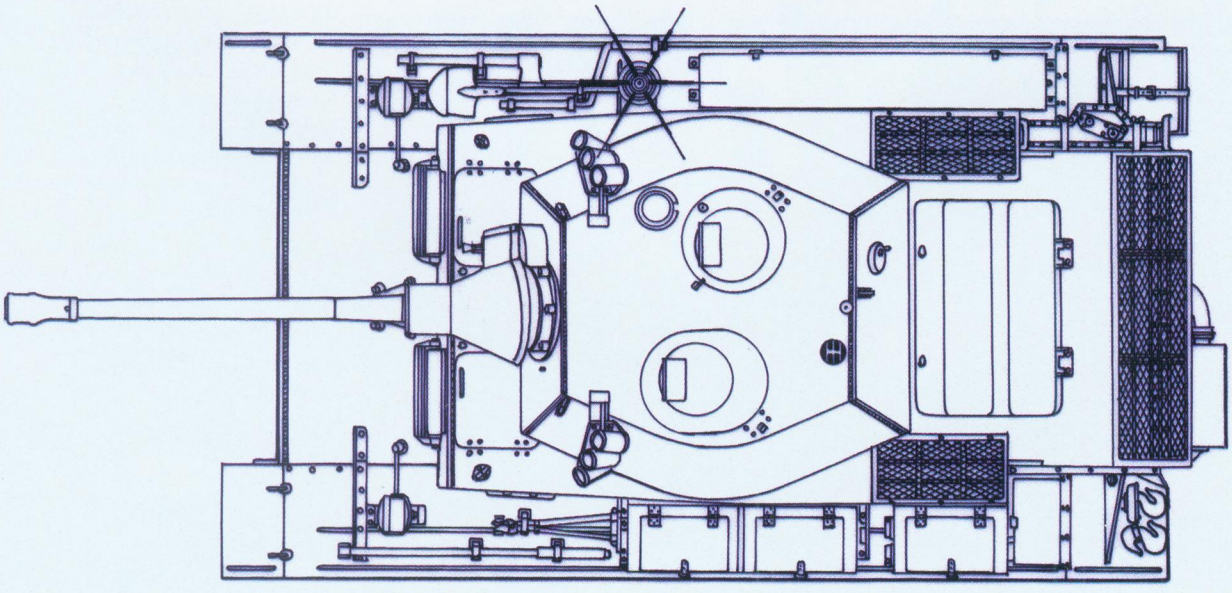
PANZERSPÄHWAGEN II (5cm)

© Hubert Cance / Batailles & Blindés, 2007









Par Yannis Kadari

LEO GEYR VON SCHWEPPENBURG

UNE VIE AU SERVICE DE L'ALLEMAGNE

Intellectuel et érudit, issu d'une longue et prestigieuse lignée d'aristocrates prussiens ayant tous ou presque embrassé la carrière des armes, Geyr von Schweppenburg intègre l'Armée impériale allemande en 1904. Il traverse la Grande Guerre ainsi que les années vingt et trente en étant au service de sa patrie. Il est nommé attaché militaire en Grande-Bretagne quelques mois seulement après l'arrivée au pouvoir d'Adolf Hitler. À la tête d'une *Panzer-Division* puis d'un *Panzer-Korps*, il combat les Soviétiques à l'Est avant de prendre le commandement de la *Panzergruppe West* en France début 1944. Emprisonné par les Américains en 1945, il consacrera le reste de son existence à aider à la formation d'une nouvelle Armée allemande capable de protéger sa nation contre la menace que feront peser sur elle les troupes du Pacte de Varsovie lors de la Guerre Froide.

Leo Geyr Dietrich Franz *Reichsfreiherr* von Schweppenburg voit le jour à Potsdam, le 2 mars 1886. Issu d'une famille appartenant à la grande aristocratie prussienne, il se dirige très tôt vers une carrière militaire, à l'instar de son père, officier de cavalerie et chef de corps du *Leib-Garde-Husaren-Regiment*. Il convient de préciser qu'outre son ascendant direct, la famille Schweppenburg a aussi donné deux maréchaux à la Prusse, et non des moindres, Karl von Knesebeck et Gottlieb von Haesler. C'est donc logiquement que dès ses 18 ans, en 1904, le jeune *Fahnenjunker* rejoint le prestigieux *Württembergisches Dragoner-Regiment* « Königin Olga » alors stationné près de la ville de Stuttgart. Moins de deux ans plus tard, il est promu au grade de *Leutnant* ; il part pour la *Kriegsakademie* de Berlin en 1911 où il reste jusqu'en 1914.

On le retrouve ensuite sur les champs de bataille de la Grande Guerre en tant que *Kavallerieoffizier*. Si ses mutations le conduisent ponctuellement dans le Nord et l'Est de la France, c'est toutefois sur le Front de l'Est, en Russie et en Pologne, et dans les Balkans, que le jeune *Oberleutnant* fait le plus gros de ses campagnes. C'est en effet dans ces secteurs, où les opérations sont bien plus fluides et mobiles qu'à l'Ouest, que la cavalerie montée conserve encore une certaine utilité tactique. Suivant le parcours hiérarchique classique de nombreux officiers allemands, après le temps du terrain, des chevauchées et des bivouacs vient bientôt celui des états-majors. Schweppenburg prend ses nouvelles fonctions en 1917, sans grand enthousiasme, il est vrai. C'est donc assis derrière un bureau, sous les lambris berlinois mais aussi dans le brouhaha de la rue en colère, qu'il assiste, impuissant, à l'effondrement du *Reich* et à la fin d'une époque, celle de l'Allemagne impériale toute-puissante, crainte et respectée par ses voisins européens. Des événements du mois de novembre 1918, sa correspondance privée indique qu'il garde une amertume doublée d'un grand sentiment d'injustice, notamment du fait des clauses du traité de Versailles. Certains de ses camarades de combat quittent l'Armée pour rejoindre les *Freikorps* ; lui décide d'y rester et de faire carrière.

DANS LA *REICHSWEHR*

En 1920, il part pour la Bavière afin de rejoindre l'*Infanterieschule* de Munich où il sert comme instructeur. Sur place, il fréquente avec assiduité des cercles d'anciens combattants mais se refuse à faire de la politique, statut militaire oblige. De 1922 à 1925, il commande plusieurs escadrons de cavalerie dans la zone de Stuttgart. Il part ensuite pour Weimar où il demeure de 1925 à 1928. Là, il œuvre au sein de l'état-major de la *3. Kavallerie-Division*, l'une des rares grandes unités de la *Reichswehr* formée en 1921 sous l'étroite surveillance des Français. Après un passage éclair à la *4. Division* suit un nouveau poste administratif au *Wehrkreiskommando IV* de Dresde. Dossiers, paperasses, réunions et coups de téléphone constituent son quotidien. Comme en 1917, Schweppenburg ne se passionne guère pour cet univers de « ronds de cuir » mais il s'astreint à remplir ses missions avec sérieux, sachant qu'il s'agit là d'un passage obligé pour obtenir de l'avancement et peut-être même un commandement. Cette logique paye bientôt et notre homme accède au grade d'*Oberstleutnant*.

La République de Weimar étant frappée de stricte interdiction par le « Diktat de Versailles » quant à la possession et la production de chars d'assaut, c'est tout logiquement que ses dirigeants et ses militaires se rapprochent de la jeune Union Soviétique, nation pour sa part mise à l'écart par les puissances occidentales pour cause idéologique. Des accords secrets sont passés à Rapallo, en 1922. Outre des essais de matériels allemands en Russie, y compris des chars, et des transferts technologiques nombreux, des échanges d'officiers sont aussi prévus. Geyr von Schweppenburg, qui parle le Russe couramment, ainsi d'ailleurs que quatre autres langues dont l'Anglais et le Français, y participe en tant qu'interprète. C'est ainsi qu'en 1929 il part pour Kazan avant d'être ensuite envoyé à l'école des troupes blindées soviétiques de Kubinka, près de Moscou. De son séjour en Union Soviétique, l'Allemand ramène avec lui une excellente connaissance de l'organisation et de la structure de l'Armée Rouge ainsi que quelques amitiés avec des officiers supérieurs russes qui, pour la plupart, périront au cours des grandes purges staliniennes.

Le 1er février 1931, de retour en Allemagne, Schweppenburg, qui sera promu *Oberst* en octobre 1932, obtient le commandement du *Reiter-Regiment 14*, un régiment de cavalerie montée basé à Ludwigslust et dont le recrutement est essentiellement réalisé en Prusse. L'unité, autrefois désignée *14. (Preußisch-Mecklenburgisches) Reiter-Regiment*, est de belle tenue mais elle vit ses dernières années en tant que telle car, bientôt, la mécanisation – bien que très incomplète – de l'Armée allemande reléguera progressivement le cheval à des taches subalternes.

Notre homme le sait, d'autant que c'est aussi à cette époque qu'il commence à entretenir une relation cordiale puis amicale avec le grand « apôtre » des *Panzer*, Heinz Guderian. Schweppenburg entraîne tout de même ses cavaliers avec énergie, allant et application. Chevauchant aux côtés de ses hommes, dormant sous la tente comme eux, se contentant de peu, rigoureux, exigeant au possible mais juste en toute circonstance, le *Reichsfreiherr* est un officier prussien de la plus belle tradition. À ces qualités, il ajoute en prime un certain sens de la tactique et une grande ouverture d'esprit certainement liée à son goût pour la littérature classique et les romans d'aventure.

Cultivé et érudit, Geyr von Schweppenburg l'est assurément. Diplomate, cela reste à prouver. Sa vie de militaire lui en offre rapidement la possibilité puisque, fort de sa parfaite maîtrise de plusieurs langues étrangères, en avril 1933, il est nommé attaché militaire auprès de l'ambassadeur d'Allemagne à Londres. De là, il rayonne en Belgique et aux Pays-bas, s'offrant parfois quelques détours par la capitale de France, nation qu'il affectionne pour ses auteurs et philosophes mais qu'il ne porte guère dans son cœur du fait de la grande humiliation imposée par Paris à sa patrie en 1918. Ainsi va la vie de notre homme, entre réceptions et cocktails mondains, représentation dans le cadre des défilés militaires, rendez-vous importants avec ses homologues britanniques, belges et néerlandais, etc. En septembre 1935, il est toujours en poste à Londres lorsqu'il apprend sa promotion au grade de *Generalmajor*. Outre des aspects purement « techniques » – nouveaux modèles d'avions ou de chars, constitution d'unités, figures émergentes dans les états-majors – l'une des missions confiées par Berlin à Schweppenburg est de régulièrement rédiger des rapports ayant trait à l'état d'esprit des militaires britanniques : quel est leur degré de combativité ? Que pensent-ils du *Reich*, de son gouvernement, du réarmement du pays ? *De facto*, cette fonction place non seulement l'officier dans une logique de renseignement militaire mais aussi à la limite du domaine de la politique internationale et de la diplomatie. C'est ainsi que, lorsque le 7 mars 1936, à l'instigation du *Führer*, le *III. Reich* remilitarise la Rhénanie en réaction à la ratification du pacte franco-soviétique mais en violation du traité de Versailles et du pacte de Locarno, le *Generalmajor* rédige un long mémorandum intitulé *Rheinlandkrise* avertissant ses supérieurs du risque de réactions violentes anglaises ;

◄ Page de gauche: *Un Panzer IV Ausf. F2* précède une colonne de *Panzer II* de la *23. Panzer-Division* que Schweppenburg aura sous ses ordres avec le du *XXXX. Panzer-Korps* à partir de juillet 1942. Si le terrain est boueux, il reste encore praticable pour les unités blindées. Cette version du *Panzer IV* rétablit partiellement le rapport de force sur l'*Ostfront* par rapport au T-34/76. Aux distances usuelles de combat, le canon *KwK 40 L/43* est en effet capable de prendre à partie le char soviétique.
Coll. Kadari

▼ Démonstration de force de la part de la *Wehrmacht* ; ici les engins de la *Panzerabwehr-Abteilung 37*. Cette photo ne doit toutefois pas faire illusion, l'Armée allemande en 1939 reste majoritairement hippomobile. L'infanterie et l'artillerie vont d'ailleurs dépendre du cheval jusqu'en 1945…
Coll. Kadari

▲ Ce *Panzerbefehlswagen III Ausf. E* lancé à pleine vitesse dégage des nuages de poussière lors de « Barbarossa » durant laquelle Schweppenburg commande le *XXIV. Armee-Korps*. Deux symboles se côtoient sur cette photo. La supériorité manœuvrière allemande en partie due à l'utilisation généralisée de la radio et la dureté du climat russe qui use prématurément les machines au point que les *Panzer-Divisionen* n'affichent que rarement leurs effectifs initiaux. Coll. Kadari

il dépeint, entre autre, des raids de la *Royal Air Force* organisés de concert avec les Français et visant à faire reculer la *Wehrmacht*. Ces informations sont datées et circonstanciées. Dans les faits, il n'en sera rien et, fidèle aux canons de sa politique étrangère basée sur « l'apaisement », le *10th Downing Street* ne réagira pas, hormis par un bref communiqué désapprouvant la décision allemande. Pas plus d'ailleurs que Paris qui se contentera de saisir avec mollesse la Société des Nations. Pour autant, Geyr von Schweppenburg vient de commettre une erreur, celle d'être passé pour un personnage alarmiste auprès du *Kriegsministerum*. Werner von Blomberg, alors ministre de la guerre, est agacé au point qu'il en aurait touché deux mots au *Führer* en personne. Le 1er octobre 1937, Schweppenburg rentre au pays sans qu'un lien de cause à effet ne puisse être établi avec sa « bévue ». Cette affaire, si tant est que cela en soit une, n'aura d'ailleurs aucune conséquence sur l'avancement de Schweppenburg, d'autant que, moins de deux ans plus tard, Blomberg sera écarté du pouvoir par un Hitler décidé à en finir avec les derniers conservateurs du pays.

EN POLOGNE ET EN FRANCE

Officier de cavalerie émérite, fin tacticien, imaginatif mais rigoureux, aventureux mais aussi prudent, tout prédestine l'officier prussien à prendre le commandement de l'une des récentes mais puissantes *Panzer-Divisionen*. C'est chose faite à la fin de l'été 1939. Nommé *Generalleutnant*, il préside désormais aux destinées de la *3. Panzer-Division* formée à Wunsdorf, près de Berlin, le 15 octobre 1935. C'est à la tête de cette division que Geyr von Schweppenburg entre dans la Seconde Guerre mondiale en forçant les frontières polonaises en Poméranie. Il sert alors sous les ordres de Guderian qui commande le *XIX. Armee-Korps (Mot.)* dans le cadre de la *4. Armee*. Pour l'une de ses victoires à Chelmno, près de la Vistule, il est personnellement et chaleureusement félicité par le *Führer* venu visiter sa division. Toutefois, le bruit circule dans certains couloirs berlinois et dans les cabinets de l'*Oberkommando des Heeres* que, au cours de l'affaire polonaise, Schweppenburg et Guderian se seraient mal entendus ; en tout état de cause, les faits sont là et le *Kommandeur* de la *3. Panzer-Division* a apporté avec brio la preuve de son savoir-faire. Il sort cependant épuisé et malade de la campagne de Pologne, au point d'être contraint de passer la main. Il est alors remplacé par le *General der Panzertruppen* Horst Stumpff, le 7 octobre 1939, soit deux jours à peine après la reddition des dernières troupes combattantes polonaises.

L'absence forcée de Schweppenburg prend fin le 15 février 1940, lorsqu'il est désigné pour prendre le commandement du *XXIV. Armee-Korps – 60., 252., 168. Infanterie-Divisionen* – qui devra prochainement opérer sur le Front de l'Ouest contre les ennemis héréditaires du *Reich*, les Français et les Britanniques. Le 20 avril, notre homme devient *General der Kavallerie*, un grade qui, en 1941, sera transformé en *General der Panzertruppen*, signe supplémentaire de l'inévitable disparition de la cavalerie montée en tant qu'Arme de premier plan. Comme pour beaucoup d'officiers et de soldats allemands, la campagne à l'Ouest a évidemment un goût de revanche. En patriote et officier de carrière, Schweppenburg ne fait bien sûr pas exception à cette « règle ». Pour lui aussi, il s'agira de laver l'affront de 1918 et d'abattre les Français en un minimum de temps. Néanmoins, si d'aucuns goûteront pleinement aux joies de la victoire nette et sans bavure obtenue à coups de *Panzer* et de *Stuka* puis, une fois de retour en Allemagne, à la notoriété et aux honneurs, il en sera autrement pour Geyr von Schweppenburg. Pourquoi ? D'une part, alors qu'il possède une expérience reconnue par ses chefs du commandement au feu d'une division cuirassée, son *XXIV. Armee-Korps* n'est formé que de divisions d'infanterie qui ne sont pas motorisées et encore moins dotées de matériels blindés. D'autre part, ses troupes sont placées sous l'autorité de la *1. Armee* alors stationnée en Sarre, c'est-à-dire au Nord de la frontière franco-allemande couverte par la puissante ligne « Maginot ». Traduction : tandis que les *Panzer* perceront les lignes alliées dans les Ardennes puis fonceront vers la Manche pour prendre l'ennemi à revers, Schweppenburg et ses *Landser*

▶ Un *Panzer II Ausf. A, B* ou *C* lors de la campagne de Pologne. Cet engin, qui peut être au mieux considéré comme une automitrailleuse à chenilles, est dangereux pour l'infanterie grâce à son canon de *2cm* à tir rapide. L'arme blindée polonaise reste toutefois largement à sa portée ! C'est à la tête de la 3. Panzer-Division que Schweppenburg entamera en Pologne les combats de la Seconde Guerre mondiale. Coll. Kadari

resteront quasiment l'arme au pied, n'intervenant que tardivement dans la campagne et, qui plus est, à plusieurs centaines de kilomètres derrière les équipages de chars et leurs généraux qui, eux, se couvriront de gloire. Non, décidément, la *Frankreichfeldzug* représente bel et bien un rendez-vous manqué pour lui !

Ambitieux pour sa nation comme pour lui, le *Reichsfreiherr* Schweppenburg l'est ; sa correspondance, ses notes et ses mémoires rédigées après-guerre le montrent. Qualité ou bien défaut, qu'importe car à l'automne 1940 il arrache à l'*Oberkommando des Heeres* la décision de conserver les commandes du *XXIV. Armee-Korps* stationné dans le *Generalgouvernement* (ex-Pologne) et qui participera bientôt au grand règlement de comptes à l'Est, l'opération « Barbarossa ». Il faut dire que depuis la fin des opérations en France, la structure de cet *Armee-Korps* a été entièrement revue. Il est maintenant formé de grandes unités motorisées et blindées de très haute valeur : *3.* et *4. Panzer-Divisionen*, *10. Infanterie-Division (Mot.)* et *Infanterie-Regiment* « Großdeutschland » *(Mot.)*. Bien équipées et servies par des équipages entraînés et expérimentés, ces divisions font indéniablement partie de l'élite des *Schnelle Truppen*. C'est d'autant plus vrai que leurs *Kommandeure* sont tous ou presque des soldats expérimentés et des chefs énergiques, à défaut d'être parfaitement bien connus par le grand public. À la *3. Panzer-Division*, c'est le *General der Panzertruppen* Hermann Breith qui opère, rien de moins ! La *4.* est commandée par le *General der Panzertruppen* Willibald *Freiherr* von Langermann und Erlencamp qui sera remplacé, en janvier 1942, après la bataille pour Moscou, par un « certain »... Dietrich von Saucken ! Quant à la *10. Infanterie-Division (Mot.)*, elle est à la main de Friedrich-Wilhelm von Loeper qui en a fait, depuis son arrivée à sa tête en octobre 1940, une superbe arme de guerre. Cette fois, rien ne viendra « chiper » à Geyr von Schweppenburg son heure de gloire ! Pas avec un outil tel que le *XXIV. Armee-Korps (Mot.)* regroupant des centaines de chars et des milliers d'hommes.

SUR LE FRONT DE L'EST

Pour la campagne de Russie, notre homme retrouve Heinz Guderian puisqu'il sert dans le giron de la *Panzergruppe 2*, *Heeresgruppe Mitte*. Le 9 juillet 1941, Schweppenburg gagne sa *Ritterkreuz*. Il faut dire que la progression de ses *Panzer* est rapide : Minsk, Smolensk, Kiev, Briansk, Tula... *Nach Moskau !* Rien ne semble être en mesure de stopper la marche fulgurante des Allemands vers l'Est. En les tous cas, pas l'Armée Rouge qui est au bord de l'effondrement. Enfin ! Le *General der Kavallerie* est au bon endroit et au bon moment pour exercer son talent de stratège et donner la pleine mesure de ses qualités de meneur d'hommes. Mieux, son *Armee-Korps* est désigné pour attaquer en pointe en direction de Viasma avant de théoriquement obliquer et de foncer sur Moscou. Malheureusement pour Schweppenburg, les choses ne se déroulent pas aussi bien que souhaitées par Berlin. La *Wehrmacht* se retrouve paralysée ou plutôt frigorifiée par l'hiver glacial à seulement quelques dizaines de kilomètres des tours du Kremlin et de la place Rouge. Contre-attaqués par les hommes de Joukov, qui gagne ainsi ses galons de « sauveur de la patrie des Soviets », les Allemands reculent et stabilisent tant bien que mal leur ligne de front au prix de lourdes pertes, évitant ainsi de peu le désastre.

Harcelés par des Soviétiques ivres de revanche, Schweppenburg et ses soldats, qui combattent à pied faute de chars et de véhicules de remplacement, résistent en tentant de rendre coup pour coup, mais les choses vont de plus en plus mal. En homme cultivé, le *Reichsfreiherr* ne peut s'empêcher, comme tant d'autres généraux de la *Wehrmacht*, de penser aux déboires de l'empereur des Français en 1812 contre les armées de la Sainte Russie. Avec le mois de janvier 1942, les grands froids venus de Sibérie s'intensifient encore et encore. Une Sibérie géographiquement si lointaine et, en même temps, si présente avec ses températures quasi-polaires apportées par les vents de l'Est et, surtout, ses troupes fraîches, aguerries et bien armées, venues des forêts d'au-delà de l'Oural et qui, jour après jour, déferlent sur les positions allemandes. Les premiers jours de l'année 1942 sont aussi ceux de nouveaux ennuis de santé pour l'officier prussien qui, une fois de plus, doit abandonner sont commandement pour être évacué en Allemagne par avion sanitaire. Langermann und Erlencamp le remplace au pied levé, cédant sa *Panzer-Division*, ou du moins ce qu'il en reste, à Dietrich von Saucken. Rétabli en quelques semaines, Geyr von Schweppenburg est versé dans la *Führerreserve*, attendant un nouveau commandement.

▲ Un *Panzer III Ausf. J* lor de l'hiver 1941 en Union Soviétique. Sa valeur militaire est à cette époque des plus limitées. Son blindage de 50mm est en effet incapable de résister aux projectiles perforants de 76,2mm soviétiques. Quant à son canon court de *5cm*, il est quasiment inefficace contre les T-34 et autres KV-1, sauf à de très courtes distances... Coll. Kadari

LA TRAVERSÉE DU DÉSERT

Cette attente est de courte durée, puisque Schweppenburg est nommé à la tête du *XXXX. Panzer-Korps* le 20 juillet 1942. Il y retrouve « sa » *3. Panzer-Division* qui opère en tandem dans les steppes ukrainiennes avec la *23. Panzer-Division*, une unité de formation récente puisque mise sur pied en région parisienne au mois de mars. Combattant avec la 6. Armee puis principalement sous la responsabilité de la *1. Panzer-Armee*, le *XXXX. Panzer-Korps* marche vers le Caucase dont il atteint les contreforts mais sans son chef, celui-ci étant de nouveau frappé par la maladie. Gustav Fehn remplace Geyr von Schweppenburg en attendant l'arrivée sur place du *General der Panzertruppen* Heinrich Eberbach en novembre.

▼ Premier hiver en Russie plein de désillusions pour ces *Panzerschützen*. D'un part, les équipements hivernaux ne sont pas disponibles en nombre suffisant, à tel point que les équipages sont obligés de se fournir chez l'ennem ! D'autre part, leur char le plus puissant, ici un *Panzer IV Ausf. F1* équipé d'un canon court de *7,5cm* n'est qu'une solution temporaire pour pallier le différentiel qualitatif avec certains chars de l'Armée Rouge. Confronté comme les autres généraux allemands à ces difficultés Schweppenburg ne verra pas la fin de la bataille de Moscou puisqu'il sera rapatrié en Allemagne pour raisons sanitaires. Coll. Kadari

Pour le *Reichsfreiherr* commence alors une sorte de traversée du désert. Un temps placé en *Führerreserve*, il est désigné en février 1943 pour encadrer le *LXVI. Reserve-Korps* dont le quartier-général est installé en France occupée, précisément à Clermont-Ferrand. Il s'agit d'une véritable épreuve morale pour Schweppenburg qui se retrouve ainsi éloigné des champs de bataille qu'il affectionne tant. Qui plus est, le voici à la tête d'un corps d'armée qui n'en a que le nom... Hormis des troupes de la *Feldgendarmerie* et des bataillons de conscrits à l'instruction, son autorité ne porte que sur quelques groupes d'artillerie et des unités des transmissions. Ce commandement, il ne le garde toutefois que quelques mois car, le 28 juillet 1943, il passe au *LVIII. Reserve-Panzer-Korps* lui aussi stationné en France. Ce n'est certes pas une grande unité de combat mais, au moins, voici notre homme revenu dans son univers de prédilection, les *Panzertruppen*. En outre, cette nomination le place au cœur du dispositif défensif allemand en France au moment même où, à Berlin comme à Paris, chacun sait que dans quelques mois la *Wehrmacht* aura à se battre à l'Ouest contre les Anglo-Américains. C'est donc en prévision du futur débarquement ennemi que la *Panzergruppe West* est créée le 24 janvier.

SUR LE FRONT DE L'OUEST

Considéré comme un excellent planificateur et organisateur, Schweppenburg prend en charge la *Panzergruppe West* qui en août 1944 deviendra la *5. Panzer-Armee*. Concrètement, il s'agit d'une entité ayant pour rôle d'encadrer les divisions cuirassées et mécanisées du *Reich* alors stationnées en France. Toutefois, le contrôle hiérarchique sur ces troupes rapides est complexe ; si les *Panzer* sont regroupés sous l'autorité de notre homme, il a tout de même à rendre des comptes au *Generalfeldmarschall* Gerd von Rundstedt, commandant en chef à l'Ouest. Or, ce dernier doit lui-même obtenir l'autorisation expresse du *Führer* pour, le cas échéant, engager les *Panzer-Divisionen* contre l'ennemi. On le comprend, sur le terrain et au regard des politiques, les marges de manœuvre des militaires sont étroites et le *Reichsfreiherr* ne peut pas faire ce que bon lui semble sans recueillir l'assentiment de ses chefs ainsi qu'indirectement celui du pouvoir central du *Reich*. De plus, et pour ne rien arranger à cette problématique, un quatrième personnage entre rapidement en scène. Il s'agit de « l'ex-patron » de l'*Afrika-Korps*, Erwin Rommel, à qui Hitler a demandé d'organiser le Mur de l'Atlantique et ses défenses, y compris dans la profondeur. De ce fait, fort de ses prérogatives et de son aura, Rommel a aussi un droit de regard sur le positionnement des unités de chars. C'est à ce sujet que Schweppenburg affronte Rommel. Si le premier est partisan de les éloigner des zones côtières et de les tenir en réserve dans les terres afin d'éviter de prendre le risque de les voir détruits ou bien endommagés par les bombardements aériens et navals, le second, lui, insiste pour que les *Panzer* soient stationnés au plus près des plages pour qu'ils puissent peser de tout leur poids dès les premières heures du débarquement. En « vieux » militaire expérimenté, Rundstedt n'intervient pas réellement, se contentant de compter les points car sachant pertinemment que le dernier mot reviendra au *Führer* et que lui seul tranchera le nœud gordien ; ce qu'il ne manque pas de faire en choisissant une option intermédiaire. Autrement dit, une partie des chars sera éloignée des côtes tandis que l'autre viendra se positionner à moins de deux heures de route de la Manche.

Finalement, la situation se débloque à l'initiative des Alliés qui débarquent en Normandie à l'aube du 6 juin 1944. Dès le lendemain, avec l'accord de Berlin, Gerd von Rundstedt subordonne la *Panzergruppe West* à la *7. Armee* qui est en charge de la défense de la Normandie. Le 10, le quartier-général de Schweppenburg est bombardé par des appareils alliés. Notre homme est lui-même blessé. Inapte à reprendre son commandement, les unités de *Panzer* sont momentanément confiées à « Sepp » Dietrich, Kommandeur du *I. SS Panzer-Korps*. De retour à son poste, Schweppenburg pare les coups ennemis du mieux possible tout en sachant la bataille perdue d'avance. C'est dans ce contexte qu'intervient l'attentat manqué du 20 juillet 1944 contre Hitler, dont les conséquences au sein de la *Wehrmacht* seront nombreuses. L'une d'elles affecte directement la vie du *Reichsfreiherr* qui, soupçonné de sympathie pour les mutins, est remplacé par Heinrich Eberbach. Nommé *Inspekteur der Panzertruppen beim Ersatzheer* – Inspecteur des troupes blindées de réserve – il quitte la France pour la Bavière. C'est là qu'en mai 1945, le *General der Panzertruppen* est capturé par les troupes américaines qui l'internent dans un camp de prisonniers.

AU SERVICE DE L'ALLEMAGNE JUSQU'À LA FIN

La détention de Geyr von Schweppenburg dure jusqu'en 1947, date de sa remise en liberté et de son installation en Bavière. Durant ces quelques mois en prison, l'homme a entamé la rédaction de ses mémoires de guerre ; à la demande d'officiers du renseignement allié, il a aussi commis nombre de documents de synthèse traitant de sujets stratégiques et tactiques dont celui que nous présentons en guise d'annexe à cette biographie et qui correspond à une sorte de « classement » qualitatif des *Panzer-Divisionen* qu'il avait sous ses ordres en juin 1944 en France. Cette collaboration avec l'ennemi d'hier peut paraître surprenante

Printemps 1943. Ce *Panzer II Ausf. F* arbore une protection additionnelle à base de patins chenilles. L'équipage nourrit sans doute l'espoir que ce « surblindage » offrira des chances de survie supplémentaires à un engin totalement obsolète... En attendant, ils scrutent les cieux à la recherche d'un éventuel prédateur soviétique. – Coll. Kadari

◄ Un *Panzer IV Ausf. G* « tardif » à l'entraînement. La remise à niveau du *Panzer IV* passe par l'adoption d'un tube de *7,5cm* de 48 calibres et la mise en place de Schürzen. Ces grandes plaques de 5mm d'épaisseur, initialement développées pour protéger les blindés contre les fusils antichars soviétiques, se révèlent être la protection idéale contre les armes à charge creuse. En tant que « patron » de la *Panzergruppe* West, Geyr von Schweppenburg disposera de centaines de ces engins sur le front de l'Ouest en 1944.
Coll. Kadari

pour un homme qui aura passé sa vie entière au service de sa patrie. Il convient toutefois de la replacer c'est-à-dire celui de la Guerre Froide naissante et donc de la menace des armées soviétiques qui désormais campent aux portes de l'Europe occidentale et qui occupent une partie de Berlin. Dans un certain sens, Schweppenburg reste ainsi fidèle à son histoire personnelle et surtout à son engagement vis-à-vis de l'Allemagne.

En 1950, il est donc logique qu'il réponde présent lorsque plusieurs anciens militaires et fonctionnaires de haut rang du défunt *III. Reich* le sollicitent à la demande des Alliés pour rejoindre une sorte de groupe de réflexion intitulé « cercle de pensée sur les questions de sécurité de l'Allemagne ». Aux côtés du *Doktor* Hans Speidel ou encore d'Adolf Heusinger, dernier inspecteur général de la *Wehrmacht*, le vieux militaire qu'est désormais Schweppenburg prépare le renouveau d'une Armée allemande qui, cette fois, sera alliée aux Américains et aux Britanniques. Dans les faits, il ne s'agit ni plus ni moins que d'organiser la naissance de la *Bundeswehr* moderne. En expert des chars, le *Reichsfreiherr* passe donc les dernières années de sa vie à travailler sans relâche sur l'organisation des nouvelles *Panzer-Divisionen*. Le 27 janvier 1974, il s'éteint à l'âge de 88 ans dans sa résidence d'Irschenhausen, près de Munich. Il nous a laissé ses notes et ses mémoires de guerre ainsi que de nombreux travaux sur l'Arme Blindée Cavalerie moderne. ■

Classement des unités de Panzer à l'Ouest en juin 1944

Au début du mois de juin 1944, à la veille du débarquement allié en Normandie, le *General der Panzertruppen* Leo Geyr von Schweppenburg, commandant la *Panzergruppe West*, dispose de douze divisions blindées et mécanisées – aux effectifs et dotations variables – partagées pour moitié entre *Heer* et *Waffen-SS*. Dans un mémo postérieur à la guerre, à la demande des autorités militaires américaines et selon ses propres critères, il dresse un tableau comparé des compétences de ces unités en les classant en quatre catégories en fonction de leur combativité et de leurs performances. Ce classement illustre notamment l'hétérogénéité qualitative des unités des *Waffen-SS*, au sein desquelles l'on trouve « le meilleur comme le pire ». Cette évaluation va ainsi à l'encontre de la vision traditionnelle présentant le plus souvent les unités blindées des *Waffen-SS* comme des troupes d'élite homogènes et surentraînées. Aux extrémités de l'échelle, on notera en particulier les appréciations concernant la « Das Reich » et la « Leibstandarte ».

Catégorie A (Très bonnes)

2. Panzer-Division
General der Panzertruppen Heinrich Freiherr von Lüttwitz

***9. SS Panzer-Division* « Hohenstaufen »**
SS-Obergruppenführer Willi Bittrich

***12. SS Panzer-Division* « Hitlerjugend »**
SS-Brigadeführer Fritz Witt

130. Panzer-Lehr-Division
Generalleutnant Fritz Bayerlein
Commentaire : Formée fin 1943

Catégorie B (Bonnes)

11. Panzer-Division
Generalleutnant Wend von Wietersheim

***2. SS Panzer-Division* « Das Reich »**
SS-Gruppenführer Heinz Lammerding
Commentaire : *« Dispose de la meilleure Panzer-Abteilung à l'Ouest. »*

21. Panzer-Division
Generalleutnant Edgar Feuchtinger
Commentaire : Unité reformée à l'été 1943.

Catégorie C (Moyennes)

9. Panzer-Division
Generalleutnant Erwin Jolasse

***17. SS Panzer-Grenadier-Division* « Götz von Berlichingen »**
SS-Gruppenführer Werner Ostendorff

116. Panzer-Division
General der Panzertruppen Gerhard Graf von Schwerin
Commentaire : De formation très récente - fin mars 1944 - inexpérimentée.

Catégorie D (Médiocres)

***10. SS Panzer-Division* « Frundsberg »**
SS-Gruppenführer Heinz Harmel
Commentaire : « Pas de chance avec ses généraux »

***1. SS Panzer-Division* « Leibstandarte Adolf Hitler »**
SS-Brigadeführer Theodor Wisch
Commentaire : « Saignée à blanc en Russie, discipline de camelote »

Par le Lieutenant-Colonel Michel Pesqueur

« SEIGNEUR SUIS »

MAI-JUIN 1940, LE 7e BCL AU COMBAT

Il est courant d'affirmer que l'Armée française ne s'est pas battue en mai et juin1940. Cette idée, véhiculée depuis des années, est appuyée par les images des colonnes de soldats fuyant au milieu des réfugiés sur les routes bombardées par les Stukas. Outre le fait qu'accuser l'Armée d'impérities dédouanait les politiques de l'époque des fautes commises depuis la fin de la Première Guerre mondiale, ces assertions insidieuses sont totalement fausses ; rappelons qu'en 1940 il y eut près de 100 000 morts français, soit plus qu'à Verdun entre février et novembre 1916.

Il est toutefois difficile de lutter contre les idées reçues car la campagne de 1939-40 est globalement mal connue du grand public. Dans un récent ouvrage, « Comme des lions », Dominique Lormier décrit les combats de 1940 sur tous les fronts ; il montre ainsi le courage et le sacrifice des soldats français qui ont combattu jusqu'à leurs plus extrêmes limites, par devoir et pour l'honneur. Parmi ceux-ci, il y avait les tankistes du 7e Bataillon de Chars Légers (BCL) qui, en mai 1940, s'opposèrent aux *Panzer-Divisionen* dans les Ardennes. Plus qu'une étude historique, cet article se veut un témoignage et un hommage au courage et à l'abnégation de ces hommes qui, faisant leur la devise de leur illustre prédécesseur, le commandant Bossut, se battirent « à fond et jusqu'au bout » ! S'appuyant sur le journal de marche du 7e BCL, il veut décrire sa préparation et son entraînement pendant la drôle de guerre, ses combats puis son repli et enfin sa dissolution.

Mais avant tout et pour appuyer cette volonté de témoigner, reprenons le préambule de l'historique du 7e BCL : « *Écrire l'historique du 7e Bataillon de Chars Légers est un but qui se justifie par le désir de faire revivre le passé et le devoir d'immortaliser les exploits de cette unité d'élite. Leur amalgame constituera un monument où les jeunes générations viendront puiser la force qui anima leurs aînés. Ils y trouveront les traditions qui rendront aux chars de l'avenir l'élan impétueux de leur foi et perpétueront la noblesse de la plus valeureuse des armes. Héritiers du* « chevalier sans peur et sans reproche », *fiers des Poilus de l'Artillerie d'Assaut et de leurs anciens de 1940 qui eux aussi se sont battus et sont revenus sans reproche, ils sauront dans leur armure conserver la flamme indispensable à la lutte et l'élan nécessaire à la victoire.* » [1]

[1] Historique du 7e Bataillon de Chars Légers, Éditions Charles-Lavauzelle, Paris 1942.

LA PRÉPARATION ET L'ENTRAÎNEMENT

Le 7e BCL est issu du 1er bataillon du 503e RCC. Stationné à Versailles pendant les années trente, son recrutement était très parisien. Faisant sienne la devise du 503e RCC, « du chic et du cran », il s'était illustré avant-guerre par sa tenue et son allant. Il était commandé par un homme d'exception, le commandant Giordani. Par son cran et sa fougue, il était un meneur d'hommes hors pair, montrant toujours l'exemple, s'exposant quand il le fallait. Très proche de ses subordonnés, il les défendait avec une énergie farouche. Il avait instauré une forte discipline et tous ses efforts n'avaient qu'un seul but : l'intérêt du bataillon. Ses éminentes qualités furent reconnues par le général Freydenberg, commandant la 2e Armée, qui le cita : « *Chef de bataillon de grande valeur dont le bataillon de chars légers s'est couvert de gloire à chacun de ses engagements. Déjà cité à l'ordre de l'Armée avec cette unité d'élite à la suite des combats devant Chémery et Bulson, a de nouveau donné, au cours des engagements du 10 juin, la pleine mesure de ses brillantes qualités de chef.* »

Le 2 septembre 1939, jour de la mobilisation générale, le bataillon, qui était prêt depuis le 30 août, quittait Versailles pour les Loges-en-Josas, son premier lieu de desserrement. Ce premier mouvement, en pleine effervescence d'une mobilisation, présentait plusieurs avantages : il dégageait le plateau de Satory au moment où les réservistes affluaient ; comme tout desserrement, il mettait l'unité à l'abri d'éventuelles attaques aériennes sur les objectifs militaires connus de la région parisienne ; et surtout il permettait à tous de mieux se connaître, aux différentes unités de se souder et à la cohésion du bataillon de prendre forme.

Durant ce court séjour aux Loges-en-Josas, les différentes unités aménagèrent les véhicules et réglèrent les derniers détails avec le dépôt et le centre mobilisateur afin de parfaire la montée en puissance du bataillon. Le 5 septembre, le 7e BCL fut inspecté par le général Stehle, directeur de l'Infanterie. Le 6, veille du départ du bataillon aux armées, le commandant Giordani passa son unité en revue avant de présenter officiellement à ses cadres et à ses soldats le fanion du bataillon.

Le 7 septembre, vers 6 heures, le bataillon commença son mouvement vers la zone des armées. Pour cela, il fut séparé en deux éléments. La compagnie d'échelon et les éléments sur roues des compagnies de combat gagnèrent leur cantonnement par la route. Ils mirent trois jours pour, par bonds successifs, gagner deux localités de la Meuse qui avaient été désignées pour être le cantonnement du bataillon dans la zone de concentration. Les chars et les véhicules à roues indispensables à leur soutien immédiat furent convoyés par voie ferrée. Le 8, les deux trains dévolus au transport du bataillon quittèrent Satory, l'un tôt le matin, l'autre en fin d'après-midi. Après environ deux jours de voyage, les chars débarquèrent dans la gare de Stenay. De là, ils gagnèrent, par la route, Milly et Murvaux où les attendait le reste du bataillon. Le 10, le bataillon était au complet dans sa zone de cantonnement, à la disposition de la 2e Armée aux ordres du général Huntziger. Le commandant des chars de l'armée était un ancien du 503e RCC, le général Bourguignon. Le 7e BCL et le 3e BCL (ex-2e bataillon du 503 RCC) formaient le GBC 503.

Dès leur arrivée, les différentes unités commencèrent à s'installer dans les cantonnements qui leur avaient été assignés et où elles allaient rester un peu plus de deux mois. Les compagnies de combat établirent leurs quartiers à Murvaux tandis que le PC du bataillon et la compagnie d'échelon s'installaient à Milly distant d'environ quatre kilomètres de Murvaux.

La vie s'organisa rapidement. D'un côté, l'instruction battit son plein avec du tir, de l'instruction cadres fondée sur des reconnaissances d'emploi et des exercices en salle et bien sûr l'entretien des matériels qui permit la mise au point des chars et l'aménagement des autres véhicules. De l'autre, il fallut aussi se préoccuper du moral des soldats, tout aussi important que l'instruction pour la valeur de la troupe. Ainsi furent aménagés, dans chaque unité, des foyers où tous pouvaient se retrouver pour un moment de convivialité et acheter les produits de première nécessité.

Le 11 novembre, le bataillon eut, une nouvelle fois, l'occasion de prouver sa tenue et sa prestance lors d'un défilé devant le général Huntziger et des officiers américains au cimetière américain de Romagne-sous-Montfaucon où reposent des soldats d'outre-Atlantique tombés pendant la Grande Guerre. Celle-ci allait encore marquer l'histoire du bataillon puisqu'il reçut l'ordre de rejoindre, pour ses quartiers d'hiver, un autre haut-lieu du premier conflit mondial : Verdun. Le 19 novembre, les unités firent mouvement vers cette ville chargée d'histoire.

Après plus de deux mois passés disséminé entre deux villages, le bataillon rejoignait une ville, ce qui présentait de nombreux avantages. Il pouvait s'installer confortablement regroupé dans un seul quartier, le quartier Villars, ancien cantonnement du 6e Régiment de Cuirassiers. En outre, être stationné dans une ville facilitait grandement l'approvisionnement et également les départs en permissions. Enfin, les infrastructures permettaient d'abriter les chars, ce qui rendit plus aisées les opérations d'entretien et de réparation, d'autant plus que le parc de chars d'armée tout proche facilitait les flux de pièces de rechange.

À cela s'ajoutaient des installations propices à la poursuite de l'entraînement. Le terrain de manœuvre de la Chaume et le champ de tir de Douaumont offrirent aux équipages de nombreuses opportunités de parfaire leur instruction. Les cadres quant à eux reçurent une « carte chars » de la région et purent ainsi étudier des terrains particulièrement favorables à l'action des blindés. Durant son stationnement à Verdun, le 7e BCL connut aussi un certain nombre de mouvements de personnel. Les capitaines commandants de la 3e Compagnie et de la Compagnie d'échelon désignés pour suivre le cours d'état-major furent remplacés. L'état-major vit aussi quelques officiers le quitter.

◄ Le FCM 36 tire ses origines du programme lancé en 1933 par la Direction de l'Infanterie pour un char léger de 6 tonnes destiné à remplacer les FT-17 désormais obsolètes.
Après des essais concluants, les Forges et Chantiers de la Méditerranée (FCM) reçoivent une première commande de 100 exemplaires. L'engin est sans aucun doute une réussite mais sa production est particulièrement complexe et onéreuse.
En 1938, une deuxième tranche de 200 chars est annulée car le prix initial du FCM 36 a augmenté de 60% !
Coll. Danjou

7e Bataillon de Chars Légers

▶ Une colonne de la *Wehrmacht* s'abrite sous des arbres. Les branches qui camouflent les véhicules laissent à penser que l'aviation française n'est pas inactive ! Le *schwerer Panzerspähwagen SdKfz 232 (8-Rad)* au premier plan est une version transmissions équipée d'une grande antenne cadre. Monté sur huit roues motrices à suspension indépendante, le « *Achtrad* » est armé d'un canon de *2cm KwK 30* ou *KwK 38*. Les FCM 36 du 7e BCL croiseront quelques uns de ces engins au Sud de Sedan lors de leur contre-attaque. Coll. Kadari

Ce séjour à Verdun permit donc au bataillon de se préparer sur le plan tactique et de se forger un moral à toute épreuve à l'instar de toutes les unités d'élite. Grâce à un entretien sérieux et régulier, les chars et autres véhicules furent maintenus dans un parfait état de fonctionnement. Aussi le bataillon était-il prêt lorsqu'il fut désigné, début avril, pour soutenir l'instruction des troupes de passage au camp de Mourmelon[2]. Tout en lui conservant son rôle tactique – réserve de la 2e Armée – l'inspection des chars désigna le bataillon pour être la troupe de manœuvre des exercices communs « infanterie-chars » montés au profit des divisions d'infanterie qui venaient s'entraîner à Mourmelon à raison d'une division par semaine, les exercices du cours des chefs de bataillon d'infanterie ainsi que les manœuvres des divisions cuirassées. En fait, il s'agissait de ce que l'on appelle le partenariat[3] : fournir une troupe de manœuvre au profit des différentes unités qui venaient parfaire leur instruction sur le camp de Mourmelon. Cette mission s'avéra très profitable pour les compagnies du bataillon qui purent ainsi poursuivre leur entraînement de façon intensive et dans un cadre tactique très proche de la réalité. Chaque semaine, un nouveau régiment d'infanterie venait instruire sa troupe quant au combat avec les chars.

[2] Quelques années plus tard, en 1951, le 503e RCC s'installa à Mourmelon où il stationne toujours.

[3] De nos jours encore, les régiments fournissent régulièrement, dans le cadre du partenariat avec le Commandement de la Formation de l'Armée de Terre (CoFAT), des unités aux différentes écoles d'application pour l'instruction des élèves officiers et des élèves sous-officiers.

▼ Dans l'esprit de la Direction de l'Infanterie, le FCM 36 n'est « qu'un » FT-17 moderne. À l'origine, son rôle se borne donc à accompagner les fantassins. Ce n'est qu'en 1939 que, bien timidement, de nouvelles missions commencent à lui être confiées. Mais face aux *Panzer-Divisionen*, il est déjà trop tard… Ainsi, malgré le courage des équipages, le char se montrera peu adapté au combat contre d'autres blindés chenillés. Coll. Danjou

Durant cette période, le bataillon mit un point d'honneur à fournir chaque jour un maximum d'appareils. Certes le matériel souffrit de cette utilisation intensive, d'autant plus que les pièces de rechange arrivaient difficilement, mais ce petit inconvénient n'était rien à côté des immenses avantages que procura ce séjour à Mourmelon. En effet, cet entraînement intensif permit aux hommes de se « driller » ; tous les actes élémentaires du tankiste devinrent des réflexes. Les équipages se soudèrent encore plus et ne firent plus qu'un avec leur engin. Ces exercices continus exercèrent les corps et remirent les esprits dans une perspective guerrière qui s'était quelque peu étiolée lors du long séjour à Verdun.

C'est dans cette ambiance de préparation soutenue que l'offensive allemande du 10 mai 1940 surprit le bataillon. Le jour même, alors que le camp de Mourmelon subissait l'assaut des bombardiers de la *Luftwaffe*, l'ordre arriva de quitter le camp sans délais et de rejoindre un nouveau cantonnement aux Alleux, dans la région de Vouziers. En milieu d'après-midi, les rames roues quittèrent Mourmelon pour Les Alleux qu'elles atteignirent en fin de journée. Dès leur arrivée, elles investirent les granges des fermes du village et préparèrent des emplacements camouflés pour les chars qui, rejoignant par voie ferrée, étaient attendus dans la nuit.

Si les 1e et 2e Compagnies arrivèrent sans encombre à la gare de Vouziers au milieu de la nuit, il n'en fut pas de même pour la 3e. Pendant que les chars à peine débarqués étaient dirigés sans tarder sur des positions d'attente et la gare de Vouziers parfaitement nettoyée afin qu'à l'aube il ne restât aucune trace du passage des chars, l'état-major sans nouvelles de la 3e Compagnie chercha des renseignements auprès du régulateur de Vouziers. Ce n'est qu'à 9h00, le 11 mai, que parvinrent les premières informations : le train avait été bombardé en gare de Mourmelon, heureusement sans subir de dommages. Après ce premier avatar, il avait dû être détourné de l'itinéraire direct, la voie ayant été coupée lors d'un autre bombardement. Annoncé pour 13h00, il entra finalement en gare de Vouziers à 13h30. Celle-ci avait été bombardée dans la matinée, ce fut donc très rapidement que tout fut débarqué. Dès qu'ils eurent repris contact avec le sol, les chars rejoignirent un par un leur position d'attente. Un balisage impeccable permit à cette manœuvre délicate, du fait de la vulnérabilité des chars aux attaques aériennes durant l'opération, de se dérouler rapidement et sans la moindre anicroche. Tous les appareils gagnèrent l'abri des arbres sans être repérés.

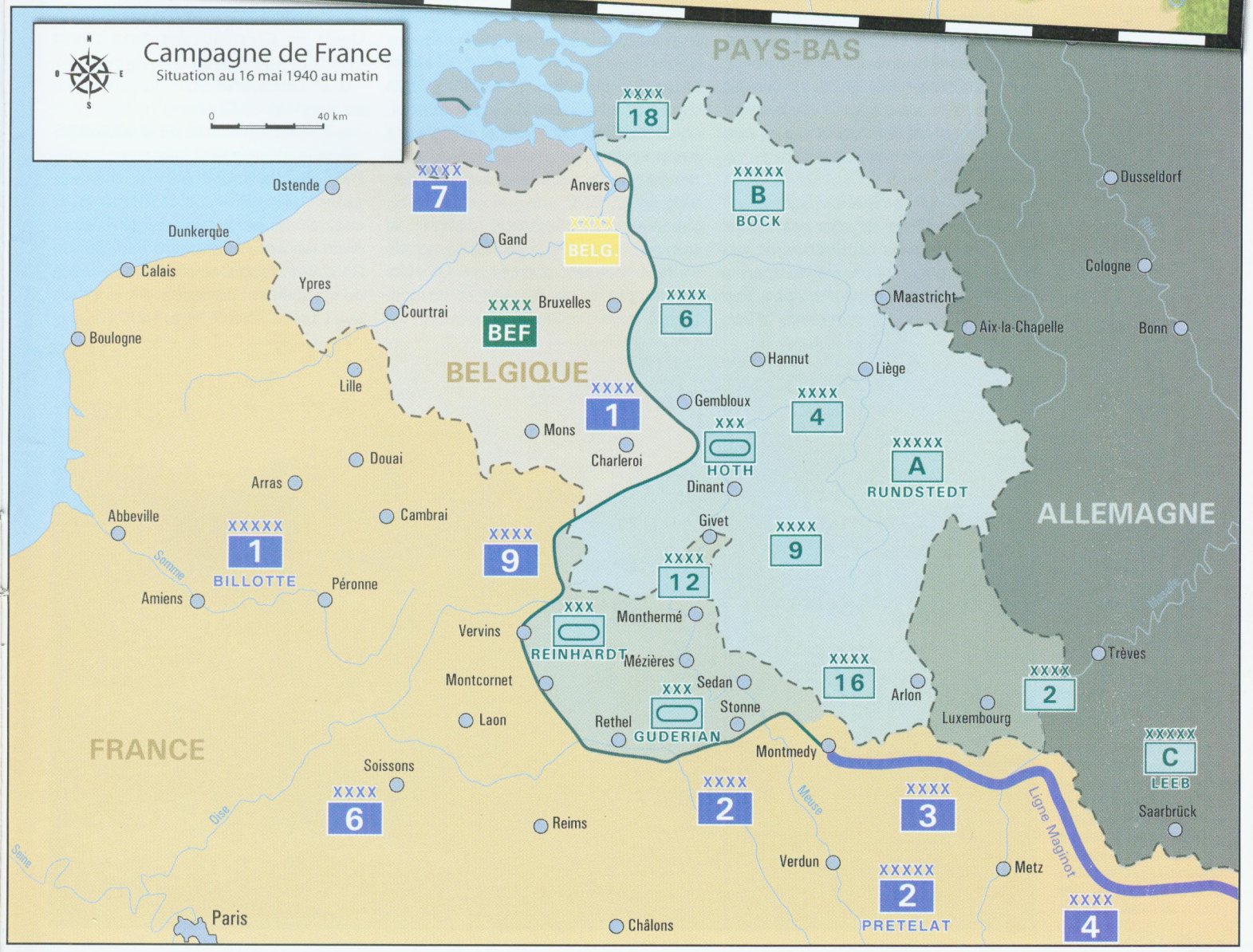
Pendant deux jours, les équipages s'affairèrent à remettre les machines en état et à les préparer pour le combat dont l'imminence était annoncée par les survols d'avions ennemis et au moins trois bombardements par jour. Le 13, l'ordre n°1242/S du général Bourguignon mit le 7e BCL à la disposition du Xe Corps d'Armée dont le 3e Bureau ordonna le départ du bataillon pour le bois de la Haye, zone située entre Bulson et Chémery, au Sud de Sedan. Aussitôt l'ordre reçu, le commandant Giordani mit les compagnies en alerte afin qu'elles se tinssent prêtes pour démarrer à la tombée de la nuit. Les commandants d'unité furent convoqués au PC du bataillon pour préparer les reconnaissances.

Les hommes accueillirent ces ordres avec le calme et la sérénité des troupes aguerries. Chacun était prêt et effectuait les derniers réglages pour avoir des chars les plus performants possible ; il ne s'agissait pas de tomber en panne au moment crucial face à l'ennemi. Pendant ce temps, le chef de bataillon et les commandants de compagnies reconnurent les différents points que devaient rejoindre les unités avant d'être engagées au combat. Cette mission effectuée, ils regagnèrent Les Alleux et, vers 20h00, le bataillon était prêt à se rendre vers le lieu de son premier engagement.

Le déploiement en base d'assaut

À 20h30, les compagnies quittèrent Les Alleux pour rejoindre Chémery par la route nationale n°77. La progression fut particulièrement pénible, les routes étant encombrées de nombreux véhicules.

Opérations au Sud de Sedan
Journée du 14 mai 1940
0 1 2 3 km
Mouvements français
Mouvements allemands
Positions françaises
Positions allemandes
Cheveuges
GD
331 (éléments)
Saint-Aignan
1
11
Chéhéry
II/1
8/PzR 2
Omicourt
Connage
Sturm-Btl 43
Spahis
3/7 BCL
12
XX PC 5 DLC
Malmy
II/213
Chémery
Chaumont
II/295
Thélonne
I/147
Remilly et Allicourt
II/120
Angecourt
Bulson
4/PzR 2
1/7 BCL
2/7 BCL
I/120
Haraucourt
XX PC 71Di
78 (éléments)
III/213
Maisoncelle
I/213
XX PC 55 DI
Villers
Raucourt et Flaba
I/246


Campagne de France
Situation au 16 mai 1940 au matin
0 40 km
PAYS-BAS
XXXX 18
XXXX 7
XXXXX B BOCK
Ostende
Anvers
Dusseldorf
Dunkerque
Gand
XXXX BELG.
Calais
Ypres
Courtrai
XXXX Bruxelles
XXXX BEF
XXXX 6
Maastricht
Cologne
Aix-la-Chapelle
Bonn
Boulogne
Hannut
Liège
BELGIQUE
Lille
XXXX 1
Gembloux
XXXX 4
Mons
Charleroi
XXX HOTH
XXXXX A RUNDSTEDT
Douai
Arras
Dinant
Abbeville
Cambrai
Givet
XXXX 9
ALLEMAGNE
XXXXX 1 BILLOTTE
XXXX 9
XXXX 12
Somme
Amiens
Péronne
XXX REINHARDT
Monthermé
Vervins
Trèves
Mézières
XXXX 16
XXXX 2
Montcornet
Sedan
Arlon
XXX GUDERIAN
Stonne
Rethel
Laon
Luxembourg
FRANCE
Montmedy
XXXXX C LEEB
Soissons
XXXX 6
XXXX 2
Meuse
XXXX 3
Ligne Maginot
Saarbrück
Oise
Reims
Verdun
Metz
Seine
XXXXX 2 PRETELAT
XXXX 4
Paris
Châlons

▶ Deux *Panzer III Ausf. E* ou *F* traversent la campagne française en mai 1940. En 1940, le tube *KwK L/45* de *3,7cm* qui équipe cette machine affiche des performances insuffisantes face aux chars français bien carapaçonnés. Avec son blindage incliné de 40mm au maximum, le FCM 36 est un adversaire difficile à mettre hors de combat pour le *Panzer* dont le canon est tout juste capable de pénétrer 35mm d'acier à 100 mètres ! Quant aux *Panzer II* qui suivent, il n'est même pas utile de préciser qu'ils ont encore plus de mal que les *III* !
Coll. Kadari

Les colonnes de chars progressaient avec peine lorsque le chef de bataillon reçut du GBC 503 l'ordre d'aligner son unité sur une ligne Chémery-Maisoncelle et de se rendre au PC du général Lafontaine[4] situé à Chémery. Après plus de trois heures d'une progression difficile par des routes submergées de véhicules de toute sorte, le commandant Giordani arriva vers 2h00 au PC de la 55e DI. Là, le général Lafontaine lui fit un point de situation qui pour être précis n'en était pas moins alarmant : « *L'ennemi, après avoir franchi la Meuse, s'est emparé hier soir des hauteurs Sud de Sedan. À la tombée de la nuit, il avait atteint la ligne Bulson-Chémery. La 55e Division ne dispose plus que d'un régiment d'infanterie (le 213e), à effectifs réduits, et de deux batteries d'artillerie. Dans le but de rejeter l'ennemi dans la Meuse ou, tout du moins, de l'empêcher de s'emparer du massif du bois de Mont-Dieu (car les réserves ne pourront arriver sur cette position avant le 14 au soir), une contre-attaque est prévue pour le 14 au lever du jour. Elle sera menée à droite par le 205e RI et le 4e Bataillon de Chars, et à gauche par le 213e RI appuyé par le 7e Bataillon de Chars. L'attaque comportera trois phases :*
- 1° S'emparer des hauteurs boisées au Sud de la route Bulson-Chémery ;
- 2° S'emparer des hauteurs des bois de la Marffée et de la Croix-Piot ;
- 3° La Meuse.
Mais comme le 205e RI et le 4e Bataillon de Chars ne sont pas encore annoncés et qu'ils risquent de ne pas arriver à temps pour prendre part à l'attaque, qu'on ne peut d'autre part retarder l'heure H de crainte d'être devancé par l'ennemi, le 213e Régiment d'Infanterie et le 7e Bataillon attaqueront seuls sur tout le front au cours de la première phase pour s'emparer le plus tôt possible des hauteurs boisées au Sud-Ouest de Bulson. »

Dès la réception de cet ordre, le commandant Giordani ordonna par estafette aux compagnies d'être à Chémery avant 4h00. À 3h30, les 1e et 2e Compagnies rendirent compte qu'elles avaient atteint leur base de départ et qu'elles étaient prêtes à déboucher du bois de Mont-Dieu. En revanche, le bataillon resta sans nouvelles de la 3e Compagnie qui, ralentie par les voitures de réfugiés et certaines troupes en débandade, avait été coupée du reste du bataillon. Enfin, vers 4h30, la 3e atteignit son objectif. Les équipages réussirent à gagner le bois du Mont-Dieu en délaissant la route rendue impraticable par les flots de réfugiés et de fuyards et en coupant à travers champs. Finalement, les unités mirent plus de cinq heures pour parcourir les cinq derniers kilomètres, encore les officiers durent-ils parfois se frayer un chemin en menaçant les troupes qui refluaient en désordre.

Partant de Chémery, le bataillon devait déboucher à 5h00 pour attaquer les hauteurs boisées situées au Sud de l'axe Bulson-Chémery. Les bases de départ des unités étaient les suivantes :
- la 1e compagnie était à la sortie Nord-Ouest de Chémery, sur l'axe reliant Chémery à Chéhéry ;
- la 2e compagnie était dans un ravin au Nord-Est de Chémery ;
- la 3e compagnie était au Nord de Maisoncelle et Villers.

Dans le cas improbable de l'arrivée avant l'heure H des 205e RI et 4e BCL, ceux-ci devaient rejoindre le secteur droit, faisant basculer un bataillon du 213e RI et la 2e Compagnie en soutien du groupement du centre. Alors qu'elle avait prévu l'heure H à 5h00, la divi-

[4] Le général Lafontaine commandait la 55e Division d'Infanterie, unité de série B composée de réservistes âgés, mal équipés et mentalement pas préparés à supporter les bombardements aériens et l'assaut des Panzer.

▶ Cette vue arrière permet de se rendre compte de l'inclinaison de la cuirasse du FCM 36. En avance sur son temps, ce dessin en forme de diamant favorise le ricochet des projectiles. Son blindage est constitué de plaques d'acier laminées et mécano-soudées. Cette technique, issue de la construction navale, est plus compliquée et surtout plus coûteuse que celle des caisses en acier moulées.
Coll. Danjou

◀ *Panzer II Ausf. B* pourvu d'une plaque de blindage frontal supplémentaire. Son canon de *2cm* n'est guère efficace en terme de performances balistiques contre le FCM 36, le projectile *Pzgr.* étant tout juste capable de perforer 20mm de blindage à 100 mètres ! Par contre, sa cadence de tir élevée lui permet d'envoyer des « rafales » d'obus qui « assomment » les équipages français et chauffent les blindages au point, parfois, de parvenir à les percer !
Coll. Kadari

sion fut obligée de différer le déclenchement de l'assaut, les bataillons d'infanterie devant se ravitailler en munitions qu'ils avaient, d'ailleurs, en faible quantité. À cet inconvénient s'ajoutaient des effectifs réduits et l'absence d'armes antichars, ce qui était très handicapant pour faire face à une *Panzer-Division*.

L'ATTAQUE DU 7e BCL AU SUD DE SEDAN

Franchissant finalement la ligne de débouché à 6h20, les chars progressèrent sans résistance jusqu'à 7h00. Prenant en main courante l'axe Chémery-Chéhéry, la 3e compagnie (capitaine Mignotte) commença sa progression à l'Ouest du fuseau bataillon. Faute de temps, le capitaine n'avait pas pu donner ses ordres de vive voix à ses chefs de section ; il commanda donc le déploiement de sa compagnie au fanion[5]. La 1e section (sous-lieutenant Pages) ayant pris pied sur la route avec de part et d'autre les 3e (sous-lieutenant Lacroix) et 2e sections (aspirant Loiseau), la compagnie progressait en bataille avec la 4e section (sous-lieutenant Levitte) en soutien de l'échelon de tête.

Le 7e BCL connût son baptême du feu après quelques centaines de mètres de progression : une pièce antichar postée le long de la route, à cinq cents mètres au Nord des sorties de Chémery, engagea les chars de tête. La surprise et l'émotion furent de courte durée. La section Pages riposta rapidement et le commandant d'unité entama aussitôt une manœuvre de réduction en ordonnant aux sections, toujours au fanion, de se déployer. L'ordre fut vu par la section Lacroix qui aussitôt se porta au niveau du commandant de compagnie. En revanche, la section Loiseau n'aperçut pas les signaux et resta sur la route, bloquant le débouché de la section de soutien.

S'apercevant d'un certain flottement chez ses deux sections de soutien, le capitaine Mignotte fit demi-tour pour, arrivé à leur niveau, réitérer ses ordres. Voyant les signes de son commandant d'unité, le sous-lieutenant Levitte se déplaça rapidement pour prendre ses ordres directement à la voix. Il reçut pour mission de flanc-garder la compagnie le long de la Bar. Agissant à l'imitation, la section Loiseau suivit la section Levitte et la compagnie était déployée lorsque le commandant de compagnie reprit sa progression. Cependant, durant cette ré-articulation, la section Pages était restée sur la route, subissant le feu ennemi. Touché à une chenille, le char du chef de section qui progressait en tête resta bloqué sur la route, entravant la progression des deux autres appareils. Offrant une cible facile, un autre char fut touché, le chef de char blessé et une grande partie de l'optique rendue inutilisable.

Une autre pièce antichar se dévoila un peu plus loin le long de la route mais, cette fois-ci, l'effet de surprise ne joua pas et la compagnie déployée manœuvra afin de délivrer un tir de concentration qui détruisit les deux canons ennemis.

[5] Contrairement aux Allemands, les Français avaient peu de chars équipés de radio.

◀ Ce char est identifié comme le 30012 de la 3e Section, 3e Compagnie du 7e BCC (Bataillon de Chars de Combat) ou BCL (Bataillon de Chars Légers). Malgré son train de roulement à 18 galets qui lui confère d'excellentes aptitudes en tout-terrain, le pilote n'a pu éviter à son FCM 36 de s'embourber au bord de la Bar. Au passage, on admirera le camouflage de l'engin particulièrement élaboré comme c'est d'ailleurs le cas sur nombre de matériels de l'Armée française de 1940.
Coll. Danjou

▶ Ce FCM intrigue un petit groupe de soldats allemands. Ces derniers ne savent sans doute pas que ce petit char de conception doctrinale archaïque (char d'appui d'infanterie servi par seulement deux membres d'équipage) cache une motorisation qui préfigure les blindés modernes. Son moteur Berliet MDPR 4 cylindres diesel de 105cv, en plus de limiter les risques d'incendie, lui autorise une autonomie de 16 heures ou 225 kilomètres sur route. Un record en 1940 ! Coll. Danjou

Après ce premier accrochage, la progression reprit, les sections atteignirent les lisières Sud et Ouest du bois de Naumont qui furent nettoyées, et le terrain se trouva vide d'ennemis. Cependant, l'infanterie n'avait pas suivi et les chars durent rebrousser chemin pour revenir la chercher. Payant de sa personne, le capitaine Mignotte s'assit sur sa tourelle pour prouver aux fantassins l'absence de danger et ainsi les convaincre de reprendre la progression. Convaincus et rassérénés par l'action décisive des chars, quelques fantassins accompagnèrent la compagnie jusqu'aux lisières du bois de Naumont et aux haies longeant la Bar.

La 1e compagnie, au centre, progressa sans difficultés et atteignit la côte n°304 et Blanche-Maison après avoir détruit trois mitrailleuses allemandes. Comme celle-ci, la 2e progressa en bataille à l'Est du fuseau bataillon sans rencontrer de résistance ennemie. Elle atteignit sans difficulté l'objectif de son premier bond qui était la crête du Fond-Dagot. Cependant, l'infanterie, malgré de nombreuses relances des tankistes, n'avait pas suivi et les bois situés sur la crête ne purent être investis.

À 7h00, après son premier bond, le bataillon avait atteint la ligne : bois de Naumont, bois de Blanche-Maison, côte n°304, crête du Fond-Dagot. À l'exception des bois du Fond-Dagot, l'infanterie avait, non sans mal, suivi les chars et occupait une ligne similaire. De cette première phase, il faut retenir la confirmation du handicap extrême que constitue l'absence de radio à bord des chars. La manœuvre de la 3e compagnie fut mal coordonnée au départ faute de liaison radio et cela causa la perte de deux chars.

Ainsi ré-aligné, le 7e BCL s'élança vers son deuxième objectif. Toujours flanc-gardée sur sa gauche par la 4e section qui longeait la Bar, la 3e compagnie reprit sa progression à l'Ouest en direction du village de Connage. Afin de galvaniser ses troupes et parce que c'était sa place, le commandant d'unité se porta devant les 2e et 3e sections pour les entraîner jusqu'à l'objectif à atteindre. La 1e section, quant à elle, s'occupait de réparer les dégâts subis lors du premier engagement, aidée en cela par la section d'échelon qui avait rejoint les chars endommagés avant que le combat ne finisse, dépassant même l'infanterie.

Les fantassins ennemis s'étant repliés sans offrir de résistance, les lisières Sud du village furent atteintes sans dommage et en un temps record. Durant sa progression, l'échelon de tête n'avait pas vu des pièces anti-chars embossées sur les hauteurs Nord-Est du village. Ayant rapidement atteint les entrées de Connage, elles étaient à l'abri des coups directs. Ce n'était malheureusement pas le cas de la section Levitte qui, progressant le long de la Bar et en retrait de l'échelon de tête, fut engagée par l'ennemi. Le char du chef de section fut le premier à être touché et s'immobilisa. Malgré le feu nourri, les subordonnés tentèrent de remorquer leur chef pour le sortir de cette mauvaise passe.

▶ Ce FCM 36 en bien mauvaise posture est identifié comme le numéro 30002, de la 3e Compagnie du 7e BCL. Ce blindé aurait été soufflé par une bombe larguée par un Stuka... Coll. Danjou

◄ Autre vue du 30012 de la 3e Section, 3e Compagnie du 7e BCC. C'est en voulant échapper au feu ennemi que l'équipage, l'aspirant Loiseau et le mécanicien Rochelle, ont embourbé leur engin. Sains et saufs, ils ne pourront pas échapper à la captivité !
Coll. Danjou

Comme lors du premier bond, les fantassins n'avaient pas suivi la progression des chars vers Connage ; un retour en arrière fut donc nécessaire pour essayer de les récupérer. Lors de ce mouvement, le char de l'aspirant Loiseau fut frappé par un obus et s'embourba sur les rives de la Bar. Du fait de la violence du feu ennemi, son équipage ne put évacuer et fut fait prisonnier. Les deux autres chars de la section rejoignirent la section Lacroix et le capitaine à l'abri d'un mouvement de terrain où la Bar et la route se rejoignaient presque. L'un d'eux était en flammes, un obus ayant mis le feu à la bâche située sur le côté du char. Le feu risquait de se propager jusqu'au réservoir. Totalement absorbé par le combat, l'équipage ne s'était aperçu de rien. Heureusement, le commandant d'unité vit le danger et sauta de son char pour aller ôter la bâche, écartant ainsi tout risque d'incendie.

À l'abri des coups directs de l'ennemi, les chefs de sections quittèrent leur char pour rejoindre celui de leur capitaine afin d'y prendre les ordres. Alors que le sous-lieutenant Levitte, toujours en arrière le long de la Bar, continuait à essayer de dépanner son char sous le feu direct et indirect de l'ennemi – les batteries d'artillerie ayant commencé à tirer – le capitaine donna ses ordres à la voix : « *La section Lacroix progressera en tête sur l'axe de la route. Lignes à atteindre :*
- 1° la route Connage-Bulson ;
- 2° les lisières de Chéhéry.
Le sergent Le Tallec prendra le commandement de la section Loiseau (réduite à deux chars) et progressera à gauche et légèrement en retrait de la section Lacroix. Le capitaine se placera au centre du dispositif au mieux des circonstances. Se tenir prêt à obéir au fanion du commandant de compagnie. La section Levitte ne pouvant être atteinte par les ordres sera considérée comme momentanément en réserve. Le capitaine est sûr que le sous-lieutenant Levitte, dont l'ardeur est proverbiale, le rejoindra dès que cela lui sera possible. »[6]

Il ne fallut que cinq minutes pour que l'idée de manœuvre soit expliquée et comprise par les chefs de sections. Ceux-ci embarquèrent et reprirent aussitôt la progression. À la sortie de la première courbe, ils se trouvèrent face à face avec un char allemand prenant pratiquement toute la route. Le *Panzer* s'immobilisa pour ajuster ses premières victimes. Réagissant promptement, le sous-lieutenant Lacroix accéléra jusqu'à arriver à moins de vingt mètres du char ennemi et commença à l'engager. Il ne tarda pas à être rejoint par un char de sa section et par le sergent Le Tallec.

Resté en retrait à l'extérieur de son char, le capitaine commandant, estimant rapidement la situation nouvelle, donna des ordres complémentaires aux deux derniers chars postés à son niveau : ils devaient appuyer l'échelon de tête à partir d'une position située à environ trois cents mètres de la zone des contacts. Ceci fait, il embarqua pour se porter en avant afin de prendre part au combat de chars qui s'engageait.

Une lutte par trop inégale commença entre six chars légers d'un côté face à trois chars moyens allemands[7] – des *Panzer III* ou *IV* – bientôt appuyés par d'autres se découvrant légèrement en arrière de la ligne de contact. Les protagonistes de cet affrontement ouvrirent le feu simultanément. Ayant rapidement épuisé leur dotation en obus de rupture[8], les FCM 36 continuèrent le combat en tirant des obus explosifs dont le seul effet était d'aveugler les chars adverses et ainsi de ralentir leur cadence de tir. Pour être ralenti, le tir allemand n'en était pas moins précis et de nombreux obus touchèrent les chars français. En fonction de l'angle d'impact, ils ricochaient ou hélas perçaient le blindage et la compagnie connut rapidement des pertes dont celle du sous-lieutenant Lacroix, grièvement blessé.

[6] Historique du 7e Bataillon de Chars Légers, ops cit. p 22-23.

[7] Face au 7e BCL se trouvait la 1. Panzer-Division équipée entre autre de Panzer III et IV.

[8] Les FCM 36 avaient une dotation initiale de 12 obus de rupture.

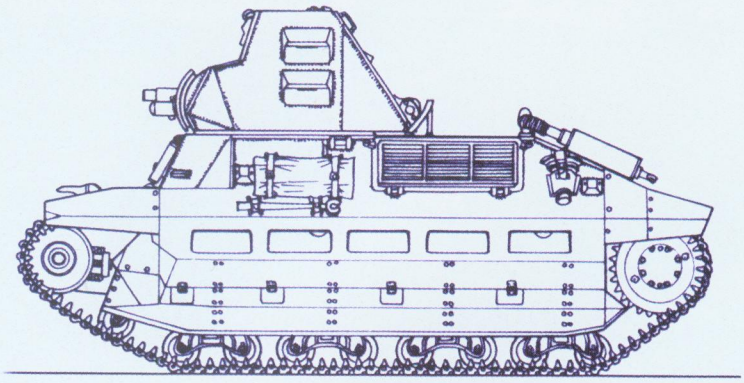
◄ Le FMC 36 n'a que deux membres d'équipage. Ce choix permet de réduire la taille du char – et par là même son coût – et le nombre de personnels spécialisés. Un choix logique en temps de paix, qui plus est dans un pays ayant un taux de natalité bas et dont la jeunesse a été « saignée » en 1914-18 provoquant ainsi un phénomène de « classes creuses », mais qui, en temps de guerre, surcharge de travail le chef de char. Celui-ci doit donner les ordres à son pilote, observer la situation sur le champ de bataille, choisir une cible, charger le canon, viser, tirer…
Coll. Danjou

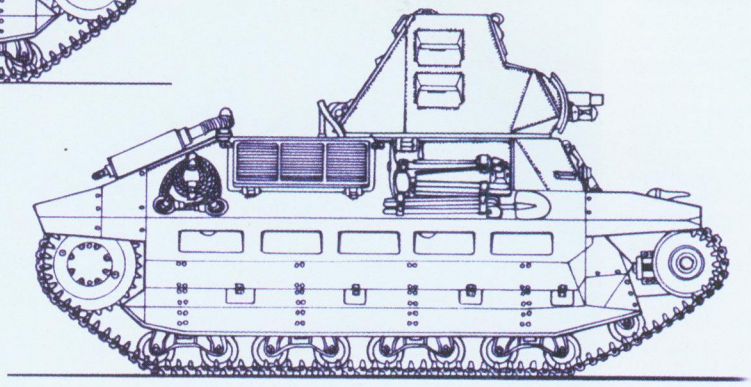
▶ Un *Panzer III Ausf. E* ou *F*. L'attitude décontractée des trois *Panzerschützen* semble indiquer que ce secteur est plutôt calme. En 1940, ce modèle pèche à la fois par son armement trop peu puissant et son blindage peu épais. Mais face aux blindés français, il bénéficie d'un équipage de cinq hommes et d'une tourelle triplace qui permet au chef de char (*Bordführer*) de se concentrer uniquement sur sa tâche.
Coll. Kadari

Les tirs de concentration français finirent par payer et un char allemand fut mis hors de combat. Cependant, les tirs allemands devinrent plus efficaces et meurtriers. Un obus disloqua la plage avant du char du sergent Corbeil, tuant son mécanicien. Son char immobilisé, le sergent continua le combat jusqu'à ce qu'un second obus détruise le canon ; il évacua son engin hors de combat et plongea dans le fossé bordant la route. L'appareil du sergent Le Tallec fut à son tour touché dans le compartiment moteur et prit feu. Malgré cela, l'équipage continua le combat, engageant les chars adverses et essayant de leur infliger un maximum de dégâts. Mais l'incendie gagnant rapidement, la chaleur devint insupportable pour l'équipage qui dut, la mort dans l'âme, abandonner son FCM. En longeant la Bar, ils parvinrent à s'exfiltrer de la zone des combats pour rejoindre Chémery où ils furent recueillis par l'adjoint de la compagnie, le lieutenant Heraud.

Après la perte du char du sergent Le Tallec, seul un char sur les quatre de l'échelon de tête était encore en mesure de combattre : c'était celui du commandant de compagnie. Touché par deux fois sans dommage, le capitaine fit un rapide point de situation et ordonna à son mécanicien de faire un pivot afin de combattre avec la tourelle à 6 heures. Cette posture avait deux avantages : la partie arrière avec le compartiment moteur offrait une meilleure protection et le char était prêt à repartir sur Chémery en cas de repli précipité. Hélas, pendant le pivot, un obus détruisit la chenille gauche immobilisant l'engin. Face à cette situation quasi désespérée, le capitaine Mignotte ordonna à son mécanicien d'évacuer. Lui resta à son poste pour protéger le repli de son subordonné par des tirs d'aveuglement.

▶ Les allemands vont récupérer un nombre élevé de FCM 36. Le moteur diesel et le système d'extinction automatique Tecalemit limitent les risques d'incendies après avoir été touché par des obus perforants. L'avance allemande est si rapide que les chars abandonnés, mais non détruits, ne vont pas pouvoir être dépannés par les mécaniciens français, mais vont faire la joie des équipes de récupération allemandes !
Coll. Danjou

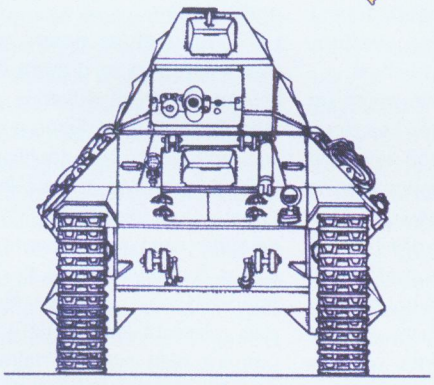


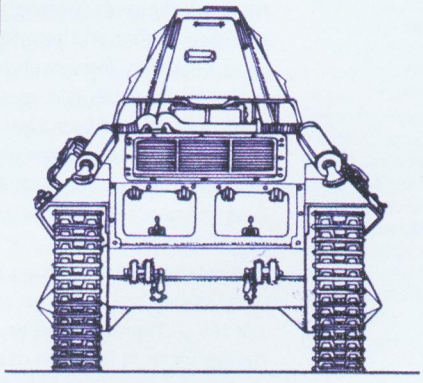


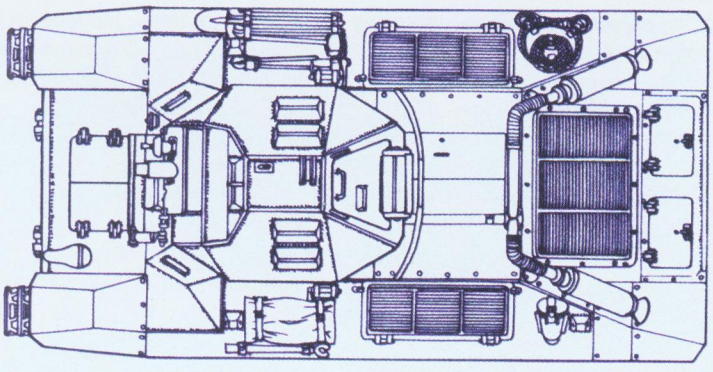
PLANS AU 1/48

FCM 36

© Hubert Cance / Batailles & Blindés, 2007







Le FCM 36 n'est pas un adversaire bien dangereux pour les chars moyens allemands. La faute en incombe principalement à son canon de 37mm modèle 1918, repris sur le FT-17, au pouvoir perforant quasi-inexistant. À l'origine, le FCM est considéré comme un char d'accompagnement d'infanterie qui n'a, par définition, pas vocation à affronter ses congénères ! Bien conscient des limites de cette pièce, on envisage un temps d'installer dans la tourelle du FCM le nouveau canon long de 37mm modèle 1938. Mais l'idée est finalement abandonnée car les soudures de la tourelle ne résistent pas aux vibrations générées par les tirs.
Coll. Danjou

Voyant leurs camarades mis hors de combat, les deux chars en appui décrochèrent vers Chémery. Ils n'auraient été d'ailleurs d'aucun secours puisque endommagés à des degrés divers : le chef de l'un des chars, intoxiqué par les gaz de la mitrailleuse, était alors momentanément incapable de combattre tandis que l'autre char, ayant perdu un galet du train de roulement droit, se mouvait avec difficultés. Protégé par le char en flammes du sergent Le Tallec, les *Panzer* dont le moteur était à essence n'osaient pas trop s'approcher du foyer ; le commandant d'unité continua à tirer jusqu'à l'épuisement de ses obus. Voyant qu'il était seul au contact et qu'*a priori* les rescapés étaient parvenus à regagner les lignes amies, il décida de sortir de son char qui n'était plus qu'une carcasse percée à maints endroits et d'essayer de regagner la base de départ. À peine sorti, vivant mais exténué, il fut rejoint par le sergent Corbeil qui était resté dans le fossé et qui l'entraîna vers Chémery. Il leur fallut plus d'une heure pour rejoindre les rescapés regroupés dans le village.

Durant tout cet engagement, le sous-lieutenant Levitte avait désespérément continué de réparer son char. Mais le feu ennemi devint plus dense et plus précis, touchant de plein fouet le char du sergent-chef Werhle qui fut mortellement blessé. Ayant reçu l'ordre de se replier, le dernier char s'enlisa en tentant de regagner la zone arrière. Le sous-lieutenant Levitte tenta, avec les deux mécaniciens restants, de ramener le chef Werhle mais un feu nourri les obligea à plonger dans la rivière et à abandonner le corps de leur camarade qui venait de rendre l'âme. Ils restèrent très longtemps dans l'eau avant de rejoindre le bataillon, profitant de la nuit pour traverser le dispositif ennemi.

Après cet engagement, le bilan était lourd. Les pertes de la compagnie étaient conséquentes. Sur les treize chars partis le matin, seuls trois parvinrent à rejoindre le bataillon. Au total, tous les chars de la 4e Section et le char du commandant d'unité étaient détruits ; les trois autres sections avaient perdu chacune deux chars.

Au centre, la 1e Compagnie mena un combat tout aussi acharné. Les deux sections de premier échelon venaient de reprendre leur progression vers la côte n°322 (1e section, aspirant Crémieux-Bach) et les lisières des bois de Haye (2e section, adjudant-chef Pierre) lorsqu'elles furent engagées par des chars et des pièces antichars embossées au niveau des points qu'elles devaient atteindre. Elles ripostèrent immédiatement, la section Crémieux-Bach neutralisa deux chars. L'adjudant-chef Pierre, lui, engagea les chars qui débouchaient des lisières du bois de Haye. Deux de ses chars furent touchés dont l'un, tourelle bloquée par des obus allemands, sera ramené par son mécanicien, grièvement blessé alors que son chef de char avait été tué. Son potentiel tactique réduit à un tiers, l'adjudant-chef Pierre se replia vers les bois de Blanche-Maison où il rejoignit les deux sections de soutien. Elles avaient atteint cette position en essayant d'entraîner les fantassins avec elles.

Avec le char du commandant de compagnie, les survivants repoussèrent les assauts allemands à partir des lisières des bois de Blanche-Maison jusqu'à plus de 10h00. Vers 10h15, ils reçurent l'ordre du bataillon de décrocher vers Artaise-le-Vivier. Au cours de leur repli en traversant Maisoncelle, ils essuyèrent des tirs d'armes antichars et de chars qui remontaient par la route de Chémery.

Au bilan, seuls quatre chars rejoignirent les lignes : un à la 4e section, un à la 3e et deux à la 2e. La 1e section qui subit le plus dur engagement disparut corps et bien.

À l'Est, la 2e Compagnie subit également rapidement les tirs ennemis. Flanc-gardé sur sa droite vers Bulson par la 1e section, le reste de la compagnie s'ébranla à la conquête de la côte n°322. Avec le char du capitaine commandant, dix engins menèrent cet assaut. À peine avaient-ils débouché que six machines ennemies se dévoilèrent aux sorties de Bulson. Pour la première fois de la journée, l'artillerie française se manifesta et les canons de 75, dont la mission était le soutien de la division à partir de Maisoncelle, donnèrent de la voix. Cette intervention fut efficace ; un char fut détruit et les autres se regroupèrent derrière la côte n°322 à l'abri de coups directs de l'artillerie française. Profitant de ce mouvement de recul de l'ennemi, le lieutenant Leclair, chef de la 3e section, se rua à l'assaut de la côte n°322 qu'il franchit avant de disparaître dans une gerbe de feu.

Le combat chars contre chars commença de part et d'autre de la crête. Les neufs chars français engagèrent cinq *Panzer*. À défilement de tourelle, ils repéraient les déplacements de leurs adversaires grâce à leur antenne – pour une fois, le fait d'être équipé de radio était un désavantage – passaient à défilement de tir au moment opportun pour engager leur objectif, puis rebasculaient derrière la crête en prenant bien soin de faire une large rocade. Durant ce duel, les chars ennemis étaient fixés derrière la crête ; l'infanterie aurait pu en profiter pour manœuvrer, mais une fois de plus, elle n'avait pas suivi le mouvement de la compagnie.

Les obus français fixaient les chars ennemis sans toutefois les détruire ni même les endommager. En revanche, les tirs allemands furent efficaces et meurtriers : plusieurs chars furent touchés, dont celui du commandant d'unité qui eut le toit de tourelle arraché et la plage avant presque perforée par l'obus qui s'y figea. Fixant l'ennemi sans pouvoir ni progresser ni manœuvrer, la compagnie reçut l'ordre de décrocher ; il était environ 10h30.

Ignorant, par absence de liaison radio entre les unités, ce qui était arrivé à

◄ Comme beaucoup d'autres matériels français, les FMC réparables vont être recyclés par les vainqueurs. La Commission allemande d'armistice de Wiesbaden répertorie 37 FCM au 15 octobre 1940. D'autres sources évaluent les chars capturés au nombre de 50. Certains vont reprendre un bref service avec une *Balkenkreuz* sur la tourelle, tandis que d'autres vont être transformés en canon automoteur ou en chasseur de chars par le prolifique *Major* Alfred Becker, célèbre pour ses improvisations sur châssis français.
Coll. Danjou

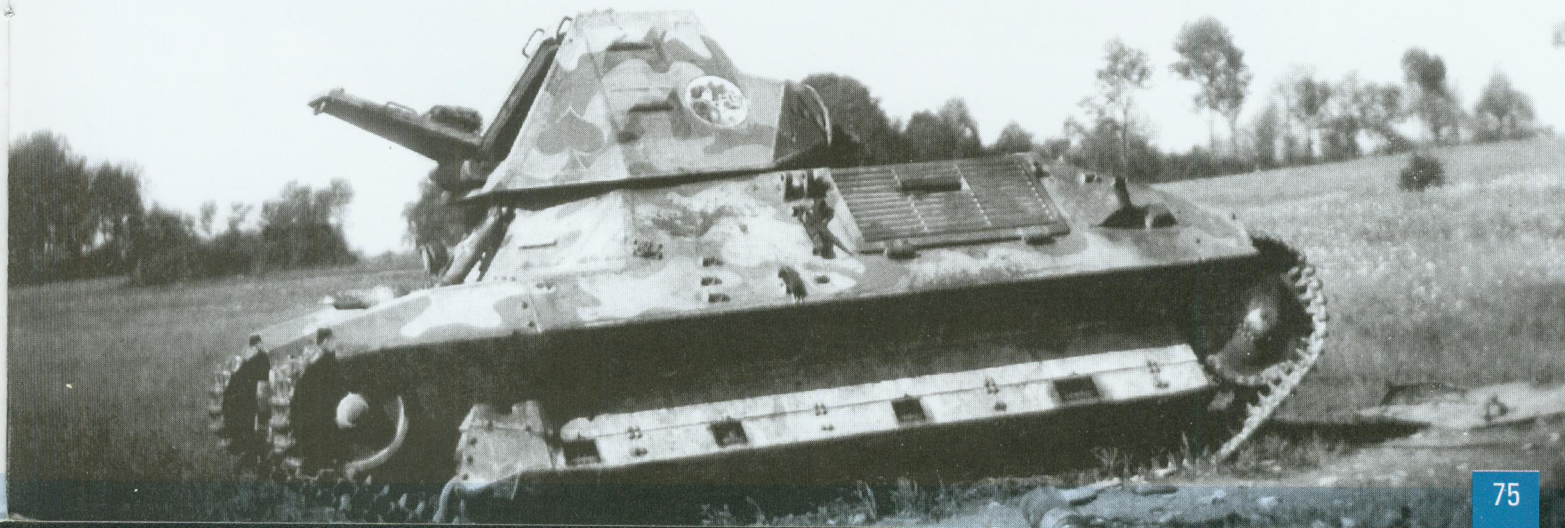
la 1e compagnie lors de la traversée de Maisoncelle, les rescapés de la compagnie se présentèrent devant le village dans l'intention de le traverser et essuyèrent des tirs des blindés allemands qui s'y trouvaient. Après avoir contourné Maisoncelle, ils durent également éviter Artaise, aussi investi par l'ennemi, pour se replier sur le bois de Raucourt afin de se regrouper dans les bois de Mont-Dieu, point de ralliement compagnie. Là, le bilan fut rapidement fait : dix chars manquaient à l'appel.

L'état-major du bataillon regroupa les survivants dans les bois de Mont-dieu. Après un rapide point de situation des effectifs et du matériel, il constitua vers 13h00 une compagnie de marche à deux sections. Il en confia le commandement au capitaine Mignotte, commandant d'unité de la 3e compagnie. Ses ordres étaient de s'installer en défense ferme au Nord des bois de Mont-Dieu et de barrer la route Chémery-Tannay afin de livrer une ligne de débouché aux 3e DIM et 3e DCr[9]. Les équipages se préparaient donc à de nouveaux combats auxquels beaucoup pressentaient une issue fatale. Mais l'ennemi, certainement refroidi par la conduite héroïque des équipages du 7e BCL, n'osa pas reprendre l'offensive pour exploiter ses premiers succès. La mission d'interdiction s'acheva vers 21h00 pour la compagnie qui reçut l'ordre de rallier Olizy où le reste du bataillon l'attendait.

Quelles conclusions tirer de ce premier engagement ? Le sacrifice et l'héroïsme des équipages ont permis au bataillon de remplir sa mission. L'ennemi n'a pu déboucher des bois de Mont-Dieu. Il rendra d'ailleurs hommage aux tankistes français par l'intermédiaire d'un article du commandant Kielmansegg, chef du 3e Bureau de la *1. Panzer-Division*, paru dans « *Die Wehrmacht* » du 21 mai 1941 et relatant les affrontements de cette journée : « *Si dans la Meuse c'est aujourd'hui la grande journée de la DCA., sur le front, c'est la journée des blindés. Nous recevons sans cesse de nouveaux rapports qui signalent l'arrivée des renforts ennemis et des concentrations de blindés et c'est avec impatience que notre division aura attendu le moment de l'arrivée de nos blindés sur la rive Sud de la Meuse où ils sont prêts à entrer en action.*

[9] DIM : Division d'Infanterie Mécanisée ; DCr : Division Cuirassée.

▼ Le train de roulement du FCM 36 est facilement identifiable avec ses formes en biseau. Les ouvertures supérieures permettent l'évacuation de la boue et de la terre grasse, limitant ainsi les risques de blocages inopinés lorsque l'engin évolue en terrain meuble. Ces ouvertures ne résolvent malheureusement pas tous les problèmes d'évacuation de boue. Cette accumulation finit par ralentir le char, qui n'est déjà pas un foudre de guerre avec ses 24 km/h en vitesse de pointe !
Coll. Danjou



Nous avons maintenant deux fronts, l'un vers l'Ouest derrière lequel se rassemblent les éléments qui doivent avancer dans cette direction, et l'autre vers le Sud pour repousser les attaques ennemies qui se déclencheraient et même se déclenchent déjà. L'attaque vers l'Ouest trouve devant elle comme premier obstacle le canal des Ardennes dont le tracé est en direction Nord-Est. D'ailleurs, cette attaque ne peut commencer tant que la situation au Sud restera aussi peu claire qu'elle l'est pour l'instant.

Là, de furieuses contre-attaques ont commencé. Nos pionniers défendent péniblement mais avec succès contre des forces blindées ennemies le nœud important de Chémery où la route s'infléchit vers l'Ouest en passant sur le pont encore intact du canal. La pointe de nos chars de combat se heurte, à Bulson, à des blindés français qui attaquent. C'est le premier vrai combat, chars contre chars, de cette guerre. Quelle en sera l'issue ? Après deux heures d'une lutte opiniâtre, les Français évacuent le terrain en ayant perdu vingt chars. Un régiment d'infanterie, auquel on a fait interrompre son action contre la Meuse, arrive et continue l'attaque vers le Sud ; engageant ses dernières forces, il parvient à avancer de huit kilomètres en direction du Sud en dépit des contre-attaques françaises, mais n'atteint pas, toutefois, son véritable objectif qui était l'ensemble des hauteurs de Stonne. La possession de cette dernière position est très importante ; elle doit garantir le flanc du mouvement que nous projetons vers l'Est tandis qu'elle représenterait précisément une menace constante et considérable contre ce mouvement aux mains des Français. Il n'est pas possible, même avec des éléments de reconnaissance, de pénétrer dans le bois de Mont-Dieu, au Nord de Stonne, ni dans le bois de Raucourt tant il y a là de blindés français. Le soir, le régiment qui, à part les blindés, a eu la plus lourde tâche de la journée constitue un front défensif vers le bois de Stonne. »[10]

L'action du bataillon a donc fortement contrarié les plans allemands. Le courage et l'abnégation des tankistes sont à mesurer à l'aune de la différence de matériel qui existait entre les protagonistes. Laissons la parole au général Renault qui fut professeur à l'École Supérieure de Guerre : « *La grosse question est que, si les chars légers français (R-35, H-35, H-39 et FCM 36) étaient mieux blindés que les chars allemands, ils leur étaient inférieurs en canons et en moteur… La majorité des Hotchkiss, Renault et FCM disposaient d'un canon de 37mm datant de 1917-18, avec une vitesse initiale de 390 mètres/seconde, dont les règlements déconseillaient l'emploi au-delà de 400 mètres… Les Allemands, au contraire, disposaient d'un canon (chars et anti-chars) de 37mm d'une vitesse initiale de 800 mètres/seconde ou supérieure qui perçait encore 45mm de blindage à 500 mètres et 50mm à 400 mètres. Le 20mm automatique du* Panzer II *(vitesse initiale de 800 mètres/seconde), capable de tirer 150 coups à la minute, perçait 40 mm à 400 mètres. Le canon français de 47mm qui équipait les chars D2, B1bis et Somua était excellent, mais les tireurs étaient médiocres. Le canon de 75mm du B1bis, modèle L21 raccourci, était monté en casemate basse, ce qui obligeait le char à se démasquer pour le tir, donc à se dévoiler aux antichars… Le système Naeder, qui permettait de pointer le char B1bis par ses chenilles, fut une source de pannes fréquentes. De même, il était recommandé de faire tourner le moteur pour faire tourner la radio, d'où une consommation d'essence excessive. Lents et peu maniables, nos chars disposaient d'une puissance de 7 à 10cv à la tonne, alors que les chars allemands disposaient de 15 à 20cv à la tonne. Tous les chars allemands avaient la radio émission / réception, sauf le* Panzer I *qui n'avait que la réception alors qu'aucun char léger français n'en disposait et que les chars D2 et B1bis qui en étaient équipés ne l'utilisaient pas.* » [11]

Malgré ce déséquilibre des forces en présence, les tankistes français n'hésitèrent pas à aller contre l'ennemi et, fidèles à l'esprit char de combat, se comportèrent avec bravoure et panache à l'instar de leurs anciens : les pionniers de l'Artillerie d'Assaut de 1917-18. ■

Vous retrouverez le 7e BCL dans le prochain numéro de Batailles & Blindés avec sa reconstitution, les combats désespérés livrés par ses équipages en juin 1940 et, finalement, sa dissolution après l'armistice. Photos supplémentaires, profils et annexes sont au programme ! Ne manquez pas la suite de « Seigneur suis » !

[10] Historique du 7e Bataillon de Chars Légers, ops cit. p 26-27.

[11] Extrait des archives militaires françaises, Vincennes, « Comme des lions », Dominique Lormier, le grand livre du mois, Paris, 2006, p 28-29.

▼ Triste vision que ce cimetière de chars français. Un Renault FT-17 côtoie celui qui était destiné à le remplacer. Ces deux générations de blindés symbolisent la faillite du concept du char d'infanterie. Les idées valables en 1918 ne le sont plus en 1940… Coll. Danjou

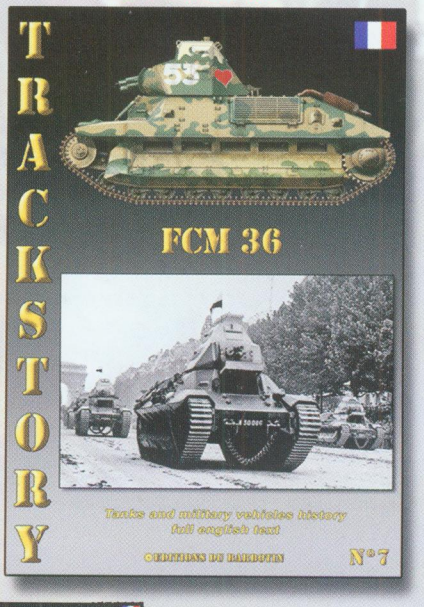
EDITIONS DU BARBOTIN

DES COLLECTIONS UNIQUES DE MONOGRAPHIES

Format 17,5 cm X 24,5 cm - Couverture pellicullée - Dos carré cousu collé
Photos d'archives et de détails inédites pour la plupart - Nombreux profils couleur
Edition bilingue Français / Anglais

TRACKSTORY
Les blindés français de 1940

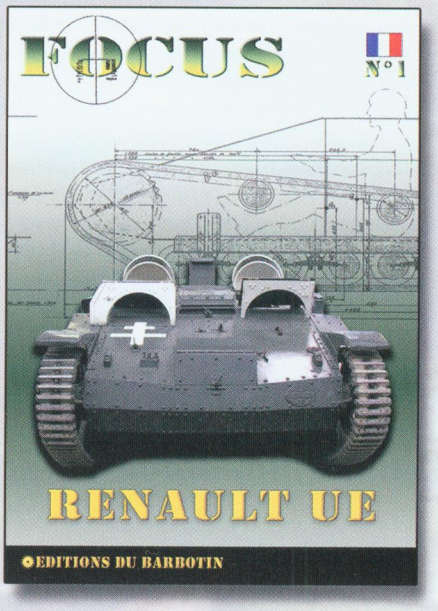
Nouveau/ new
n°7 : FCM 36



n° 3 : Chars B1-B1 bis
n°4 : Renault R35-R40
n° 5 : Juin 40
n° 6 / Hotchkiss H35-H39

FOCUS

Nouvelle collection !
Photoscope complet d'un matériel
avec historique, photos d'archives, profils
et plus de 100 photos couleurs
44 pages, format 17,5 x 24,5 cm

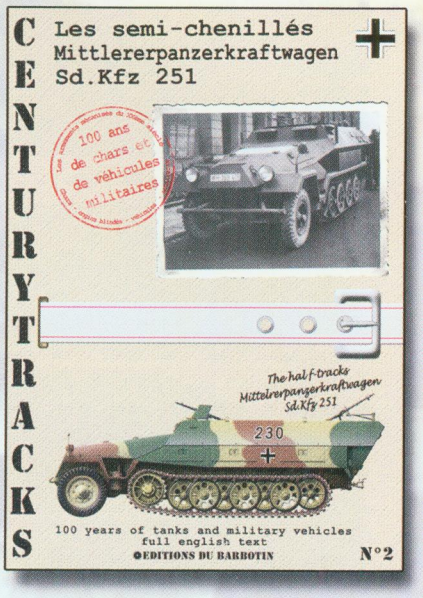


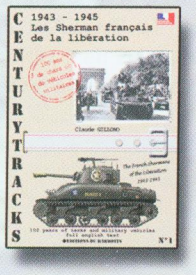
Juin 2007
n° 1 : Renault UE

New serie !
complete walk around
with history and color profils
more than 100 photos

CENTURYTRACKS
100 ans de chars et véhicules militaires

Bientôt / soon
n° 2 : SDKFZ 251 et ses variantes





CENTURYTRACKS n° 1
1943-1945
Les Sherman Français

Size 17,5 cm X 24,5 cm - Full bilingual edition - lot of archives and details photos unpublished - Colour profiles

Bon de souscription / Subscription form

Nombre d'exemplaires commandés : Trackstory n°3 ☐ n°4 ☐ n°5 ☐ n°6 ☐ n°7 ☐

Centurytracks n°1 ☐ n°2* ☐ Focus n° 1 * ☐

TRACKSTORY et CENTURYTRACKS :14,50 € - FOCUS 9,90 € par n° commandé + port .... exemplaire(s) Total ☐

**Focus n° 1 parution fin juin 2007 - Centurytracks n° 2 parution juin/juillet 2007*

** Frais de port 3,00 € pour la France, CEE 4,00 € par numéro commandé (other countries, please contact us).*

Pour 3 n° commandés : frais de port 7,00 € (France) 9,00 € (CEE) / 4 n° fdp 9,00 € (France), 11,00 € (CEE) / 5 n° fdp 11,00 € (France), 15,00 € (CEE)

Nom / Name : Prénom / First name :

n°, rue / Street, number :

Code Postal : Ville/City : Pays / Country :

Email : Téléphone / Phone :

Je joins mon règlement / Payment by :

France uniquement : Chèque bancaire Chèque postal Mandat postal VISA Eurocard Mastercard

Autres pays /Other country : VISA Eurocard Mastercard uniquement / only

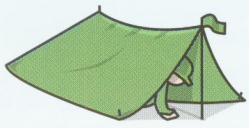
Numéro de carte/ credit card number :

Expire le /Expiry date : Code de securité (3 derniers chiffres au dos de la carte) :

Nom du porteur /credit card holder's name : Date et signature :

MT 01/07

Editions du Barbotin - 25, rue des Jardins - 91160 BALLAINVILLIERS - France
Email : info@edbarbotin.com - website : http://www.minitracks.fr - ☎: (33) 01-69-01-62-40



La guitoune

On a perdu la « *Schnelle Division* » ! (Hors-Série n°5 Blitzkrieg)

Le Dr. Nikolaus Krivinyi – fidèle lecteur autrichien que je salue et remercie pour sa missive – nous signale l'omission de la *Schnelle Division* sur la carte de la page 67 de notre hors-série « Blitzkrieg » ; carte qui, en outre, aurait dû être datée après le 15 mars 1938, puisqu'elle représente l'Autriche comme faisant partie du *Großreich* donc après l'*Anschluß* (13 mars). Ne pouvant résister à la tentation, je vous propose un historique rapide de cette unité. Encasernée dans la région de Vienne et de Salzbourg, la *Schnelle Division* ou « division rapide » avait été formée en 1935 par Vienne, en combinant les unités de cavalerie montée (au sein d'une *Kavalleriebrigade*) et les troupes motorisées (au sein d'une *Kraftfahrjägerbrigade* dotée d'un *Panzerwagen-Bataillon* à cinq compagnies) de l'*Österreichs Bundesheer*. En 1938, elle comptait 7 600 hommes environ, 12 Steyr ADGZ, 72 chenillettes Fiat Ansaldo, plus de 1 000 chevaux, 495 motos et approximativement un millier de véhicules à moteur. Ses appuis d'artillerie étaient fournis par vingt-quatre obusiers légers de *4,7cm* et huit de *5cm* ainsi que huit canons de *10cm*. Aux ordres du *Generalmajor* Kubena (1935-36) puis Hubicki (1936-38), la division est dissoute par Berlin après l'*Anschluß* et ses unités sont ventilées au sein de la *Wehrmacht* ; elles changent donc de désignation. Ainsi, par exemple, les *Dragoner-Regimenter* « Prinz Eugen von Savoyen » et « Feldmarschall Graf Montecuccoli » deviennent le *Kavallarie-Regiment 11*, tandis que l'ex-*Panzerwagen-Bataillon* donne naissance à la *Panzer-Abteilung 33* qui deviendra l'unité blindée de la *4. Leichte Division* avant de former la *II./ Panzer-Regiment 33* de la *9. Panzer-Division* en février 1940.

Au sujet de Heinz Lammerding (Batailles & Blindés n°18)

Des âneries sont venues se glisser dans les légendes des photos illustrant ma notice biographique concernant le *Kommandeur* de la « Das Reich ». Quelques-uns parmi vous n'ont pas hésité à nous écrire pour nous les signaler, merci. Les corrections portent sur les photos montrant Lammerding avec ses officiers qui ne se situent pas en Normandie, comme je le pensais, mais bel et bien dans le Sud-Ouest de la France, ainsi qu'en témoigne la présence sur l'un des clichés du *SS-Sturmbannführer* Helmut Kämpfe, chef du *III./ « Der Führer »* qui sera enlevé début juin par la résistance puis exécuté et qui ne verra donc jamais la bataille de Normandie. *Mea culpa.*

Le « Père Docu » monte la garde ! (Batailles & Blindés n°19)

Le « Père Docu », alias Christophe Bertheau, qui ne manque jamais l'occasion de relever nos bêtises avec sympathie et humour a encore fait des siennes ! « *Dans le numéro 19 de Batailles & Blindés, dans ce très intéressant article sur la bataille de Khafji, j'ai relevé deux erreurs. Tout d'abord, à la page 51, la légende de la photo du bas montrant un ZSU-23-4 Shilka : l'engin n'est pas basé sur un châssis de T-55 mais plutôt un châssis issu du GA-6 KUB (Gainful pour l'OTAN) et d'éléments du PT-76. À noter que le Shilka a été, durant les années 70, l'un des systèmes d'armes antiaériennes parmi les plus performants du monde. Il est armé de quatre canons AZP-23 de 23mm. Ensuite, à la page 56, la légende de l'avant-dernière photo du bas (mais tout le monde aura rectifié) : l'action se déroule en février 1991 et non en février 1941 ! Concernant l'article sur le 8,8cm en antichar, il est à signaler qu'en version blindée (Gepanzerter) était aussi surnommé BunkerflaK ou Spezial-FlaK mit teilgepanzertem. Mais bon, à part cela, RAS que du bon, comme d'habitude, on s'adapte très vite à des articles d'aussi bonne qualité, une seule chose, continuez !* » Rien à ajouter, hormis merci et aussi que le « Père Docu » œuvre sur le site www.slcmaquettes.com où il publie articles et synthèses de très bonne facture. À visiter sans plus tarder !

Reçu fort et clair ! (Batailles & Blindés n°19)

« *Vous avez dit passion… pure passion, dans votre éditorial du n°19 de Batailles et Blindés. Vous écrivez « … des revues comme Batailles et Blindés qui sont des concentrés de pure passion, on y met ses tripes, ses envies, et toute son énergie… » À mon tour, humble lecteur, de vous dire que je vous lis depuis le n°1 de « B&B » avec la même passion… pourquoi ? Je passe sur l'iconographie toujours aussi riche et saisissante, sur les récits, les témoignages, vrais, simples ; sur les sujets abordés ciblés, variés, inédits ; sur la construction, la présentation de vos articles qui font que je sais où se trouve l'essentiel ; sur les cartes, les plans maintenant au point et tellement utiles ; sur les fiches de lecture remarquables ; sur les profils de toute beauté, etc.…*

Je salue tout cela et je passe car pour moi il y a autre chose… La passion avec laquelle je vous lis vient de loin ; elle est celle d'un officier dont le souci permanent a toujours été de parfaire son efficacité. Je suis sûr de trouver dans vos publications Batailles et Blindés ou Ligne de Front un élément tactique, un mode d'action, un exemple d'emploi des moyens, un contre-exemple, un procédé technique, qui m'étonnera… Je suis sûr d'y trouver une action d'éclat, un témoignage, une biographie, une improvisation, un récit qui fascinera… Je suis sûr d'y trouver une étude, une analyse, une comparaison, qui m'apportera une vision nouvelle ou différente des choses…

Je vous donne deux exemples - Il y en aurait bien d'autres :

1/ « Normandie 44, la bataille vue par le patron de la 2. Panzer division » parue dans « B&B » n°13. Ce rapport traitant des combats blindés dans la défensive ou encore la gestion des moyens dans la défensive ; je n'aurais pas hésité à l'exploiter sous forme « d'instruction cadres » lorsque j'étais commandant d'unité de chars et plus tard chef de corps d'un régiment de chars…

2/ « Tempus Fugit Herr Peiper » paru dans « B&B » n°12. Ce texte m'aurait servi de base pour évoquer (hormis l'affaire de Baugnez) le déséquilibre permanent du chef au combat ou l'action dans la tourmente, dans l'impossible…

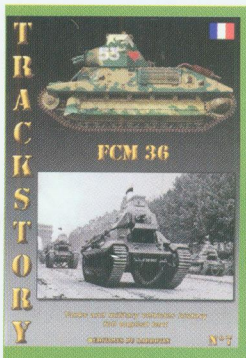
Ces deux exemples pour dire : Même si aujourd'hui je ne suis plus en activité, ces articles qui ne me sont plus utiles dans ma mission de préparation au combat, je vibre en les lisant ! J'y retrouve ce que j'ai toujours voulu faire passer comme message : Pensez différemment et préparez-vous à combattre « cul par-dessus tête ».

D'une façon plus générale et pour faire plus court, sachez que je retrouve tout simplement dans « Batailles et Blindés », « Ligne de Front » ou « TnT » ce que j'ai aimé par-dessus tout : la préparation au combat, la conduite des opérations et l'odeur de la poudre… c'est une image bien sûr…

Merci pour ce que votre passion nous apporte ! »

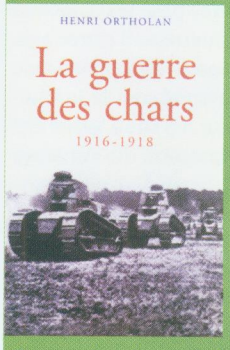
Il est des rencontres qui vous marquent, c'est mon cas en ce qui concerne le Colonel (ER) Michel Bourret qui, en 2005, m'avait chaleureusement ouvert ses archives et ses souvenirs dans le cadre du hors-série « Daguet » ; rappelons ici qu'à l'époque, le colonel était chef de corps du 4e Dragons sur AMX-30 – nos bons vieux « trente tonnes » – et qu'il avait eu l'honneur de conduire au

feu ses équipages contre l'Armée de Saddam. Depuis, une amitié solide et durable est née entre lui et moi, un militaire et un civil réunis par la même passion et un respect mutuel. C'est aussi pour ces rencontres-là que j'aime mon métier et mes magazines. Alors merci Mon Colonel et soyez certain que je continuerai à « bouter avant » !



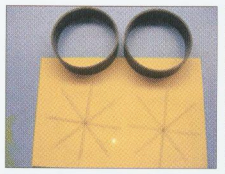
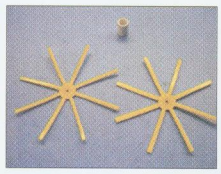
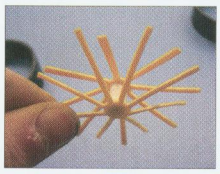
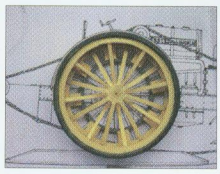
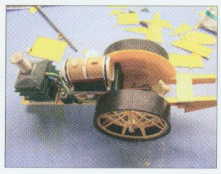
Septième opus d'une série de qualité, ce Trackstory publié par les éditions du Barbotin est cette fois dédié au FCM 36. Avec cette monographie, Pascal Danjou traite des aspects historiques et techniques d'un appareil en avance sur son temps : moteur diesel, blindage mécano-soudé – le rendant étanche aux gaz de combat – et incliné, comme sur le T-34, etc. Sont abordés la genèse de la machine et ses prototypes, son histoire opérationnelle, dont les opérations du 7e BCL faisant l'objet de l'article du lieutenant-colonel Pesqueur dans le présent numéro de B&B, ainsi que son emploi par les forces allemandes. À l'heure où la campagne de France revient en force dans les revues d'histoire militaire, l'on se doit de posséder cet ouvrage richement illustré.

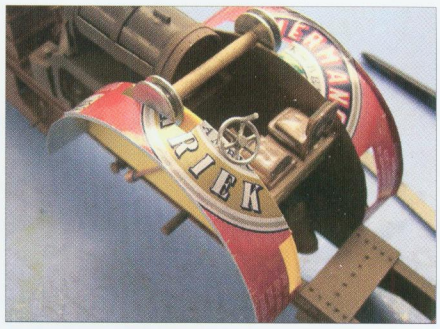
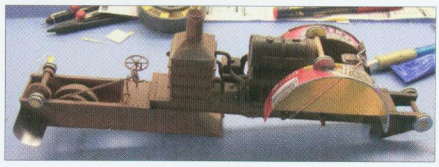
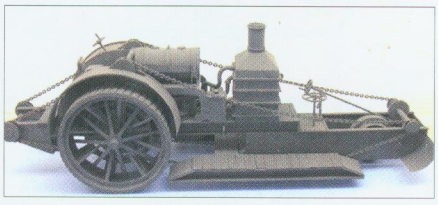
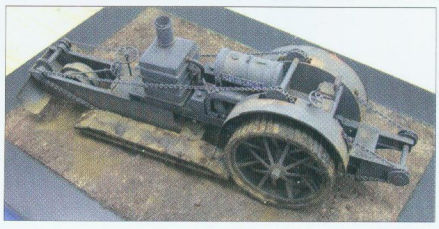
64 pages dont 12 de profils couleurs et 80 photos dont plus de 70% inédites. En français et en anglais. 14,50 €. ISBN :978-2-9520988-7-8. Pour en savoir plus :



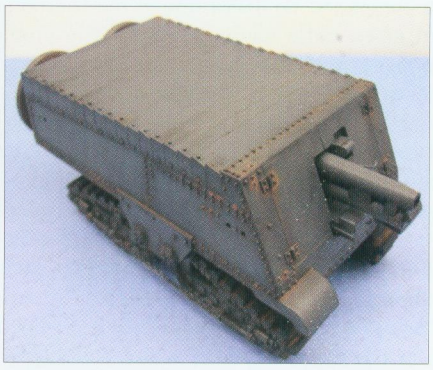
Saint-cyrien, officier du Génie, docteur en Histoire, avec sa « Guerre des chars, 1916-1918 », le Colonel Henri Ortholan se propose de dresser un tableau général de la naissance des « Tanks » et du développement de leurs doctrines d'emploi au cours de la Grande Guerre. Inexistant à l'entrée du conflit, le char contribue plus que largement à la victoire des troupes alliées en 1918 puisque, avec l'aviation et les troupes d'assaut, il en est l'une des clefs. Cet essai présente ainsi une nouvelle « race » de combattants et leurs « montures » d'acier, aussi bien du côté des Britanniques que des Français ; les Allemands ne sont cependant pas oubliés, notamment au travers d'un chapitre abordant les réponses tactiques qu'ils apporteront pour faire face à ces nouveaux matériels. À lire absolument !

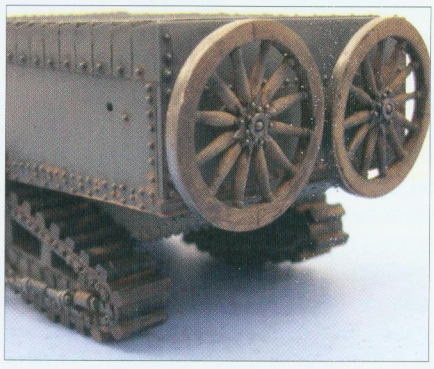
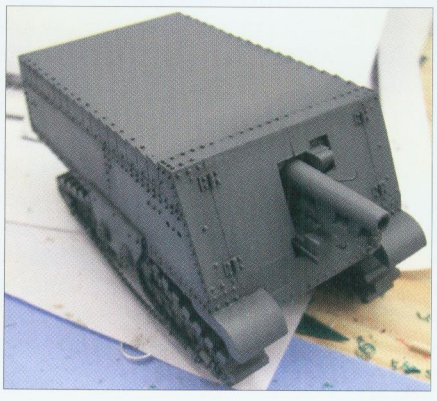
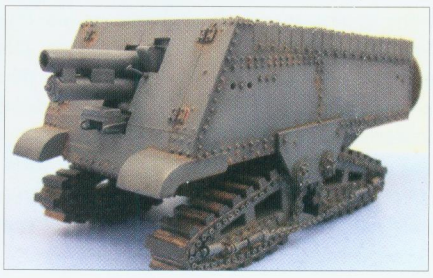
217 pages. En français. 20 €. ISBN : 978-2-909034-99-7.

Œuvrant à partir des plans d'Hubert Cance que nous publions dans Batailles & Blindés, François Simenel, alias « Moloch » sur le forum de maquettistes baptisé les « colleurs de plastique » - http://www.colleurs-de-plastique.com - a réalisé quelques merveilles dont un char Peugeot FT de 1918, un Tritton Trench Crosser ainsi qu'un Crompton ED2 et une Lincoln Machine. Félicitations et bravo pour ce travail impressionnant ! Quant à moi, le jour où j'ouvrirai une rubrique « bêtisier », je passerai bien volontiers mes propres créations... sans commentaires

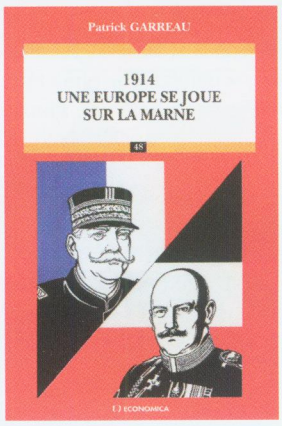


Fiche de lecture

« 1914, une Europe se joue sur la Marne »

Général Patrick Garreau



Ouvrage présentant les aspects stratégiques et tactiques de la bataille de la Marne, les rapports des puissances et les enjeux de la guerre, les plans et l'état des armées, la conduite des combats ainsi que les généraux en chef.

Si je devais chercher un exemple de référence en matière d'analyse d'opérations militaires, et bien c'est vers un ouvrage traitant de la campagne de 1914 que je me tournerais. En effet, cette campagne qui vit le premier engagement stratégique de véhicules blindés a fait l'objet d'un livre dont le titre est « 1914, une Europe se joue sur la Marne ». Il s'agit concrètement d'une réflexion claire, concise et brillante sur les opérations d'août et de septembre 1914. L'auteur, le général de brigade Patrick Garreau, est un officier d'état-major breveté qui a exercé un certain nombre de fonctions au sein de l'Armée de Terre, lors de la guerre du Golfe ou encore à l'ONU et à l'OTAN. Son expérience de la synthèse se retrouve dans cet ouvrage qui se lit agréablement.

Construit en deux parties, le livre aborde tout d'abord les acteurs et les enjeux de cette bataille, qui fut l'une des plus grandes de tous les temps, puisque sous un commandement unique des millions d'hommes s'affrontèrent sur des centaines de kilomètres. Ce sera d'ailleurs la dernière fois puisque, les possibilités de commander de manière efficace de tels ensembles ayant montré leurs limites, on créera des échelons intermédiaires de responsabilité (groupes d'armée, fronts...) entre le commandant en chef et les chefs des armées oeuvrant sous ses ordres. Dans la deuxième partie, le général Garreau décrit le déroulement des opérations qui débouchèrent sur la bataille de la Marne puis sur une guerre des tranchées refusée par tous et qui durera pourtant quatre années. Enfin, en guise de conclusion, le lecteur découvre une analyse extrêmement fine des conséquences de la bataille de la Marne qui se révèle être une victoire stratégique majeure.

Mais ce livre ne saurait se limiter à une « énième » description de cette bataille, si souvent exposée, étudiée, et qui a donné lieu du côté des Allemands notamment à des controverses sans fins entre les principaux acteurs : Bülow et Kluck. En effet, pour exposer les enjeux et les acteurs, l'auteur a choisi d'adopter un point de vue aussi large que possible, ce qui lui permet ainsi de poser une comparaison brève mais efficace des armées en présence, des chefs et surtout des organisations de guerre et de commandement. C'est ainsi que l'on découvre un Moltke qui se limite lui-même à un rôle de spectateur de la mise en œuvre d'un plan préparé depuis des décennies, avec la présence pressante d'un *Kaiser* qui s'est installé au plus près, à Luxembourg. De l'autre côté, nous voyons un Joffre se déplaçant en permanence et exerçant un commandement effectif lui permettant de changer ses plans et ses subordonnés en plein milieu de la bataille sans que cela n'ait un impact sur le déroulement des opérations. Mais surtout, le généralissime français bénéficie d'un soutien sans faille et d'une autonomie complète du pouvoir politique, ce malgré un changement de gouvernement. Les politiques se chargent de l'arrière et laissent toute latitude aux généraux pour régler les questions militaires.

C'est dans cette première partie que se trouve l'explication du titre du livre, car c'est réellement le sort de toute l'Europe qui se joue sur la Marne. Le général Garreau se livre ainsi à d'intéressantes réflexions sur les enjeux politiques et géostratégiques de l'échec allemand à l'Ouest. Pour cela, il ne se limite pas aux conséquences habituellement reconnues à la victoire franco-anglaise sur la Marne : obligation pour les Allemands de combattre sur deux fronts, basculement dans un camp de certaines nations neutres, dont l'Italie, prise de conscience du monde entier du vrai rapport de forces, etc. En réalité, il va beaucoup plus loin en envisageant par exemple le sort qui aurait été réservé à l'Europe, et particulièrement à la France, en cas de victoire du *II. Reich*. C'est un sujet rarement traité mais qui mérite que l'on s'y penche car l'on y découvre que ce sort, s'il n'a rien d'enviable, aurait été bien plus clément que celui réservé à l'Allemagne par les clauses du traité de Versailles ! Rappelons qu'en 1914, le *Reich* de Bismarck est une démocratie éclairée qui, malgré la toute-puissance de l'Armée, est dotée de tous les organes de la vie parlementaire, de tous les contre-pouvoirs qui font d'une Nation un véritable État de droit. Dès lors, les buts de guerre berlinois au début du conflit se révèlent relativement modérés et sans commune mesure avec ceux du *Reich* suivant ! L'un des intérêts majeurs de ce livre est donc de mettre fin à un amalgame trop souvent fait entre l'Allemagne de 1914 et celle de 1940.

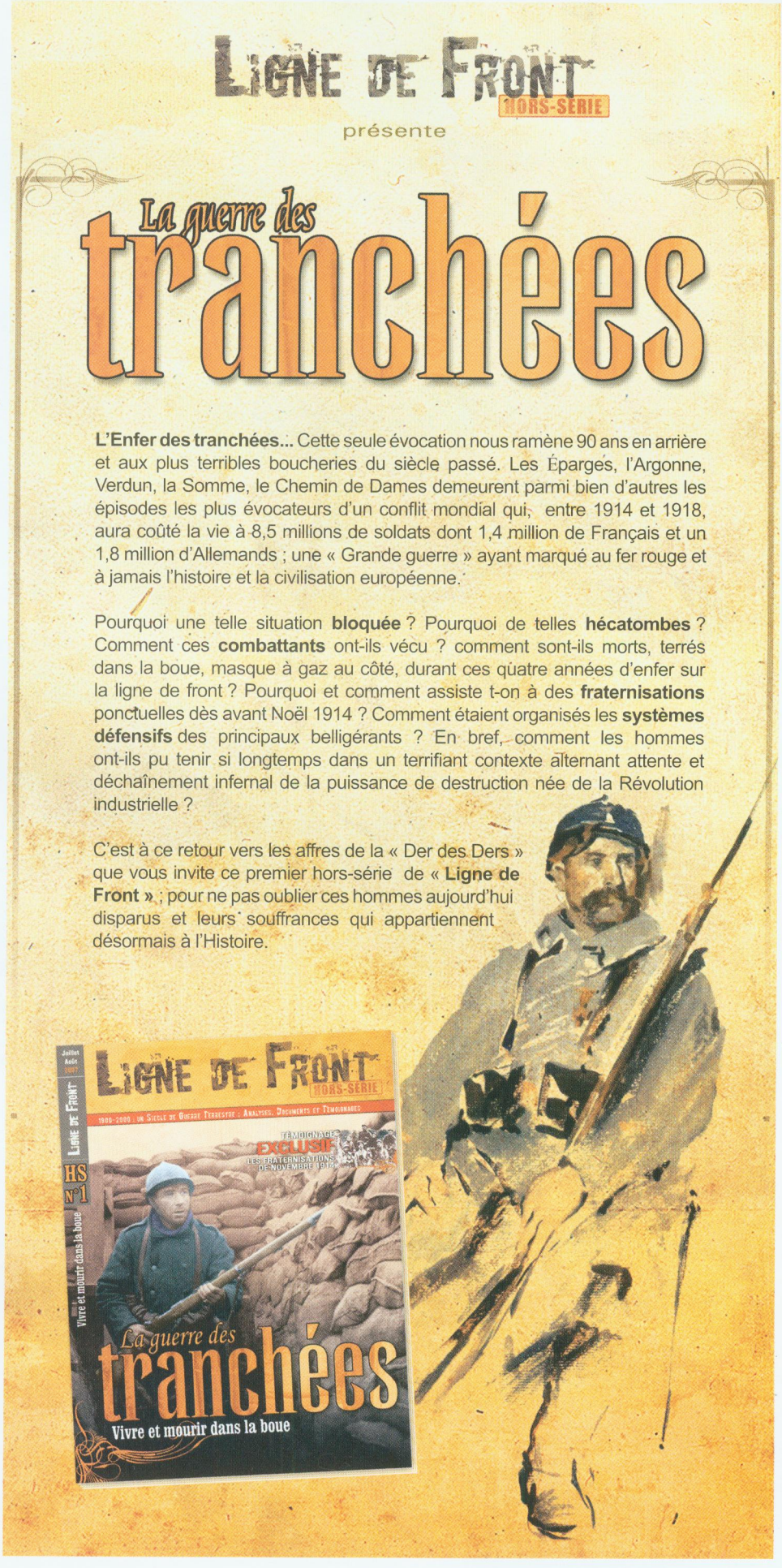
Mais l'auteur ne s'arrête pas là. Dans la deuxième partie de son ouvrage, il retrace de façon simple le déroulement des opérations qui déboucheront sur les combats de la Marne du 6 au 14 septembre 1914. L'essentiel y est, avec un souci constant de l'analyse et de la pertinence des vues. Le généralissime Joffre s'y révèle capable de se rendre compte de ses erreurs initiales et de modifier ses plans. À cette occasion, Patrick Garreau, qui dispose d'une certaine expérience en la matière, rappelle un grand principe : lorsque l'on doit conduire au feu des armées issues de nations coalisées, il est bien plus important de maintenir la meilleure entente possible entre les alliés que de privilégier les qualités tactiques. C'est à l'aune de cette règle pas nécessairement évidente que l'on doit apprécier la décision de Joffre de se séparer de son meilleur commandant, le général Lanrezac, brillant tacticien, mais incapable de s'entendre avec French, le commandant du corps expéditionnaire britannique. Cette décision, prise le 3 septembre 1914, alors même que ce subordonné vient d'infliger à Guise un sanglant revers à la Garde prussienne, sera vivement critiquée et doit pourtant être considérée comme légitime.

L'exposé des opérations montre aussi comment le plan Schlieffen, dont le déroulement est réglé depuis de nombreuses années, va inexorablement se gripper à la suite d'une succession d'éléments perturbateurs, dont l'un des plus importants sera la bataille de Guise. La passivité de Moltke, coincé dans son quartier-général et loin des opérations, et le manque d'informations fiables vont faire le reste. Ses subordonnés, dont Kluck et Bülow, agissent comme bon leur semble et, en outre, ne s'entendent pas. Chacun dirige donc ses troupes selon ses propres vues et sans se soucier de ses voisins.

Le livre met en lumière le basculement de la maîtrise de l'information, d'abord chez les Allemands puis, petit à petit regagnée par les Français qui pourront alors déclencher par surprise une contre-offensive générale. C'est sur la capacité du 2e Bureau français à prendre l'ascendant sur ses adversaires dans la maîtrise des informations et des données collectées que va se jouer le sort de la bataille. Cette bataille déclenchée le 6 septembre est en fait rapidement gagnée. Les armées allemandes sont au bout de leur capacité logistique. De plus, mal postées, particulièrement à la jointure des forces de Kluck et Bülow, elles offrent des espaces de manœuvre à l'ennemi. Mais cette victoire doit beaucoup à l'action de Joffre qui parvient à obtenir l'aide des Britanniques. Sans ces derniers, la contre-offensive n'aurait pu être générale et l'effet « dominos » recherché par Joffre de l'Ouest vers l'Est n'aurait pu jouer. L'auteur poursuit son analyse sur la capacité de l'état-major allemand à trouver rapidement les contre-mesures et à juguler le début de déroute qui est constaté sur plusieurs points du front. Les deux camps disposant en 1914 d'états-majors de premier ordre, la « poursuite » alliée ne permettra pas de recueillir les fruits de la victoire chèrement acquise et c'est dans l'échec de l'exploitation de la victoire de la Marne que nous devons trouver l'origine de la sanglante guerre des tranchées qui va bientôt s'installer.

Cet ouvrage, modeste et de petit format, fait partie des livres qui me paraissent offrir un exemple d'analyse pertinente d'une opération militaire. La manière de démonter les mécanismes et la simplicité avec laquelle ceux-ci sont dévoilés et exposés au lecteur constituent les qualités essentielles de ces pages dont la lecture est passionnante. À quand un travail similaire pour 1940 et 1944 ?

« 1914, une Europe se joue sur la Marne »
Général Patrick Garreau
Livre broché, 250 pages
Éditions Économica, 2004
ISBN-10 : 2-7178-4946-7
ISBN-13 : 978-2-7178-4946-2



Anciens numéros

N°7
- La SS-Totenkopf dans l'enfer de Targul
- T-35, le géant des steppes (1e partie)
- Char lourd ARL 1937
- Le conflit indopakistanais de 1971

N°8
- Pacte de Varsovie – Le plan d'invasion de 1964
- Sherman « Tulip » - Les fleurs du mal
- Sturmtiger, la démesure à l'état brut !
- Il faut sauver le soldat Lynch ! (Mortain, août 1944)
- T-35, le géant des steppes (2e partie)
- La Panzer-Abteilung z.b.V. 66

N°9
- Le cimetière des éléphants (Orel-Koursk – 1943)
- Le dernier combat de la « Tawakalna »
- « Josef Stalin 2 » - Le char de la victoire (1e partie)
- La 11. Panzerdivision à l'été 1944
- T-34 allemands en Italie !

N°10
- T-34/57 sur Kalinine – Hiver 1941
- NVA – Histoire de « l'autre » armée allemande
- La Panzerauto Romfell
- Le régiment la Chaudière en Normandie
- Biographie : Kurt « Panzer » Meyer
- La 1/501 RCC au combat à Écouché

N°11
- L'URSS et le lend lease
- La motorisation de l'armée belge (1914-40)
- Le cauchemar afghan (1979-89)
- Les JS-1 et JS-2 au combat (2e partie)

N°12
- Christie's Tracks - De Rock Island à Kubinka
- La 1e Division Blindée polonaise au combat !
- La Kampfgruppe Peiper dans les Ardennes
- « Nordwind » - Dernière bataille pour Strasbourg
- 1917, Berry-au-Bac (1e partie)
- Le cauchemar afghan (2e partie)

N°13
- Normandie 1944 par le « patron » de la 2. Panzer
- La brigade Piron au combat !
- Fox killed in the open ground - Libye 1940-41
- Ernst Barkmann - As de la Panzerwaffe
- 1917, Berry-au-Bac - (2e partie)

N°14
- Mai 1940, Rommel s'impose sur la Meuse
- Libye 1940-41 (2e partie)
- Un de ceux de la 8. Panzer-Kompanie
- Le 13/18 Hussars au combat
- La libération de Nancy

N°15
- MBV, la mort sur rails
- Un de ceux de la 8. Panzer-Kompanie (2e partie)
- « Preux demeurons », le 6e GRDI à Stonne
- « Tiger Jack » contre le Baron, suite et fin
- Iran-Irak 1980-88

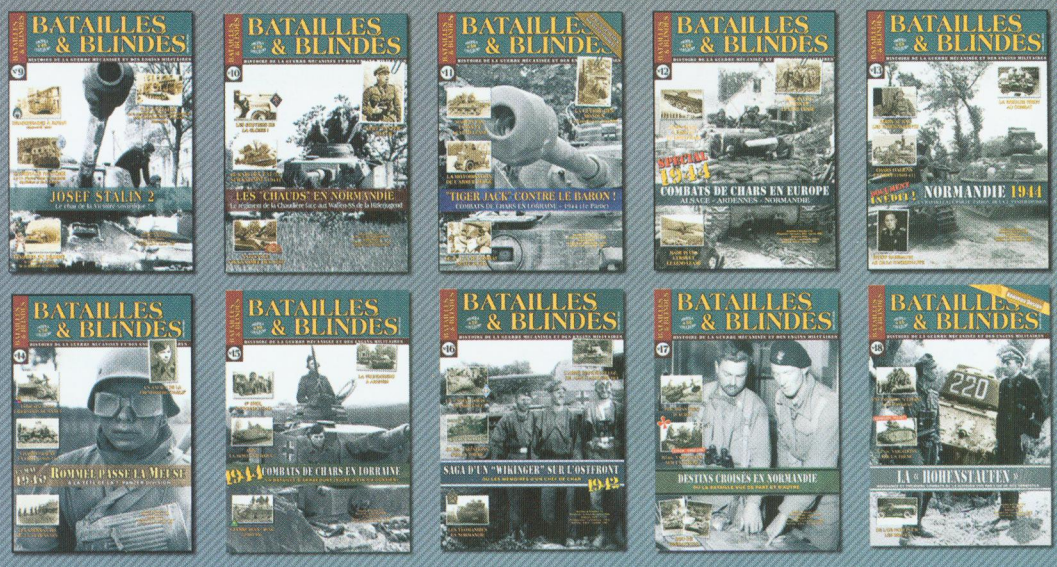
N°16
- Croisade en Provence pour la division "Saint Louis"
- Saga d'un "Wikinger" sur l'Ostfront (1e partie)
- B1 bis, variations sur un thème
- Les Yeomanries en Normandie
- L'Arme blindée belge de 1946 à aujourd'hui
- Guerre Iran-Irak (suite & fin)

N°17
- Les premiers chars anglais
- Saga d'un "Wikinger" sur l'Ostfront (fin)
- Destins croisés en Normandie
- B1 bis, variations sur un thème
- Duo de prédateurs

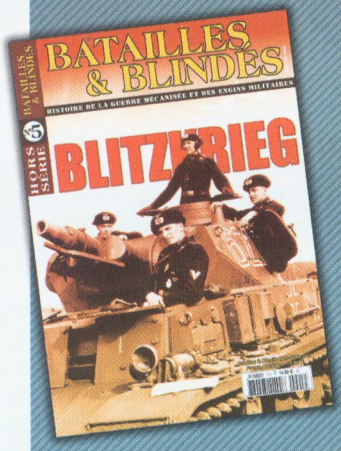
N°18
- Une division « Celere » à Stalingrad
- Des Belges au service du Tsar
- De l'or noir pour les braves
- La division Hohenstaufen
- Le B1- bis : camouflages
- Heinz Lammerding

N°19
- La naissance des chars français
- Le canon de 88 en antichar
- Du paradis à l'enfer de l'Ostfront
- La bataille de Khafji
- La force blindée roumaine
- Panzerknacker !

Bon de commande à retourner à :
CARAKTERE
Service abonnements
306, avenue du Prado
13008 Marseille - FRANCE



NUMÉROS HORS-SÉRIE



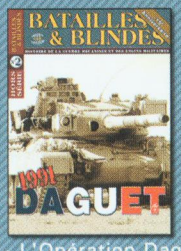
Batailles & Blindés Hors-Série n°5

NOUVEAU

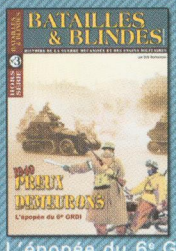
LE BLITZKRIEG

- 116 pages
- 29 profils couleurs
- 12 pages de plans
- 14,90 €

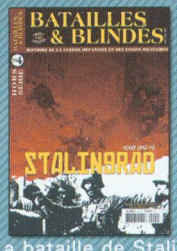
Figurant parmi les plus marquants de la Seconde Guerre mondiale, le terme de Blitzkrieg ou « guerre-éclair » reste encore aujourd'hui associé à la traumatisante défaite française de mai 1940.
Ce hors-série tente d'apporter un éclarage sur la naissance du concept de « guerre-éclair » dans le contexte de 1914-18, son évolution et jusqu'à son apogée lors de l'éclatante victoire du « système Wehrmacht » qui triomphera en 1940.



N°2 - L'Opération Daguet



N°3 - L'épopée du 6e GRDI



N°4 - La bataille de Stalingrad

☐ Oui, je m'abonne à Batailles & Blindés pour une année, soit 6 numéros, à partir du n°21 inclus.
France : 35.00 € - UE, Suisse et DOM-TOM : 40.00 € - Reste du monde : 45.00 €

☐ Oui, je souhaite recevoir les anciens numéros de Batailles & Blindés cochés ci-dessous au prix de 8.00 € pièce, frais de port inclus pour toutes les destinations.

☐ N°7 ☐ N°8 ☐ N°9 ☐ N°10 ☐ N°11 ☐ N°12 ☐ N°13 ☐ N°14 ☐ N°15 ☐ N°16 ☐ N°17 ☐ N°18 ☐ N°

☐ Oui, je souhaite recevoir les hors-série de Batailles & Blindés cochés ci-dessous

- ☐ N°2 - Opération Daguet. France : 12.50 € - UE, Suisse et DOM-TOM : 16.50 € - Reste du monde : 20.00 €
- ☐ N°3 - L'épopée du 6e GRDI. France : 12.90 € - UE, Suisse et DOM-TOM : 16.50 € - Reste du monde : 20.00 €
- ☐ N°4 - Stalingrad. France, Belgique : 14.90 € - UE, Suisse et DOM-TOM : 18.00 € - Reste du monde : 22.00 €
- ☐ N°5 - Le Blitzkrieg.France, Belgique : 14.90 € - UE, Suisse et DOM-TOM : 18.00 € - Reste du monde : 22.00 €

Nom : ..... Prénom : .....

Adresse : .....

Code postal : ..... Ville : ..... Pays : .....

E-Mail (facultatif) : ..... Téléphone (facultatif) : .....

Règlement :

☐ Chèque (à l'ordre de Caraktère) ☐ Virement SWIFT (nous consulter afin d'obtenir nos BIC et IBAN)

☐ Carte Bancaire VISA EUROCARD MasterCard ☐ Mandat Postal

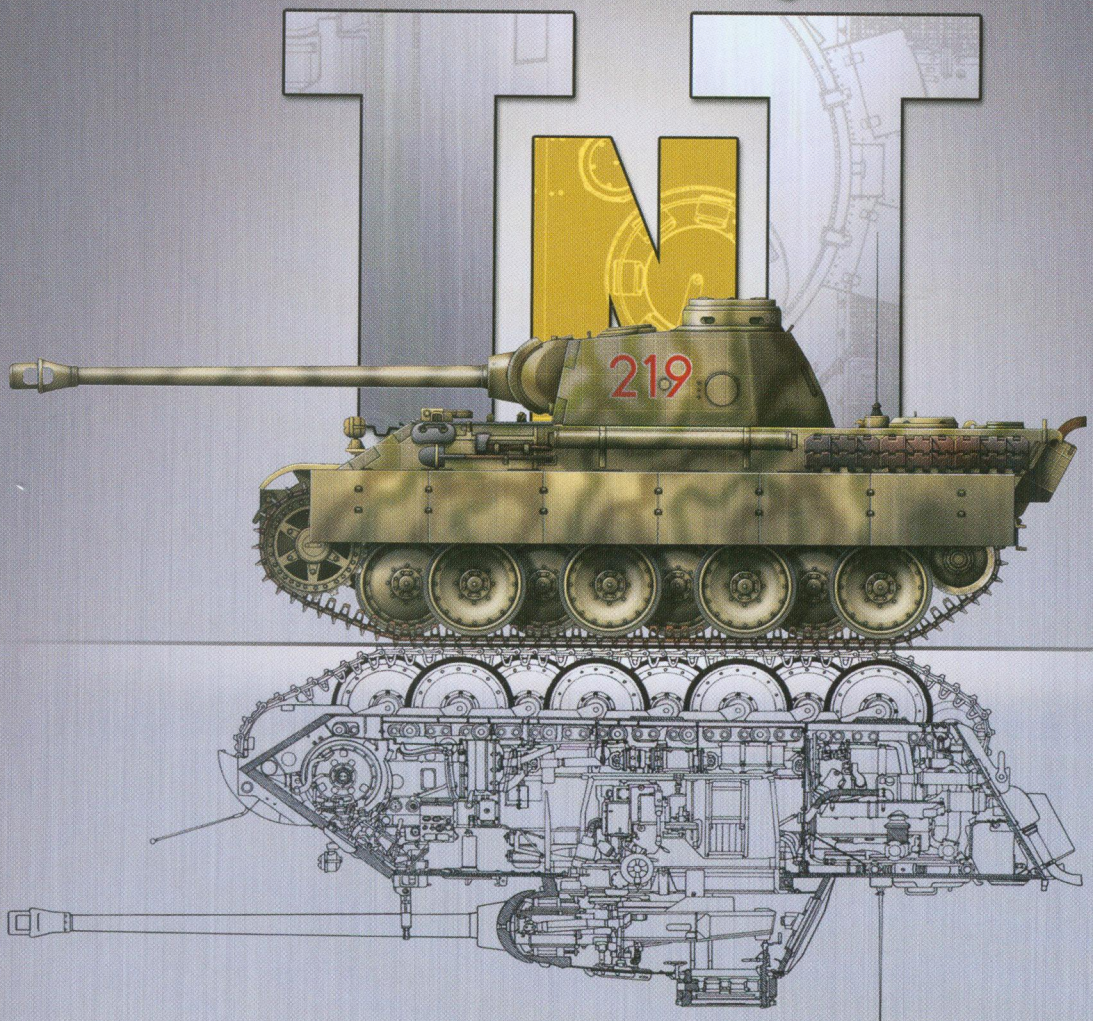
Numéro : ☐☐☐☐ ☐☐☐☐ ☐☐☐☐ ☐☐☐☐

Date d'expiration : ☐☐☐☐

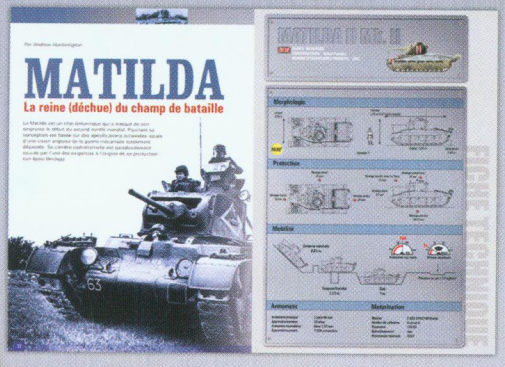
Signature :

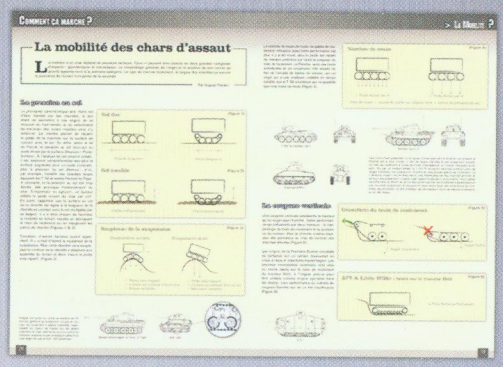
Attention ! Les Eurochèques, cartes Maestro et Visa-Electron ne sont pas acceptés.
Pour éviter toute erreur, merci de bien vouloir écrire lisiblement.

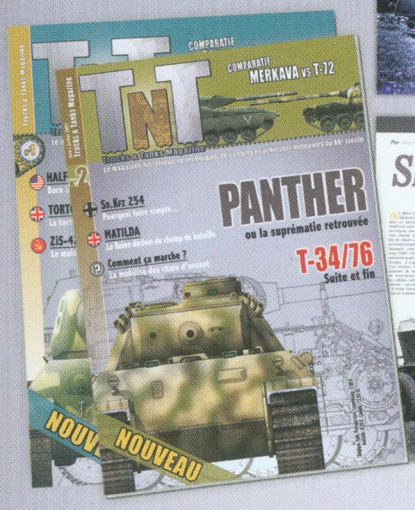
Trucks & Tanks Magazine

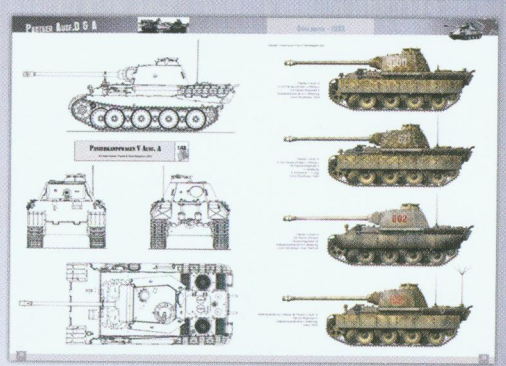


Le magazine historique et technique des engins et véhicules militaires du XX^{e} siècle





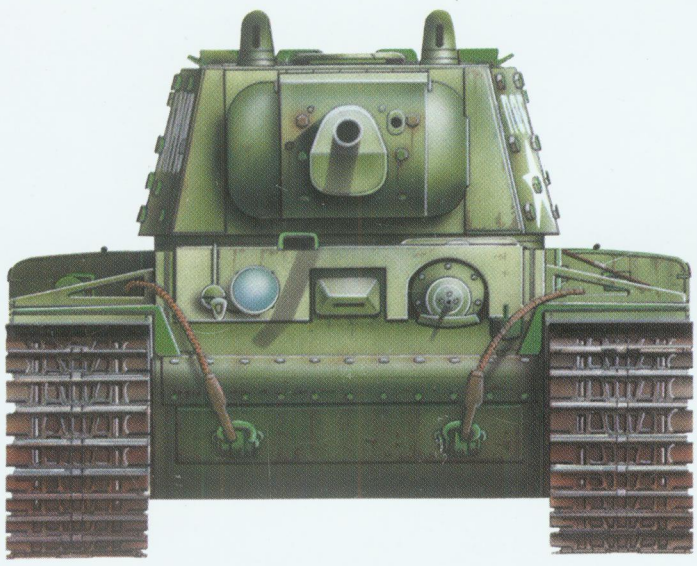
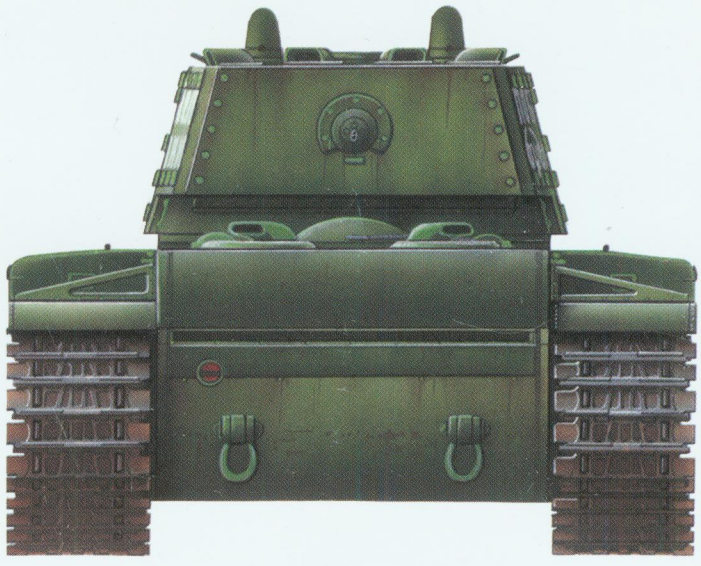
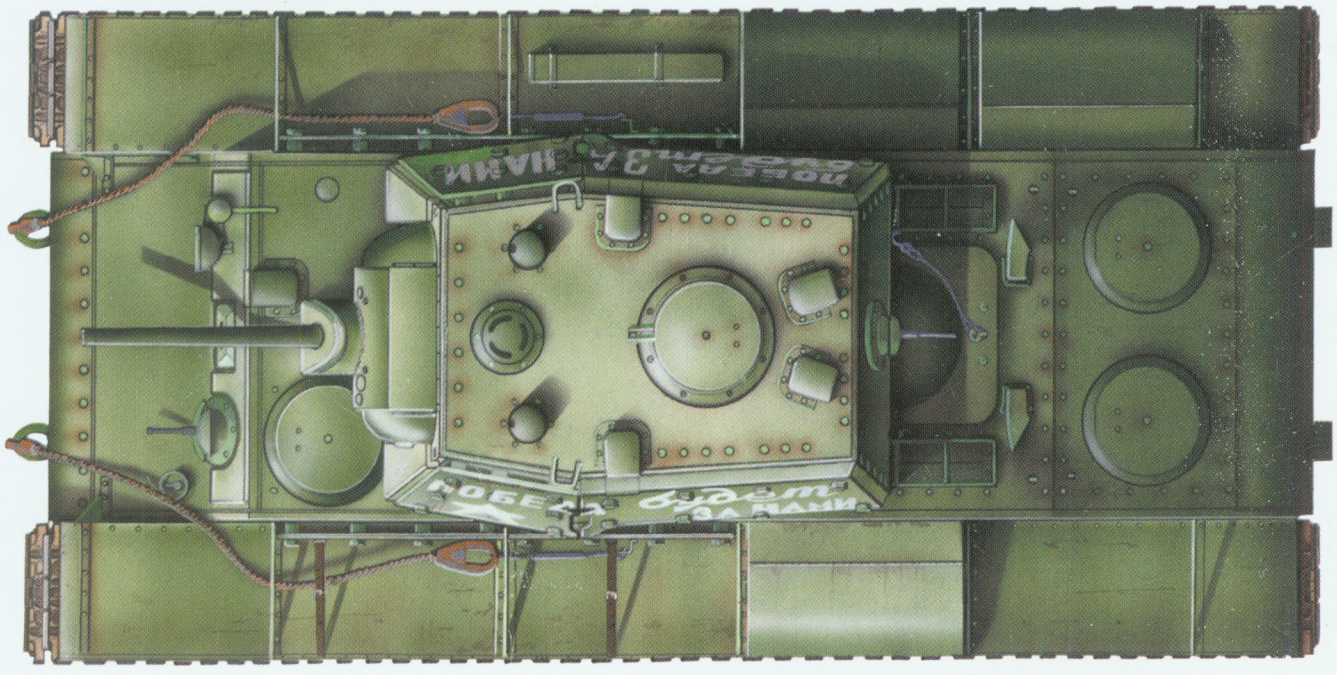




Renseignements : ***CARAKTERE*** - 306, avenue du Prado - 13008 Marseille - FRANCE / Tél: 04 91 41 83 03

www.caraktere.com

© M. Filipiuk / Batailles & Blindés, 2007

KV-I (surblindé)

Le slogan signifie : la victoire sera notre.